18272/A

H. VII. Col

55150

COURS DE CHIRURGIE

DICTÉ AUX ÉCOLES de Médecine

Par M. ELIE COL DE VILARS, *Docteur Régent, & Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, ancien Professeur de Chirurgie, en Langue Françoise.*

TOME QUATRIE'ME

Contenant le Traité des Ulcéres.



A PARIS,

Chez LE MERCIER & BOUDET, ruë S. Jacques au Livre d'Or.

MDCCXLI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



TABLE
DES SOMMAIRES
contenus dans ce quatriéme Tome.

LIVRE TROISIÉME

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

Fin de la Table des Sommaires.

Approbation de Messieurs les Docteurs de la Faculté de Médecine de Paris.

NOus soussignés Docteurs Régents de la Faculté de Médecine de Paris, nommés par elle, pour examiner un *Cours de Chirurgie*, composé par M. COL DE VILLARS, Docteur-Regent en ladite Faculté, certifions avoir lu avec satisfaction le *Traité des Ulcéres* qu'il nous a communiqué. Nous croyons que les Etudians en Médecine & en Chirurgie y puiseront la doctrine la plus saine, & en tireront un avantage réel pour le service du Public. Fait à Paris le trois Novembre mil sept cent quarante.

FINOT. LE HOC. HUNAULD.

Conſentement de Monſieur Leaulté, Doyen de la Faculté de Médecine.

VU l'Approbation de Meſſieurs FINOT, LEHOC, & HUNAULD, je conſens pour la Faculté que le Manuſcrit ſoit imprimé. A Paris ce quatre Novembre mil ſept cent quarante.

LEAULTE', *Doyen.*

COURS

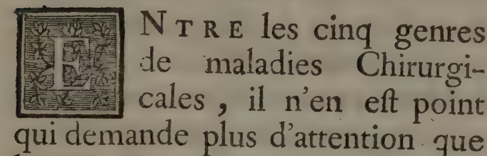


COURS DE CHIRURGIE.

LIVRE TROISIE'ME.

Des Ulcéres.

AVANT-PROPOS.



ENTRE les cinq genres de maladies Chirurgicales, il n'en eſt point qui demande plus d'attention que les Ulcéres. La variété en eſt ſi

grande, les cauſes en ſont ſi multipliées, qu'il n'y a ſouvent que de l'incertitude dans leur diagnoſtic, leur prognoſtic & leur cure. Il eſt vrai que ceux qui ſont ſuperficiels & qui ne fourniſſent qu'un pus louable, ſe guériſſent facilement : mais il s'en trouve dont la guériſon eſt ſi longue & ſi difficile, & l'évenement ſi douteux, que les Chirurgiens les plus expérimentés, ont beſoin du ſecours des plus habiles Médecins pour les aider de leurs lumieres. En effet, combien de cauſes cachées qui fomentent ces maladies ? Combien de ſymptômes fâcheux & inopinés qui les accompagnent, dont le diſcernement & la maniere d'y remédier, dépendent uniquement du reſſort de la Médecine ? De quelles erreurs ne ſont donc pas capables ceux qui par une vaine préſomption, s'imaginent poſſéder ſans études, toutes les parties de

cet Art, & croient que la Chirurgie Théorique ou Pratique leur eſt entierement dévolue ? ou qui n'ayant qu'une légére expérience ſans principes, entreprennent cependant de traiter tous les Ulcéres par une méthode preſque générale qu'ils ont obſervée, ou plûtôt par une eſpéce de routine, ſans conſidérer ce qui peut les cauſer, les entretenir, & les rendre rebelles ? On ne ſçauroit donc trop s'inſtruire de la connoiſſance des maladies qui font le ſujet de ce Traité, des accidens qui s'y joignent ou qui les ſuivent, & des remédes ſpécifiques qui leur conviennent, & qu'on eſt ſouvent obligé de varier. C'eſt un devoir d'autant plus indiſpenſable, que les fautes d'imperitie ne méritent pas moins de reproches, & n'intéreſſent pas moins la charité, la conſcience & la réputation d'un Chirurgien, que celles qu'il auroit le malheur de

commettre volontairement, ou par négligence ; puiſque les unes & les autres retarderoient également la guériſon des Malades, leur ſeroient également nuiſibles, ou les conduiroient peut-être au tombeau.



CHAPITRE PREMIER.

Des Ulcéres en général.

ARTICLE PREMIER.

Définition de l'Ulcére.

L'Ulcére, en latin *Ulcus*, vel *Hulcus*, du grec ἕλκος, est *une solution de continuité dans quelque partie que ce soit du corps humain, avec érosion de substance & écoulement de pus.*

Cette espéce de solution de continuité qui se trouve dans les parties molles, retient le nom propre d'Ulcére. Lorsqu'elle attaque les os, elle s'appelle proprement *Carie* : mais celle-ci n'est pas moins un ulcére dans les os, que celle-là l'est dans les chairs.

La définition que nous venons de donner, distingue l'Ulcére de la Plaie. Quoique l'un & l'autre soient des solutions de continuité, c'est-à-dire, des divisions violentes des parties qui

ſont naturellement unies & continues, il n'y a point d'éroſion dans la Plaie, à moins qu'elle ne ſoit dégénérée en Ulcére ; & ſi la Plaie ſuppure, comme elle fait ordinairement, le cinquiéme jour, particulierement quand elle eſt profonde, & avec déperdition de ſubſtance, cet écoulement de pus ne lui donne pas encore le nom d'Ulcére ; parce que ce n'eſt d'abord qu'une altération du ſang, du ſuc nourricier & des autres humeurs arrêtées ou épanchées par la diviſion des vaiſſeaux, ſans éroſion; au lieu que l'Ulcére commence toujours par une éroſion de ſubſtance : mais lorſque la Plaie continue toujours de ſuppurer ſans ſe cicatriſer dans un certain tems ; qu'elle s'abreuve d'humeurs de mauvaiſe qualité ; que les chairs en ſont rongées, ou que les bords deviennent durs & calleux, pour lors elle dégénére en Ulcére.

L'Ulcére a beaucoup de rapport avec l'abſcès ; puiſqu'outre la matiere purulente que celui-ci renferme, il y a auſſi une éroſion de ſubſtance, mais ſans écoulement de pus hors de la partie abſcédée. Cependant l'on peut dire

que tous les Ulcéres qui ſuccedent aux tumeurs, ſont des abſcès ouverts. La ſeule différence qui s'y trouve, c'eſt que l'abſcès n'eſt qu'une collection de pus ſans ouverture & ſans iſſue ; au lieu que l'Ulcére eſt toujours accompagné d'un écoulement de matiere purulente. Quand le pus a rongé la peau, ou l'envelope qui le renfermoit, l'abſcès prend alors le nom d'Ulcére.

Il rèſulte de ce que nous venons de dire, que l'eſſence de l'Ulcére conſiſte dans l'éroſion des petits vaiſſeaux de la partie ulcérée, dans l'extravaſation des liqueurs qu'ils contenoient, dans le changement de ces liqueurs en pus, & dans l'écoulement de ce pus hors de la partie.

On pourroit objecter qu'il y a des Ulcéres ſecs & arides qui ne rendent point de pus, comme la gangréne ſeche, & certains Ulcéres malins, dont la ſuppuration eſt ſupprimée. On répond que s'il ne coule point de pus de ces ſortes d'Ulcéres, il en ſort du moins une matiere épaiſſe, viſqueuſe, tenace, qui ſe collant & ſe deſſéchant ſur les parois de l'Ulcére, en fait la ſécchereſſe & l'aridité. Il arrive

encore, lorsqu'on laisse un Ulcére exposé à l'air, que la partie la plus aqueuse & la plus subtile du pus s'exhale, & que la plus grossiere qui reste, se desseche & forme une croute; d'autant plus que l'air fronçant les ouvertures des petits vaisseaux, arrête l'extravasation des humeurs. On voit aussi quelquefois qu'une grande inflammation & une fiévre ardente, survenant à un Ulcére, en suppriment tout-à-coup la suppuration, ou la diminuent considérablement; parce qu'alors les vaisseaux voisins restés entiers sont si gorges & si gonflés, qu'ils compriment ceux par lesquels le pus s'écoule, & en empêchent l'issue; d'où naissent souvent des métastases funestes.

ARTICLE SECOND.

Des causes des Ulcéres.

Les causes des Ulcéres sont internes ou externes. Les premieres produisent leur effet en dedans; les autres exercent leur action en dehors.

Les causes internes peuvent être

considérées comme prochaines, ou comme éloignées. Les prochaines, immédiates ou conjointes ſont le ſang, & toutes ſortes d'humeurs de quelque nature qu'elles ſoient, pourvu qu'elles s'arrêtent dans les vaiſſeaux & la tiſſure de quelque partie de notre corps, qu'elles s'y convertiſſent en pus, ou s'y corrompent : mais celles qui ſont épaiſſes, viſqueuſes, groſſieres, âcres, acides, corroſives, y ſont plus diſpoſées que les autres, ſoit qu'elles ſoient telles d'elles-mêmes, & pendant qu'elles circulent encore dans toute la maſſe, comme dans les perſonnes cacochymes, ou infectées de quelque virus; ſoit qu'elles le deviennent par le ſéjour qu'elles font dans l'endroit où elles ſe ſont arrêtées.

L'extrémité des artéres capillaires & des vaiſſeaux ſécrétoires & excrétoires, eſt le lieu ordinaire où les humeurs s'arrêtent. C'eſt la fin du cône, & par conſéquent l'endroit le plus étroit. S'il arrive donc que les molécules du ſang ou des autres liquides, ayent plus de diamétre que l'extrémité du vaiſſeau par lequel elles doivent paſſer, elles y trouveront infaillible-

ment un obstacle; elles s'y engageront de plus en plus par la force du cœur & des artéres sanguines dont les systoles poussent à chaque instant la colomne du liquide jusqu'au bout des tuyaux qui le renferment. Si ces molécules ont quelque acrimonie, elles irriteront les parois du vaisseau ; ses fibres se fronceront; son diamétre se rétrécira & opposera une digue aux humeurs qui se présenteront au passage.

Les veines ne sont pas si sujettes à s'engorger que les artéres. La raison en est évidente ; elle est fondée sur leur méchanisme. Leur diamétre allant toujours en augmentant jusqu'au cœur, offre un cours plus libre au sang : mais si elles viennent à être comprimées ou resserrées par quelque cause que ce soit, elles ne sont pas moins exposées aux engorgemens & aux obstructions que les autres vaisseaux.

Les causes éloignées, antécédentes, ou procatarctiques internes les plus ordinaires, sont les six choses non-naturelles, dont l'abus ou la mauvaise qualité rendent les humeurs propres à s'arrêter dans quelqu'endroit, à devenir purulentes, à ronger la tissure des

parties qui les renferment, à tendre ou à relâcher trop les fibres des vaisseaux dans lesquels elles circulent. Quoique la plûpart de ces choses soient extérieures, néanmoins dès qu'elles alterent intérieurement les solides & les liquides, on doit les regarder comme des causes internes par rapport à leur action & à leur effet. Par exemple, l'air infecté d'exhalaisons salines, sulphureuses, âcres, malignes, s'introduisant dans la masse du sang par le moyen de la respiration, ou se mélant avec la salive dans la bouche, & gagnant l'estomac sous ce véhicule, peut exciter un érethisme dans les fibres nerveuses, communiquer sa mauvaise qualité aux humeurs, & les rendre capables de produire des obstructions dans les vaisseaux capillaires, des tumeurs inflammatoires, des abscès, des Ulcéres, comme on l'éprouve en tems de peste.

Les alimens tant solides que liquides, acides, âcres, chauds, salins, sulphureux, fermentatifs, fournissant un chyle de même caractere, peuvent produire les mémes altérations que l'air, tel que nous l'avons représenté,

& les mêmes embarras dans les vaisseaux. Bien plus, quand ils seroient louables, succulens, faciles à digérer, s'ils sont pris en trop grande quantité, ils ne manquent pas de causer une plethore qui donne occasion à des engorgemens capables de faire naître des Ulcéres, comme on le verra ci-après.

Le mouvement & les exercices trop violens, font contracter avec force le cœur & tous les muscles, augmentent la vélocité du sang, le raréfient & l'empêchent de passer aussi rapidement par les artéres capillaires que par les gros vaisseaux; ce qui peut exciter des inflammations avec les accidens qui en dépendent. Ensuite ils épuisent le corps, font dissiper tout ce qu'il y a de plus volatil dans les humeurs, & les laissent fixes, grossieres, propres à faire des obstructions & des tumeurs, d'autant plus facilement, que les vaisseaux qui les contiennent, tombés en ce cas dans une espéce d'atonie & de relâchement, sont hors d'état d'accélérer leur mouvement progressif. Or ces tumeurs peuvent être suivies d'érosion & de suppuration dans les

endroits où elles se sont formées.

Le trop grand repos ralentit la circulation du sang, s'oppose à l'attenuation des liquides, retarde les sécrétions; par conséquent toute la masse chargée des humeurs grossieres & excrémentitielles qui devoient s'attenuer, se broyer par les systoles des artéres, & se séparer dans les différens couloirs du corps, se trouve assez impure pour procurer des stases, & en conséquence des tumeurs, des érosions, des suppurations.

Le sommeil trop long, & les veilles outrées agissent sur les solides & les liquides de la même maniere que le trop grand repos & les exercices violens.

Les évacuations excessives affoiblissent le ressort des fibres, dérobent le véhicule du sang qui entretenoit sa fluidité, occasionnent des stagnations, des indigestions, des crudités, par le relâchement des solides, & l'altération des sucs digestifs. Si l'on vient à prendre trop d'alimens dans cet état, les humeurs devenues encore plus épaisses, plus crues & plus indigestes, sont très-propres à contracter des embarras

& des engorgemens en certaines parties, causer des tumeurs, & faire des érosions. Au contraire si les sécrétions sont supprimées, la masse des liquides augmente à proportion, les vaisseaux en deviennent plus pleins, la circulation du sang en est moins libre, les conduits secrétoires & excrétoires engorgés comprimant les artéres capillaires, la rendent encore plus difficile ; de là l'origine de plusieurs tumeurs inflammatoires qui sont sujettes à suppurer & à dégénerer en Ulcéres, d'autant mieux que les humeurs retenues sont salines, âcres ou bilieuses, capables par conséquent d'irriter les parois des tuyaux où elles séjournent, même de les déchirer. C'est ce qui peut arriver par la suppression de la matiere de la transpiration, de la bile, des lochies, du sang menstruel, des hemorroïdes, &c.

Enfin les passions de l'ame, particulierement celles qui sont vives, comme la colere, la fureur, le désespoir, excitent un si grand trouble dans les solides & les liquides, que toutes les fonctions en sont dérangées. Le genre nerveux est extrémement tendu, le cœur & les artéres battent avec plus

de force ; le sang en est chassé avec plus de rapidité : mais parce qu'il est en méme-tems rarefié par les pulsations qu'il souffre, il ne passe pas dans les artéres capillaires avec la même vélocité qu'il y aborde ; il les gonfle donc, il fait dilater les embouchures des artéres lymphatiques, il s'y insinue avec la lymphe, & donne lieu à des inflammations, des abscès, des Ulcéres. D'ailleurs ces sortes de passions ne manquent guère d'altérer les digestions, de causer des crudités nidoreuses, des reflux de bile, ou d'autres sucs excrémentitiels dans le sang, qui le disposent à s'arréter en plusieurs endroits, & à y former des tumeurs.

La tristesse, la mélancolie, la crainte, agissent d'une autre maniere. Leurs effets, & les accidens qui en résultent, sont analogues à ceux du trop grand repos & de l'oisiveté. Le suc nerveux influe lentement dans les organes, les fibres sont affoiblies, les systoles du cœur & des artéres sont languissantes, le mouvement progressif des liquides est paresseux, les secrétions sont ralenties, la digestion des alimens ne se fait qu'avec peine, il s'en-

gendre des crudités acides ; par toutes ces raisons les humeurs deviennent épaisses, grossieres, visqueuses, incapables de traverser librement les vaisseaux capillaires trop peu animés pour faciliter leur cours, & vaincre leur résistance. Que peut-on attendre d'un tel affaissement, d'un tel accablement de la nature ? si ce n'est des engorgemens, des obstructions & leurs suites?

Toutes ces choses non-naturelles exerçant donc leur action intérieurement sur les solides & les liquides, sont autant de causes internes antécédentes des Ulcéres. Il est vrai qu'elles ne produisent pas toujours cet effet. Souvent elles ont besoin d'être aidées des causes externes ; où il faut dans les parties une certaine disposition qui oblige les humeurs altérées de s'arrêter dans les unes plûtôt que dans les autres : mais l'obstruction, le retrécissement, le relâchement, la compression de quelques vaisseaux capillaires ; la *Crispation* ou le froncement de certaines fibres, le resserrement de quelques tuyaux excrétoires, l'épaississement de la matiere de la transpiration à l'habitude du corps, en conséquence du froid au-

quel on aura été exposé, suffisent pour servir d'obstacle au cours des humeurs.

On peut mettre au rang des causes internes antécédentes des Ulcéres, la pléthore & la cacochymie. La pléthore, qui consiste dans la trop grande abondance de sang & des autres humeurs, ou dans leur raréfaction, distend tellement les vaisseaux, qu'elle leur fait perdre leur ressort, & qu'elle met particulierement les vaisseaux capillaires hors d'état de pousser plus loin les liquides qu'ils contiennent. Les embouchures des artéres lymphatiques peuvent même se dilater par la plénitude des artéres sanguines, & la partie rouge du sang peut s'y insinuer, y séjourner, s'y accumuler, produire des tumeurs inflammatoires, & occasionner des érosions dans ces parties. La cacochymie, ou mauvaise qualité des sucs, qui dépend de leur épaississement, de leur grossiereté, de leur impureté trop salée, ou trop sulphureuse, est aussi très-propre à causer des embarras dans les vaisseaux capillaires, à faire naître des tumeurs, à ronger & déchirer le tissu des parties solides; effet en-

core plus ordinaire quand le ſang & la lymphe ſe trouvent infectés d'un virus vénérien, ſcorbutique, cancereux, ſcrophuleux, peſtilentiel.

Ce que nous venons de dire prouve aſſez que tous les Ulcéres de cauſe interne ſont immédiatement précédés d'abſcès, ou de quelque tumeur ſuppurée. Voici de quelle maniere on peut concevoir que ſe fait cette ſuppuration, & que ſe forment les abſcès. On peut lire auſſi ce que nous en avons dit dans notre Livre des Tumeurs, Tome I. page 223.

Lorſque le ſang s'arrête dans les extrémités des artéres ſanguines, ou s'engage dans les artéres lymphatiques, par les cauſes ci-deſſus énoncées, qu'il ne peut être repris par les veines, & qu'il n'a de diſpoſition ni à ſe réſoudre, ni à s'endurcir; que cependant le cœur & les troncs des artéres en envoient toujours de nouveau, les vaiſſeaux où il ſe trouve engagé ſe rempliſſent ſi fort qu'il en créve quelquefois pluſieurs. Cette rupture peut auſſi arriver par des coups contondans, ou par d'autres cauſes qui coupent, froiſſent, déchirent ou corrodent la ſubſtance des parties.

Alors une portion du liquide qu'ils contiennent s'extravase. Ensuite les tuyaux rompus se retirent dans les interstices des chairs par la vertu élastique de leurs fibres longitudinales, & la crispation de leurs fibres spirales en resserre les embouchures. Elles sont même comprimées par les vaisseaux voisins restés entiers. Le sang n'y peut donc plus couler comme à l'ordinaire, & à mesure qu'il en vient du cœur & des troncs des artéres, il est obligé de refluer dans les artéres voisines, & de les gonfler considerablement; ce qui augmente & fait accélérer leurs systoles.

Or le sang privé de son mouvement progressif qui entretenoit sa fluidité & son commerce avec toute la masse, s'épaissit d'abord; mais cet épaississement n'est pas de longue durée. Exposé aux pulsations redoublées des artéres entieres qui l'environnent, il est bientôt battu, broyé, dissout & réduit en une espéce de liqueur plus ou moins blanchâtre & visqueuse, c'est-à-dire, en pus; parce qu'outre le froissement qu'il éprouve, les molécules aëriennes qui s'y trouvent renfermées, également

battues & comprimées, se raréfient comme autant de petits tourbillons, par leur élasticité naturelle, agissent contre les principes du sang, & contribuent à la désunion de ses globules. Ces globules désunis ne représentent plus une couleur rouge comme ils faisoient quand ils étoient unis plusieurs ensemble. Ils en acquierent une blanchâtre qu'ils avoient avant que d'être convertis en sang.

Dans cette agitation, ou cet ouvrage de la suppuration, les vaisseaux lymphatiques brisés, & les fibres des tuyaux rompus, soumis aux mêmes pulsations, au même broyement, se dissolvent, se détachent, & se confondent avec le pus, pour ne composer avec lui & la lymphe extravasée qu'une même matiere purulente. Si cette matiere n'a point d'issue, elle s'amasse dans la substance de la partie, & forme un abscès plus ou moins profond, suivant sa situation. Quand il est superficiel, les chairs qui l'entourent poussent par leur ressort le pus du côté de la peau, qui est l'endroit où il y a moins de résistance. Ce tégument, relâché d'ailleurs par la présence du pus,

à force d'impulsions, s'affoiblit, s'émince, se déchire enfin, & laisse écouler la matiere en dehors. Pour lors l'abscès se change en Ulcére. Si l'abscès est profond, le pus qu'il renferme ne pouvant percer les tégumens, à cause de leur épaisseur, reste dans le lieu où il s'est amassé; pressé de tous côtés, il se trace des routes & des sinus dans les interstices des muscles, particulierement dans ceux où il y a de la graisse, parce qu'elle se fond aisément. Il ronge même la substance des chairs, s'il est âcre ou impregné de quelque virus, & il fait du progrès de plus en plus, à moins qu'on ne lui donne issue.

On observe qu'après la suppuration, l'inflammation, la rougeur, la tension, la douleur, & la fiévre, s'il y en a, cessent ou diminuent considerablement. La raison de ce changement vient de ce que les vaisseaux rompus se dégorgent du pus qui s'y étoit formé; la matiere devenue plus fluide fait moins de résistance; les vaisseaux entiers souffrent moins de compression; le sang y circule plus librement; leurs diastoles & leurs systoles ne sont plus si vives; les divulsions des fibres nerveuses

finissent, ou sont plus moderées.

Les causes externes des Ulcéres consistent en tout ce qui est capable de couper, déchirer, briser, ronger, corroder, comprimer & resserrer le tissu de la peau & des autres parties. Tels sont 1°. les instrumens tranchans, piquants, contondans, les esquilles d'os, les armes à feu, & autres semblables qui font des plaies, des morsures, des piqures, des contusions. 2°. Les cautéres actuels, comme le feu, les fers rouges, l'eau & l'huile bouillantes, le plomb & tous les autres métaux fondus. 3°. Les cautéres potentiels, par exemple la pierre infernale, la pierre à cautére, le beurre d'antimoine, l'eau-forte, l'eau régale. 4°. Les vésicatoires tels que les cantharides, la clematite, ou herbe aux gueux, &c. 5°. Les poisons appliqués sur les plaies. 6°. Les linges sales. 7°. Les tentes trop dures, les bandages trop serrés. 8°. Les topiques trop astringens.

Les plaies faites par des instrumens tranchans ne sont souvent que de simples divisions du tissu, & des petits vaisseaux des parties blessées. Elles se réunissent & se guérissent ordinaire-

ment ſans qu'il ſurvienne aucune éroſion de ſubſtance. Mais ſi elles ſont mal panſées, ou ſi le Bleſſé eſt cacochyme, infecté de virus vénérien, ſcorbutique, ſcrophuleux, les humeurs arrêtées dans l'extrémité des vaiſſeaux coupés s'échauffent, cauſent une inflammation, ſouvent deviennent âcres & corroſives, & rongent les parois de ces plaies, qui par conſéquent dégénerent en Ulcéres.

Les morſures éprouvent preſque toujours le même ſort. Dans ces ſortes de plaies le tiſſu des parties mordues eſt déchiré, briſé, froiſſé, contus, & ne manque pas d'être rongé, & de tomber en ſuppuration par l'agitation des humeurs qui s'y trouvent arrêtées, & qui n'ont plus de commerce avec les autres liqueurs vivantes ; & ſi les morſures ſont faites par des Chiens enragés, ou d'autres animaux vénimeux, le venin qu'ils y laiſſent avec leur ſalive, communique ſon caractere acide, ſalé, & corroſif, aux humeurs extravaſées ou arrêtées dans les parois de ces plaies qui en ſont rongées, corrodées & changées en Ulcéres ; ou ſi elles ſe réuniſſent, & que cependant le virus

de la rage ait passé dans la masse du sang, elles se renouvellent & s'ulcérent quand la rage se manifeste.

Les piquures font toujours extravaser quelques humeurs dans la plaie, & comme leur entrée est fort étroite, & qu'elle est fermée presqu'aussi-tôt qu'elle a été faite, ces liquides extravasés ne trouvant point d'issue, s'échauffent par leur séjour, l'inflammation survient, ils se convertissent en pus de la maniere que nous l'avons expliqué, & forment un Ulcére; si la piquure a été faite par quelque béte vénimeuse, le venin mélé avec ces humeurs en augmente encore l'action.

Les fortes contusions où il se trouve beaucoup d'humeurs épanchées qui n'ont plus de commerce avec la circulation, & qui ne peuvent se résoudre, forment toujours des abscès, qui, étant ouverts, sont autant d'Ulcéres. Ces humeurs méme en se convertissant en pus font aussi tomber en suppuration tout le tissu interieur de la partie, qui a été froissée.

Les plaies faites par des armes à feu dégénerent aussi presque toutes en Ulcéres, comme la contusion de ces

sortes

ſortes de Plaies eſt beaucoup plus conſidérable que celle des autres Plaies contuſes, & qu'elle fait une eſcarre noire comme feroit un fer rouge; il faut que tout ce qui a été froiſſé, briſé, &, pour ainſi dire, brulé, ſe détache du vif par la ſuppuration.

Les cautéres actuels cauſent toujours dans la ſuite des Ulcéres, en brulant, cautériſant & détruiſant par leurs parties ignées toutes les fibres & les vaiſſeaux ſur leſquels ils portent leur action; d'où réſultent une inflammation, une tenſion, une douleur ardente, une éroſion du tiſſu de la partie brulée.

Les cautéres potentiels font le même effet par les particules ignées, âcres, acides & corroſives dont ils ſont compoſés.

Les véſicatoires contiennent auſſi des particules corroſives, qui s'inſinuant dans le tiſſu de la peau, détruiſent les fibres qui attachent l'épiderme à ce tégument, rongent les extrémités des tuyaux excrétoires; en font épancher la lymphe qui s'amaſſe entre ces deux envelopes, &

qui forme des vessies. Quand ces vessies sont ouvertes, elles laissent un Ulcére plus ou moins considérable, suivant que le vésicatoire a plus ou moins pénetré.

Les poisons appliqués sur les Plaies, ou communiqués par des balles mordues après avoir mâché ou fumé du tabac, ou mangé de l'ail; ou par des épées ou d'autres instrumens frottés d'ail, de tabac, d'aconit, ou de quelque poison, rongent, corrodent, enflamment les lévres de la Plaie, par leurs sels âcres & corrosifs, & la font dégénérer en Ulcére souvent mortel.

Les linges sales, chargés de parties salines, sulphureuses, fétides, sont capables d'irriter les fibres nerveuses des Plaies, d'infecter les humeurs arrêtées dans leurs lévres, de les convertir en pus âcre, propre à ronger les extrémités des vaisseaux, & à changer ces Plaies en Ulcéres.

Les tentes & les bourdonnets trop durs, introduits avec force dans les Plaies, & les bandages trop serrés, ne manquent pas de comprimer & de froisser les fibres & les vaisseaux

des parties blessées, d'intercepter la circulation des humeurs, d'attirer une inflammation très-douloureuse, d'occasionner une agitation considérable dans les humeurs arrêtées, une suppuration abondante, une dissolution de tout le tissu froissé & contus, & par conséquent un Ulcére.

Enfin les topiques trop astringens appliqués sur les Plaies, resserrent tellement les embouchures des petits vaisseaux qui ont souffert une solution de continuité, que les humeurs qui devoient s'en écouler, s'y arrêtent, s'échauffent, se convertissent en pus, rongent & brisent les tuyaux qui les tenoient renfermées, les font suppurer eux-mêmes, & changent les Plaies en Ulcéres.

On peut ajouter aux causes externes des Ulcéres l'air trop froid & le bain d'eau froide, qui épaississent & coagulent les liquides contenus dans les vaisseaux capillaires de l'habitude du corps, qui resserrent ces vaisseaux & les pores de la peau, & qui interceptent la circulation & la transpiration; ensorte que les humeurs contraintes d'y séjourner & de s'y accu-

muler, forment des tumeurs qui engendrent ſouvent des Ulcéres. On a vu même des membres tomber en gangréne & en ſphacéle par la violence du froid.

ARTICLE TROISIE'ME.

Du Pus & de ſes différences.

LE Pus qui ſe forme dans les abſcès, ou qui coule des Ulcéres, eſt une matiére putride, liquide, viſqueuſe, un peu graſſe, diſſoluble dans l'eau, & plus ou moins épaiſſe, ſuivant qu'elle abonde plus ou moins en lymphe & en ſéroſité. Ce Pus réſulte d'un dépôt d'humeurs arrêtées dans des vaiſſeaux, ou extravaſées dans une partie, où elles ſe ſont altérées par le ſéjour qu'elles y ont fait, par le froiſſement qu'elles y ont ſouffert, & par la déſunion de leurs principes qui ont acquis un nouvel arrangement & une nouvelle forme ; une partie même de la ſubſtance interne de la tumeur en a été briſée, déchirée & convertie en une ſemblable matiere purulente.

La plûpart des Auteurs ont crû que le Pus n'étoit autre chose que le chyle ou le suc nourricier d'une partie abscédée ou ulcérée ; mais il n'est pas fait d'une humeur seule, simple & homogéne. Comme toutes les parties organiques du corps sont composées de différens vaisseaux, artéres, veines, nerfs, vaisseaux lymphatiques, nourriciers, adipeux, &c. tous ces tuyaux se trouvant brisés & rongés dans l'abscès ou dans l'Ulcére, répandent les liqueurs particulieres qu'ils contiennent, lesquelles se mêlent & se confondent ensemble pour former le Pus conjointement avec les débris des vaisseaux rompus : mais plus il se trouve de vaisseaux d'une espéce dans la partie abscédée ou ulcérée, plus le Pus tient de la nature de la liqueur qu'ils renferment. C'est pourquoi les Ulcéres des parties membraneuses, ligamenteuses, glanduleuses, où il y a plus de vaisseaux lymphatiques que de sanguins, fournissent un Pus clair, sereux, lymphatique ; ceux des parties musculeuses où il se trouve plus de vaisseaux sanguins que d'autres, jet-

tent ordinairement un Pus épais & blanc. Il eſt cependant certain que le Pus n'eſt fait ni de pur ſang, ni de pure lymphe, ni ſimplement de graiſſe, de ſuc nourricier, de ſuc nerveux : c'eſt un composé de tous ces liquides confondus & altérés avec le tiſſu de la partie.

On obſerve quatre principales eſpeces de Pus qui coulent des Ulcéres. Le premier & le plus louable, eſt blanc, collant, ſans puanteur, d'une conſiſtence égale, ſemblable à de la crême ou à une bouillie bien claire. Ce Pus doit ſervir de regle pour les autres, qui ſont d'autant plus mauvais, qu'ils s'éloignent davantage de la conſiſtence, de la couleur & de l'odeur de celui-ci.

La ſeconde eſpece eſt le Pus ſanieux ou ichoreux, en latin *Sanies*, *ichor*, en grec ἰχώρ, ſanie. C'eſt une matiere ſéreuſe, aqueuſe ou lymphatique, âcre & ſalée, qui ſort principalement des Ulcéres des jointures, des nerfs, des tendons, des membranes; Ulcéres ordinairement accompagnés de grandes douleurs & d'autres fâcheux ſymptômes. *Voyez*

Celse, Liv. V. Ch. 26. *Castello-Brunon.* Quand ce Pus est teint de sang, on le nomme *Pus sanguinolent.*

La troisiéme sorte de Pus est le Pus sordide, en latin *Sordities*, sorditie. C'est une matiere épaisse, grumelée, blanchâtre, noirâtre, ou huileuse & semblable à du lard fondu. *Voyez Avic. Liv. IV. Sen.* 4. *tr.* 3. *in princ. Lexicon Castello-Brunon.*

La quatriéme espéce est le Pus virulent, *Pus virulentum, virus.* C'est une matiere claire, âcre, puante, qui sort des Ulcéres malins, tels que sont les Ulcéres chancreux, véroliques, scorbutiques, envenimés. Ce Pus est assez semblable à la sanie avec laquelle Forestus *Lib. VII. Chirurg. Observ.* 2. *in Schol.* le confond : mais il est d'une qualité plus maligne, & opposé pour sa consistence au Pus épais appellé *Sorditie.*

Toutes ces espéces de Pus, excepté le louable, peuvent être de différentes couleurs, jaune, verte, cendrée, livide, noirâtre, &c.

ARTICLE QUATRIE'ME.

Des Différences des Ulcéres.

LEs Ulcéres tirent leurs différences de leur ſituation, des parties qu'ils occupent, de leurs cauſes, de leur figure, de leur grandeur, de leur profondeur, de leur pénétration, de leur caractere, du tems qu'ils exiſtent, de leur couleur, de leur conſiſtence, de leur évenement.

1°. Par rapport à leur ſituation, les uns ſont *internes*, les autres *externes*. Les internes ſont dans les capacités de la tête, de la poitrine, ou du bas-ventre. Les externes ſont ſitués à la tête, au col, à la poitrine, au bas-ventre, ou aux extrémités; & dans tous ces endroits ils ſont placés à la partie antérieure ou poſtérieure, latérale droite, ou latérale gauche, ſupérieure, moyenne, ou inférieure.

2°. Par rapport aux parties qu'ils occupent. Les internes attaquent la trachée-artére, les poumons, le thymus, le mediaſtin, la plevre, l'œſo-

phage, l'eſtomac, les inteſtins, le Meſentere, le foie, la rate, le pancreas, les reins, la veſſie, la matrice, l'urethre, le vagin, &c. Les externes viennent à l'œil, au nez, aux levres, aux jointures, au ſein, aux emonctoires, aux extrémités des doigts, & en d'autres parties : les uns s'attachent aux parties glanduleuſes; les autres aux parties charnues, aux parties tendineuſes, aux parties nerveuſes, &c.

3°. Quant à leurs cauſes, il y en a qui ſont produits par des cauſes internes, d'autres par des cauſes externes. Les uns ſuccedent aux Plaies, les autres aux tumeurs phlegmoneuſes, éryſipelateuſes, œdémateuſes, ſkirrheuſes. Il s'en trouve qui dépendent de cauſes benignes, d'autres de cauſes malignes, comme de la vérole, du ſcorbut, des écrouelles, de la peſte, &c.

4°. A l'égard de leur figure, les uns ſont ronds, les autres longs, triangulaires, ou d'une autre figure irréguliere; les uns ſont unis, les autres d'une ſuperficie inégale; on en voit de larges & d'étroits; de droits

dans leur direction, d'obliques, de tortus.

5°. Par rapport à leur grandeur, il y en a de grands, de médiocres, de petits.

6°. A raison de leur profondeur & de leur pénétration, les uns sont superficiels, les autres profonds; sinueux, caverneux. Les uns n'intéressent que les tégumens ou les chairs, les autres pénétrent jusque dans les os, ou dans les capacités.

7°. Quant au caractere des Ulcéres, on en reconnoît de *benins & de malins*, ou *cacoéthes*. Ceux-ci se distinguent en *véroliques*, *scorbutiques*, *scrophuleux*; *chancreux*, ou *carcinomateux*, *pestilentiels*, *vermineux*, *venimeux*, *empoisonnés*, *gangréneux*, *sphaceleux*, *secs*, *sanieux*, *virulens*, *sordides*, ou *putrides*, *chironiens*, *telephiens*, *rongeans*, ou *phagédeniens*, *esthioménes*, ou *ambulatifs*, *loups*, *noli me tangere*.

Les Ulcéres benins, *Ulcera benigna*, sont simples & sans malignité; ils fournissent un pus louable, & sont faciles à guérir.

Les Ulcéres malins ou cacoéthes, *Ulcera maligna*, *seu cacoethe*, mot grec

κακοήθη, de κακὸν, & de ἦθος, *mala constitutio*, mauvaiſe conſtitution, ſont ceux dont le pus eſt d'une mauvaiſe qualité, & qui par l'application des remedes les mieux indiqués, ſemblent s'irriter, plûtôt que de guérir. Ils comprennent tous les Ulcéres ſuivans.

Les Ulcéres véroliques, ſcorbutiques, ſcrophuleux, chancreux, peſtilentiels, ſont des Ulcéres malins qui accompagnent ou ſurviennent à la vérole, au ſcorbut, aux ſcrophules ou écrouelles, au cancer, à la peſte.

Les Ulcéres vermineux ſont ceux où il s'engendre de petits vers qui rongent la peau & les chairs. Dolée, dans ſon Encyclopedie Chirurgicale, Liv. V. Ch. 2. *de Ulceribus*, p. 278. rapporte en avoir vu de gros dans un Soldat. On a ouvert quelquefois des abſcès tout pleins de vers au lieu de pus. Ces Inſectes viennent des œufs que les alimens ont fournis, & qui ont été portés par la voie de la circulation dans la partie abſcedée ou ulcérée, où il s'eſt trouvé une humeur acide, douce, moderément

chaude, propre à en faire éclorre les vers, comme il arrive non-ſeulement dans les inteſtins, mais auſſi dans pluſieurs autres parties du corps où l'on en a trouvés. On peut même dire que la chair de l'homme & de tous les autres animaux, eſt toute parſemée de petits œufs dont les vers écloſent après la mort par la fermentation qui ſe fait pendant la corruption, dans laquelle il ſe develope des principes acides, volatiles & doux qui pénétrent ces ſemences vermineuſes, & les mettent en action.

Quelques Auteurs aſſurent avoir vu des Ulcéres invéterés dont il ſortoit des cartes à jouer, du verre, des Araignées, des Lézards, des Grenouilles, de la mouſſe, du poil & autres choſes ſemblables. *Voyez Dolée, ci-deſſus cité, pag.* 290. Mais la plûpart de ces évenemens qui paroiſſent ſi extraordinaires aux yeux de ceux qui ne ſont pas aſſez attentifs, ſe font par tromperie, & non par magie, comme quelques-uns ſe le ſont imaginés. S'il ſort de certains Ulcéres quelques corps étrangers, comme de la mouſſe, du poil, des cheveux,

des clefs, du bois, du papier, des balles, des aiguilles, du verre, des morceaux de pipe à tabac, &c. Ils y ont été engagés par quelque blessure, ou par quelqu'autre accident.

Muys, dans sa pratique de Chirurgie raisonnée, Observation IV. fait mention d'un Ulcére dont il sortit une fois 30. œufs remplis d'une humeur limpide, & pendant quelques jours suivans, il en sortit plusieurs autres, qui avec les trente premiers faisoient le nombre de cent. Les uns étoient gros comme des œufs de poule, les autres comme des œufs de pigeon, d'autres comme des œufs de moineau. Ils étoient séparés & avoient chacun une membrane propre, blanche, épaisse comme une carte à jouer; mais ils étoient tous renfermés dans une membrane commune. Ces œufs étoient vraisemblablement des cellules graisseuses, ou membraneuses, semblables à des hydatides séparées qui s'étoient dilatées insensiblement & détachées de la membrane commune, ou du kiste qui les contenoit. Cet Ulcére étoit situé à la partie supérieure interne de

la cuisse, six travers de doigt au-dessous de l'aine. Il étoit large de 4. palmes : c'étoit une femme de 70. ans qui en étoit attaquée, dans un lieu appellé de Praest au-delà du Rhin. *Voyez la Biblioth. Chirurgic. de Manget, pag.* 283.

Les Ulcéres venimeux sont des Ulcéres malins causés par la piquure ou la morsure de quelque bête venimeuse ou enragée.

Les Ulcéres empoisonnés sont rendus tels par du poison qu'on y aura mis, ou par des Plaies d'armes à feu chargées de plomb ou de balles empoisonnées.

Les Ulcéres gangréneux ou spaceleux, sont des Ulcéres livides, noirs, insensibles, disposés à dégénérer en gangréne & en sphacele.

On appelle Ulcéres secs ceux qui sont arides, ridés, livides, ou noirs, qui ne fournissent presque point de pus, & le peu qui en sort, est si épais & si visqueux, qu'il se colle & se desseche sur leur surface. Tels sont les Ulcéres qu'on laisse exposés à l'air, ou qui sont causés par une gangréne seche, ou qui se remarquent aux mo-

ribonds, dans lesquels la chaleur naturelle & la circulation des humeurs cessent, ou sont très-ralenties.

Les Ulcéres sanieux sont ceux qui jettent beaucoup de pus sereux, âcre, salé, corrosif, de différentes couleurs, clair, jaune, verd, cendré, livide, roux, sanguinolent.

On regarde comme Ulcéres virulens, ceux dont le pus est clair, corrosif, puant, contagieux, de différentes couleurs. Tels sont les Ulcéres vénériens, scorbutiques, scrophuleux, carcinomateux, pestilentiels, envenimés. Ils ont tous du rapport avec les sanieux & les phagedéniens; mais les sanieux ne sont pas toujours virulens.

Les Ulcéres sordides ou putrides, sont ceux qui fournissent un pus épais, visqueux, bourbeux, huileux, fœtide, cendré, livide, noir, ou de quelqu'autre couleur, qui s'attache par ses parties rameuses aux parois de l'Ulcére.

Les Ulcéres Chironiens ou Téléphiens, *Ulcera Chironia, seu Telephia*, sont des Ulcéres malins, invétérés, qui se cicatrisent difficilement, &

qui ont des bords durs, calleux, enflés. Quelques-uns les confondent avec les phagédéniens. *Voyez Gal. lib. XIV. Meth. Medic. C.* 17. On les appelle *Chironiens*, de Chiron ancien Médecin, qui passe pour être le premier qui ait guéri ces sortes d'Ulcéres; s'étant guéri lui-même avec la Centaurée d'un pareil Ulcére qu'il avoit au pied en conséquence d'une Plaie faite par Hercule; & *Téléphiens*, de Télephe, qui fut blessé par Achille, & dont la Plaie dégénéra en Ulcére de cette espéce.

Les Ulcéres Phagédéniens ou Phagédéniques, *Ulcera Phagedænica*, mot grec φαγεδαινικὰ, de φαγεῖν, *exedere*, manger, dévorer; ou Ulcéres rongeans, *erodentia*; ou Esthioménes, *Esthiomena*, mot grec ἐσθιόμενα, *depascentia*, qui minent, qui consument; ou Ulcéres ambulatifs, *ambulatoria*, *ambulativa*, qui marchent, qui s'étendent, sont des Ulcéres malins, qui mangent & corrodent les parties voisines tant solides que molles. Quand ces Ulcéres attaquent les parties inférieures, principalement les jambes, on les nomme *Loups*, *Lupi*; parce

qu'ils rongent les chairs comme feroit un Loup affamé. *Voyez Forest. Chirurg. Observ. Lib. III. Observ. 7. in Schol.* Lorsqu'ils s'attachent au visage, autour de la bouche, du nez & du menton, on les appelle *Noli me tangere*, ne me touchez pas; dans la pensée où l'on est qu'ils peuvent infecter celui qui les touche, ou que plus on y fait de remedes, plus ils paroissent empirer. Les erysipeles & les dartres rongeantes dégénérent quelquefois en Ulcéres de ce caractere. On donne aussi à l'Ulcére Phagédénique le nom grec de *nome*, νομὴ, du verbe νέμω, *pasco*, je pais; parce qu'il consume & corrompt les parties voisines en rempant. *Voyez Gal. Lib. VI. de compos. Medicam. second. Loca. c. 4. & L. V. de comp. Med. per gener. c. 14.*

8°. Par rapport au tems que les Ulcéres ont commencé à paroître, les uns sont récens, les autres sont anciens & invétérés.

9°. La différence qui se tire de leur couleur, consiste en ce que les uns sont rouges ou vermeils, les autres sont blanchâtres avec des points de couleur de graisse ou de lard, d'au-

tres ſont cendrés, livides, noirs.

10°. A l'égard de leur conſiſtence, on remarque que les uns ont des chairs fermes & bien grenues, les autres les ont molles, baveuſes, fongueuſes, avec hyperſarcoſe, c'eſt-à-dire, avec excroiſſance. Il y en a dont les bords ſont durs, calleux, élevés & renverſés comme les cancers; les autres ont leur calloſité en-dedans comme les fiſtules.

11°. Par rapport à l'évenement, les Ulcéres ſont guériſſables ou incurables, faciles ou difficiles à guérir. *Voyez l'Art. VI.*

ARTICLE CINQUIE'ME.

Des Symptômes des Ulcéres.

LEs Symptômes qui peuvent ſurvenir aux Ulcéres, ou les accompagner, ſont l'inflammation, la douleur, l'enflure, la demangeaiſon, l'éryſipele, l'hémorragie, la ſuppuration trop abondante, la ſéchereſſe, la dureté, la calloſité, l'hyperſarcoſe, la fiévre, la maigreur, l'inſom-

nie, la gangréne & le ſphacéle, le délire, la diarrhée purulente, le crachement de pus, les urines purulentes, & l'inflammation, l'abſcès & l'Ulcére des poumons, du foie & des autres viſcéres.

I. *L'inflammation.*

L'inflammation précéde & accompagne toujours la ſuppuration dans les abſcès; parce que le ſang & les autres humeurs ne peuvent s'arrêter, ſe mêler, & ſe confondre dans une partie vivante, qu'ils ne s'échauffent & ne s'enflamment par les raiſons que nous avons alléguées dans le II. Article. Quand la ſuppuration eſt faite, l'inflammation & tous les accidens qui en dépendent, diminuent conſidérablement. Il ſemble donc que dans les Ulcéres qui ſuccédent aux abſcès, il ne devroit preſque point y avoir d'inflammation: mais quoique les humeurs s'évacuent par l'ouverture de l'abſcès; qu'elles continuent de le faire par la ſuppuration de l'Ulcére, & que par conſéquent tous les vaiſſeaux ſe dégorgent, il ne laiſſe pas

de ſubſiſter encore un engorgement à la circonférence ; parce que les petits vaiſſeaux corrodés, rongés & irrités par l'acrimonie du pus, ſe retirent, ſe froncent, ſe reſſerrent & interceptent le cours des liqueurs ; enſorte qu'il en reſte toujours dans les lévres de l'Ulcére, qui s'y échauffent par leur ſéjour & par le battement des artéres voiſines ; par conſéquent l'Ulcére n'eſt jamais ſans inflammation, petite ou grande. Mais il y a bien d'autres choſes capables de l'exciter & de l'augmenter. La chaleur, ou l'acrimonie de la maſſe des humeurs ne manque pas de produire cet effet. Auſſi voit-on ordinairement la circonférence des Ulcéres enflammée, rouge & tumefiée dans ceux qui boivent du vin & des liqueurs ſpiritueuſes, qui ſe nourriſſent d'alimens de haut goût, qui ſont d'un tempérament bilieux, cacochyme, ou pléthorique, qui ſont infectés d'un virus vénérien, ſcorbutique, ſcrophuleux, peſtilentiel. Dans tous ces ſujets les humeurs chargées de ſels âcres ou acides corroſifs, ne peuvent fournir qu'un pus du même caractere.

Or plus l'acrimonie du pus est augmentée, plus les irritations qu'il cause sont considérables, d'où résulte une inflammation à proportion plus grande. D'ailleurs ces humeurs contractent des engorgemens en cet endroit d'autant plus facilement, qu'elles y trouvent un obstacle à leur mouvement progressif; ainsi par leur séjour & par leur qualité, elles sont propres à enflammer les Ulcéres. En second lieu, si l'on applique le feu & les cautéres tant actuels que potentiels sur quelque partie, ces pyrotiques, en brulant le tissu de la peau, de la chair, des nerfs, des tendons, des membranes, par leurs particules ignées & corrosives, font aux fibres & aux vaisseaux une violence du dernier degré, excitent une très-grande douleur, leur causent une tension & une irritation très-considérables; interceptent le cours du sang & des autres humeurs, & impriment à ces fluides un mouvement très-rapide & une chaleur très-vive, en quoi consiste l'inflammation En troisiéme lieu, si l'on applique sur les Ulcéres des remedes âcres & corrosifs, ou des

linges mal propres, chargés de matieres purulentes, les irritations qu'ils causeront ne manqueront pas d'agiter les fibres nerveuses, le sang & les autres humeurs, & d'y attirer par conséquent une inflammation. En quatriéme lieu, si l'on panse durement les Ulcéres en y mettant des tentes dures, des bourdonnets fermes, entassés avec force, ou si l'on serre trop la partie avec le bandage, les fibres & les vaisseaux se trouveront pressés, froissés, comprimés; les liquides gênés s'y accumuleront, s'échaufferont; en un mot, ils enflammeront la partie. Enfin l'impression de l'air est encore une des principales causes de l'inflammation des Ulcéres. En effet, si on les y laisse long tems exposés, cet élement en fait exhaler ce qu'il y a de plus aqueux & de plus volatil; il les rend secs & arides, & y retient tous les liquides. D'ailleurs s'il est froid, il les condense, les coagule & resserre leurs vaisseaux. Le sang, la lymphe & le suc nourricier épaissis & arrêtés dans les lévres des Ulcéres, ne manquent pas de s'y échauffer, de se raréfier, de rani-

mer le battement des artéres & de produire ou d'augmenter l'inflammation.

II. *La douleur.*

Lorſque les Ulcéres ſont accompagnés d'inflammation, ou lorſqu'ils ſont irrités par toutes les cauſes dont on vient de parler, on y ſent néceſſairement de la douleur ; car les fibres nerveuſes qui ſont les organes des ſenſations, ne peuvent être violemment tendues, tiraillées, déchirées, rongées, froiſſées ou comprimées, qu'elles n'excitent dans l'ame une perception déſagréable. Il ſuit de-là que plus les divulſions & les irritations des fibres nerveuſes ſont vives, plus la douleur eſt conſiderable, & que par conſéquent plus les cauſes ſont actives & corroſives, plus elles impriment de douleur. Par les mêmes raiſons on concevra facilement que les Ulcéres des nerfs, des tendons, des membranes, des ligamens aponévrotiques, du périoſte, du péricrane, de la peau, des yeux, de l'extrémité des doigts, ſont très-douloureux, puiſque toutes ces parties naturelle-

ment plus nerveuſes & plus tendues que les autres, ſont plus ſuſceptibles des impreſſions qu'elles reçoivent, & ſont par conſéquent plus ſenſibles.

III. *L'enflure.*

L'Enflure qui accompagne ſouvent les Ulcéres, ne vient que du ralentiſſement & du ſéjour des fluides, qui après avoir rempli les vaiſſeaux de la circonférence, refluent dans les vaiſſeaux collateraux, & font quelquefois tuméfier toute la partie affectée. Si la portion rouge du ſang ainſi arrêté domine ſur la lymphe, il ſe raréfie, il gonfle les artéres ſanguines capillaires juſqu'à leur extrémité, il dilate les embouchures des artéres lymphatiques, il s'y inſinue, il les remplit, & forme une enflure rouge, chaude, inflammatoire, douloureuſe. Au contraire ſi la lymphe domine ſur la partie rouge du ſang, elle s'en ſépare ſeule, elle gonfle les artéres & les veines lymphatiques, d'autant mieux qu'elles ſont comprimées à la circonférence de l'Ulcére, & que le retour de cette lymphe n'eſt pas libre;
elle

elle les rend variqueuſes, elle écarte les mailles de leur tiſſu, elle paſſe au travers, elle ſe repand dans les cellules du corps graiſſeux, & produit une enflure blanche, molle, œdemateuſe & inſenſible.

IV. *La demangeaiſon.*

La Demangeaiſon qui tourmente quelquefois les Malades, vient des légéres divulſions & oſcillations que ſouffrent les fibres nerveuſes, en conſéquence de l'engorgement des vaiſſeaux capillaires ſanguins; où elle eſt l'effet des parties ſalines de la lymphe & du pus qui irritent légérement les mammelons de la peau à la circonférence de l'Ulcére. Comme ces ſels ſont encore embarraſſés dans des parties ſulphureuſes, ils ne peuvent faire que de foibles irritations, capables d'exciter dans l'ame une ſenſation qui tient le milieu entre le plaiſir & la douleur: mais quand la demangeaiſon eſt continuelle, elle ne laiſſe pas d'être inquiétante, de cauſer l'inſomnie, & d'obliger le Malade de ſe gratter, ce qui ne manque pas d'at-

tirer une inflammation à la partie.

V. *L'éryſipele.*

L'éryſipele ſurvient ordinairement aux Ulcéres ſanieux, ou méme en eſt quelquefois la cauſe. Dans l'un & l'autre cas, le ſang eſt chargé d'une lymphe ſereuſe, ſaline, & âcre, qui étant parvenue à l'habitude du corps, irrite les fibres nerveuſes de la peau. Les criſpations que ces fibres ſouffrent, étranglent & reſſerrent les vaiſſeaux capillaires de ce tégument ; les liquides qu'ils contiennent ſont obligés de s'y arrêter & de s'échauffer. Les houpes nerveuſes & le réſeau en ſont gonflés, par ce gonflement l'épiderme eſt pouſſé en dehors ; en s'écartant & s'éloignant de la peau, les conduits excrétoires de la tranſpiration qui y aboutiſſent, ſe rompent ; l'humeur ſereuſe & ſaline qui devoit tranſpirer par ces tuyaux, s'épanche entre l'épiderme & la peau, & forme de petites veſſies, qui avec la rougeur, la chaleur & l'irritation que le ſéjour du ſang & de la lymphe, occaſion-

nent au tiſſu de la peau, caractériſe l'éryſipele. L'Ulcére ſanieux & même gangreneux, en eſt quelquefois la ſuite : mais s'il précéde l'éryſipele, le ſang & la lymphe trouvant encore plus d'embarras à ſa circonférence, s'y arrêtent plus facilement & produiſent par leur mauvaiſe qualite une inflammation éryſipelateuſe, de la maniere qu'on vient de le dire. Cette maladie reconnoît auſſi des cauſes externes ; ſi le pus ſanieux s'épanche ſur la peau ; ſi les compreſſes en ſont imbues, & qu'elles reſtent trop longtems deſſus ; ou ſi l'appareil eſt fait de linge mal-propre, les ſels âcres qui en émanent pénetrent les pores de la peau, irritent ſes fibres nerveuſes, & y attirent un éryſipele, comme on vient de l'expliquer.

VI. *L'hémorragie.*

Si l'Ulcére ſe trouve placé auprès de quelque gros vaiſſeau ſanguin, & que le pus le ronge ; ou ſi pour conſumer quelques chairs baveuſes & ſuperflues, on y applique des cauſtiques qui pénétrent juſqu'au vaiſſeau,

il en arrive néceſſairement une hémorragie.

VII. *La ſuppuration trop abondante.*

Quand un Ulcére eſt très-étendu, & qu'il y a par conſéquent quantité de vaiſſeaux rongés; quand il y ſurvient une grande inflammation, & un dépôt conſidérable d'humeurs; ou quand le Malade eſt pléthorique, cacochyme ou pituiteux, il s'en écoule beaucoup d'humeurs qui rendent la ſuppuration très-abondante.

VIII. *La ſécheresſe.*

Au contraire ſi le pus eſt trop épais & viſqueux, & qu'il ſe colle ſur les parois de l'Ulcére, ou ſi l'on y applique des remedes trop deſſicatifs; ſi la gangrene & le ſphacéle y ſurviennent; ou ſi l'Ulcére eſt long-tems expoſé à l'air, qui en faſſe diſſiper toutes les parties aqueuſes, & qui en fronce toutes les fibres. Enfin ſi le Malade approche de ſa mort, & que le mouvement progreſſif des humeurs qui ſe portent à l'Ulcére, ceſſe,

toutes les embouchures des vaiſſeaux qui s'y diſtribuent, ſe trouvent bouchées ou affaiſſées, il n'en ſort plus aucun liquide, & l'Ulcére ſe deſſeche.

IX. *La dureté & la calloſité.*

Lorſque les Ulcéres ſont invétérés & malins, leurs bords ont coûtume de devenir durs & calleux; ſoit parce que les ſels âcres & corroſifs du pus ou des topiques, endurciſſent les fibres, en s'y cryſtalliſant, pour ainſi dire, avec la lymphe devenue épaiſſe & groſſiere; ſoit parce que ces mêmes fibres ſont comprimées & ſerrées les unes auprès des autres par des tentes trop dures & par des bourdonnets trop fermes.

X. *L'hyperſarcoſe.*

L'Hyperſarcoſe eſt une excroiſſance de chairs baveuſes ou fongueuſes, engendrées par un ſuc nourricier trop liquide, dont il ne peut ſe former que des fibres molles & pulpeuſes, qui cedent facilement aux impulſions des humeurs qui s'y portent conti-

nuellement ; enſorte qu'elles croiſſent, s'étendent & acquierent en peu de tems un volume conſidérable.

X I. *La fiévre.*

La fiévre accompagne preſque toujours les vieux Ulcéres, tant externes qu'internes, pour peu qu'ils ſoient étendus ou profonds. Deux choſes peuvent la cauſer ; les grandes douleurs & le pus qui ſe communiquent à la maſſe du ſang. Quand les Ulcéres cauſent beaucoup de douleur, les nerfs en ſont irrités, les eſprits & le ſang en ſont agités, le pouls devient plus fréquent & plus dur ; & par conſéquent la fiévre ſurvient. Lorſque les parties ſalines & ſulphureuſes du pus ſe communiquent au ſang & à la lymphe qui circulent autour de l'Ulcére, & qu'elles ſont entraînées par la voye de la circulation dans toute la maſſe, elles ne manquent pas de l'agiter, d'irriter les ſolides, & par conſéquent d'exciter la fiévre. Ces parties ſalines du pus ſe mêlant auſſi avec les ſucs qui ſervent à la digeſtion des alimens, alterent le chyle

& le rendent capable de produire le méme effet ſur le ſang : mais comme ces ſels ſe dégagent peu à peu des parties ſulphureuſes, que la longue agitation briſe & détruit, ils fondent inſenſiblement le ſang ſans lui cauſer beaucoup de raréfaction. C'eſt pourquoi le pouls, bien loin d'être plein, eſt petit, dur & fréquent, & la fiévre eſt lente, excepté après le repas lorſque le chyle, en fourniſſant des ſoufres plus groſſiers & plus liés avec les ſels, augmente la raréfaction, fait élever le pouls & cauſe un redoublement.

XII. *La maigreur.*

La maigreur eſt l'effet des Ulcéres par deux raiſons ; la premiere, parce que le ſang devenu âcre tant par le mélange du pus que par la fiévre, communique ſon caractere au ſuc nourricier de toutes les parties, & le rend incapable de s'aſſimiler à leur ſubſtance; de maniere qu'au lieu de les nourrir, il diſſout & entraîne celui qui s'étoit aſſimilé. La ſeconde, parce que les copieuſes & longues ſuppura-

tions des Ulcéres évacuent la lymphe nourriciere, & dérobent la nourriture à toutes les parties.

XIII. *L'insomnie.*

Comme l'insomnie consiste dans un exercice continuel des sens, tant internes qu'externes, & que cet exercice dépend de l'agitation des esprits & de la tension des nerfs qui les rend susceptibles de toutes les impressions qu'ils peuvent recevoir, les Ulcéres qui sont douloureux doivent être nécessairement accompagnés d'insomnie; puisque les douleurs agitent les esprits & tendent les nerfs, & que d'ailleurs les parties salines du pus qui passent dans le sang & la lymphe, irritent continuellement tout le genre nerveux.

XIV. *La gangrene & le sphacele.*

La gangrene & le sphacele surviennent assez souvent aux Ulcéres malins, sur-tout pendant les grandes chaleur de l'Eté & le grand froid de l'Hyver, particulierement dans les

personnes âgées Comme les parties ne ſont vivantes & ne participent à la vie de tout le corps que par le moyen de la circulation du ſang & de la diſtribution des eſprits ; ſi le pus d'un Ulcére eſt extrêmement âcre & corroſif, il brulera & cauteriſera toutes les fibres de ſes parois, & détruira tous les vaiſſeaux de communication. Ainſi la circulation du ſang & la diſtribution des eſprits étant interceptées, toute la ſubſtance qui en eſt privée tombera en gangrene & en ſphacele, comme ſi on y avoit appliqué la pierre infernale. Et parce que la grande chaleur augmente encore l'activité des ſels corroſifs par le mouvement qu'elle leur imprime, & qu'elle fait diſſiper ce qu'il y a de plus aqueux & de plus volatil, la pourriture & la gangrene s'y mettent plus facilement. Au contraire le grand froid condenſant le ſang & les eſprits, arrête leur circulation & leur diſtribution, rend la partie froide & inſenſible, & la fait auſſi tomber en gangrene & en ſphacele. On ſçait que dans les vieillards le ſang eſt apauvri, qu'il circule avec lenteur,

& que les esprits n'animent les parties que foiblement ; ils sont donc encore plus sujets que les autres à cet accident. Une grande inflammation qui intercepte le cours de tous les liquides & la distribution des esprits, peut par les mêmes raisons, causer la gangrene & le sphacele. Une compression violente est capable de produire le même effet.

XV. *Le délire.*

Le délire est aussi quelquefois un symptôme des Ulcéres malins, sordides & gangrenés ; ce qui peut venir de ce que les parties salines & putrides du pus communiquées à la masse du sang & portées au cerveau, irritent le principe des nerfs, déréglent le mouvement paisible des esprits, font naître des idées absurdes, & troublent tellement l'imagination, que les Malades se persuadent voir des spectres & des choses extraordinaires ; funeste preuve que la gangrene a gagné le sang.

XVI. *La diarrhée purulente.*

La diarrhée purulente arrive lorſque le pus paſſant dans la maſſe du ſang, s'unit & ſe filtre avec la lymphe par les glandes inteſtinales.

XVII. *Le crachement de pus.*

Le crachement de pus vient de ce que le poumon même eſt abſcedé & ulcéré ; ou de ce que la matiere purulente circulant dans le ſang, s'arrête dans ce viſcére, ſur-tout ſi le Malade reſpire un air froid qui l'épaiſſiſſe & la grumelle. Alors elle irrite les bronches ; elle excite une toux opiniâtre, & ſort avec les crachats par les efforts de la toux.

XVIII. *Les urines purulentes.*

Le pus des Ulcéres, en circulant dans la maſſe du ſang, peut être entraîné avec la ſéroſité dans les reins, s'y filtrer & rendre les urines purulentes. Les reins mêmes peuvent être ulcérés, & fournir ce pus avec les urines.

XIX. *L'inflammation, l'abscès & l'Ulcére des viscéres.*

L'inflammation, l'abscès & l'Ulcére des poumons, du foie & des autres viscéres, peuvent être aussi les effets du pus qui reflue dans le sang, & qui en passant dans ces organes s'y arrête, les irrite, les enflamme & les ulcére. Les autres parties du corps, principalement les glandes conglobées, ne sont pas moins exposées à ces métastases, qui y forment souvent des dépôts & des abscès.

ARTICLE SIXIE'ME.

Des Signes Diagnostics des Ulcéres.

LEs signes diagnostics des Ulcéres sont ceux qui nous font connoître leur caractere, leurs différences & leurs causes. Les sens & la raison nous conduisent à cette connoissance.

Les Ulcéres externes, qui sont principalement du ressort de la Chi-

rurgie, s'offrant à la vue, au toucher, & même à l'odorat, il sembleroit inutile d'en rapporter les signes diagnostics : mais comme leurs différences en varient considérablement la cure, il est nécessaire de sçavoir les distinguer pour les traiter méthodiquement. Nous avons déja parlé dans l'Article IV. des différens Ulcéres qui attaquent le corps humain ; voici les signes qui les distinguent les uns des autres.

Les Ulcéres benins se connoissent par la couleur rouge & vermeille des chairs, par leur égalité & leur consistence un peu ferme & grenue, par des bords exemts de dureté, d'enflure & de callosité, par les qualités louable du pus qui en sort, & par le bon effet des remédes qu'on y applique. Ajoûtez à ces signes le bon temperament du malade, & son état qui se trouve d'ailleurs sain.

Au contraire les Ulcéres malins se distinguent par la couleur des chairs, qui sont pâles, verdâtres, livides, ou noires, par des hypersarcoses fongueuses ou baveuses ; par la dureté, la callosité, l'enflure & le renverse-

ment des bords ; par la mauvaiſe qualité du pus, qui eſt jaune, verd, livide, ſanguinolent, ichoreux, viſqueux, fétide &c. par la difficulté qu'il y a de les guérir malgré les bons remédes qu'on y employe ; enfin par le mauvais temperament & la conſtitution valetudinaire du malade.

Les ſignes diagnoſtics des Ulcéres vénériens ſont quelquefois très-équivoques, ſur-tout lorſque le malade refuſe de faire un aveu ſincére & fidéle de ce qui lui eſt arrivé. Cependant ſi les Ulcéres ſe trouvent aux parties naturelles de l'un ou de l'autre ſexe ; ou quoique placés ailleurs, s'ils ſont accompagnés de laſſitudes ſpontanées, de peſanteur de tout le corps, de douleurs nocturnes très-opiniâtres au milieu des bras, des cuiſſes, des jambes & à la tête ; d'un tein livide & plombé, jaunâtre ou verdâtre ; d'un cercle noirâtre autour des yeux ; de boutons durs & livides au front, de verrues, de crêtes, de fics, de condylomes, & d'autres tubercules de cette nature, aux parties génitales & au fondement, de chute des cheveux, de gonorrhée virulente,

de bubons vénériens, d'exostoses, de nodus, & d'autres semblables symptomes; & que ces Ulcéres résistent aux remédes ordinaires, on peut juger qu'ils sont véroliques. Si d'ailleurs le malade confesse qu'il s'est exposé à gagner la vérole, ou qu'il a passé par le grand remede; si c'est un enfant dont les parens ou la nourrice soient ou ayent été attaqués de cette maladie; ou une nourrice qui ait alaité un enfant gâté, il n'y a pas lieu de douter que les Ulcéres ne soient vénériens.

Les Ulcéres scorbutiques demandent aussi beaucoup d'attention pour les connoître; on les confond souvent avec les Ulcéres véroliques. Leur couleur est bleuâtre avec des points blancs comme de la graisse ou du lard. Le Pus qui en sort n'est pas blanc comme celui des Ulcéres Benins; il est bourbeux, visqueux & de mauvaise odeur. Ces sortes d'Ulcéres se guérissent difficilement, ils sont ordinairement accompagnés de quelque marque de scorbut, toute leur circonférence est dure, & d'un rouge livide, ou a des taches rouges, purpuri-

nes, semblables à des morsures de puces, aux jambes, aux cuisses, au bras, ou des vergetures rouges : des espéces d'ecchymoses, ou de grandes plaques purpurines, brunes, livides, dures, douloureuses. Les gencives sont gonflées, livides, fongueuses, elles saignent facilement, soit d'elles-mêmes, soit en les touchant. L'haleine est très-puante; on a quelquefois un ptyalisme; on sent dans les articles des douleurs vagues, semblables à celles de la goutte, accompagnées souvent d'une enflure livide & dure. Les douleurs se font sentir quelquefois à la tête, tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre; on a le diaphragme, la poitrine & le cœur serrés comme en presse, avec difficulté de respirer, suffocation, toux séche & défaillance le pouls est petit, dur, & il semble que le malade soit prêt d'expirer: mais il revient en peu de tems, le pouls se dévelope, & tous ces accidens si effrayans cessent. On a de tems en tems des maux d'estomac, des aigreurs, des nausées & des vomissemens. Le ventre, & particuliérement les hypochondres, sont tendus, & l'on est tour-

menté de vents & de borborigmes ; on eſt ſujet à la fiévre quarte, on a ſouvent les pieds enflés, & l'on eſt menacé d'hydropiſie. Pour aſſeoir un jugement encore plus certain, il faut s'informer ſi les Parens du malade n'étoient point ſcorbutiques, s'il n'a pas demeuré long-tems ſur mer & dans les pays ſeptentrionnaux, où cette maladie eſt endemique. Lorſque ces ſignes ſe rencontrent tous ou en partie, on ne doit point douter que les Ulcéres ne ſoient ſcorbutiques.

Les Ulcéres Scrophuleux attaquent preſque toujours les jointures & les parties glanduleuſes. Ils ſuccédent à des tumeurs adhérentes & fixes, qui dans le commencement ſont dures, froides & indolentes, qui croiſſent peu à peu & deviennent enfin douloureuſes, rouges ou livides, enflammées. Enſuite elles s'abſcédent & forment des Ulcéres dont les bords ſont durs & calleux, accompagnés d'un gonflement, non-ſeulement dans les chairs voiſines ou dans les ligamens, mais auſſi dans les os, qui ſe carient ſouvent. Ces Ulcéres deviennent ordinairement ſinueux, jettent une ſa-

nie verte, jaune, livide, noirâtre, ſanguinolente, & ne cédent preſque point à l'effet des remédes; la fiévre lente s'y joint, & ils ſont ſuivis de quantité de facheux ſymptomes rapportés dans notre livre des Tumeurs, *Chap.* 4. *art.* 2. Lors qu'avec ces Ulcéres il ſe trouve des glandes gonflées & dures, ou des tumeurs froides au cou, aux aiſſelles, aux aînes, aux coudes, aux poignets, aux genoux, ou en d'autres parties du corps, ou que les malades ont habité avec des ſcrophuleux, que leurs Parens ont eu des maladies vénériennes ou ſcrophuleuſes, que leurs fréres ou leurs ſœurs ont été ou ſont actuellement attaqués d'écrouelles, le diagnoſtic en eſt encore plus certain.

Les Ulcéres chancreux ou carcinomateux, ſont entourés de vaiſſeaux gonflés, variqueux, tortus, qui reſſemblent en quelque maniére aux pattes d'une écreviſſe, appellée en latin *Cancer*, d'où ils ont pris leur nom. Leur ſuperficie eſt inégale, leurs bords ſont gonflés, calleux, renverſés, noirâtres, horribles à la vue Ils jettent un pus ſordide, gluant, quelquefois

sanieux, de mauvaise couleur, jaunâtre, roussâtre, livide, cendrée, sanguinolente, d'une odeur cadavereuse, & d'une puanteur insuportable. Il s'éleve quelquefois sur leurs parois des chairs fongueuses, qui représentent des champignons, tantôt seuls, tantôt entassés les uns sur les autres en maniére de rocher, ou attachés par plusieurs pédicules comme des choux-fleurs. Ces Ulcéres font quelquefois tant de progrès, que les chairs voisines en sont consumées, & les vaisseaux sanguins rongés, ce qui cause des hémorragies considérables. Les douleurs qu'ils excitent sont ordinairement très-vives. Quoiqu'ils puissent venir à toutes les parties du corps, cependant ils attaquent le plus souvent les mammelles, les aisselles, les parotides, le nez, les lévres, les parties naturelles, la matrice. On a vu dans les femmes des cancers aux mammelles, qui avoient rongé & consumé les muscles, & la plevre même, en sorte que la capacité de la poitrine étant à decouvert, on apperçevoit le mouvement du cœur & des poumons. *Voyez notre livre des Tu-*

meurs, Chap. 4. art. 1. Il naît auſſi de petits Ulcéres vénériens aux parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, qu'on appelle chancres. Ils ont les bords un peu calleux, & ſont environnés d'un cercle jaunâtre, qui les fait reſſembler à des yeux de perdri. Il en vient encore dans le dedans de la bouche.

Les Ulcéres peſtilentiels ſont aſſez manifeſtes, puiſque ce ſont des bubons & des charbons ulcérés, qui ſortent par maniére de criſe en tems de peſte, ou dans un air contagieux. *Voyez notre traité des Tumeurs, Chap. 1. art. 2. & 3.*

Les Ulcéres vermineux ſont des Ulcéres malins & ſordides qui ſe connoiſſent par la préſence des vers qui s'y engendrent.

Les Ulcéres vénimeux & empoiſonnés ſe diſtinguent par les effets du venin & du poiſon, & par le recit des Aſſiſtans & du malade même, qui déclare qu'il a été piqué ou mordu par quelque bête vénimeuſe ou enragée, ou qu'il a été bleſſé par quelque inſtrument empoiſonné. Ces Ulcéres ſont ſordides ou ſanieux. *Voyez notre*

Les Ulcéres grangreneux ou ſphaceleux, ſe manifeſtent par leur lividité ou leur noirceur, par l'inſenſibilité de leurs parois, par un pus viſqueux & tenace ; ou par leur aridité & leur ſéchéreſſe, par l'odeur fétide & cadavereuſe qui en exhale, par la ſéparation de l'épiderme d'avec la peau tout-au-tour de l'Ulcére, & par les veſſies pleines de ſéroſité qui s'y élévent.

Les ſignes Diagnoſtiques des Ulcéres ſecs, ſanieux, virulens, ſordides, chironiens, thelephiens, phagedéniques, loups, *Noli me tangere*, ſont établis dans l'*Art. 4. des différences des Ulceres.* La deſcription que nous en avons faite, nous diſpenſe de les répeter ici. Nous parlerons encore du Diagnoſtic des Ulcéres en traitant de chacun en particulier.



ARTICLE SEPTIE'ME

Des signes Prognostics des Ulcéres.

LEs signes prognostics de Ulcéres sont ceux qui nous font prévoir leur évenement bon ou mauvais, les accidens qui peuvent leur arriver, & la facilité ou la difficulté qu'il y a de les guérir.

On établit ces signes 1°. Sur la nature de la partie Ulcérée. 2°. Sur la situation des Ulcéres. 3°. Sur leur figure, leur grandeur, leur profondeur, leur direction. 4°. Sur leur couleur & leur odeur, ainsi que sur celles de la matiére purulente qui en sort. 5°. Sur leur caractére. 6°. Sur les symptomes qui les accompagnent. 7°. Sur le temperament & l'âge des malades. 8°. Sur le bon ou le mauvais usage des six choses non-naturelles.

1o. Il n'est pas difficile de comprendre que la nature des parties Ulcérées rend les Ulcéres plus ou moins dangereux. Par exemple les Ulcéres internes qui attaquent des parties no-

bles, & dont les fonctions ſont eſſentielles à la vie, comme le poumon, le foye, la rate, l'eſtomac, le pancréas, le meſentére, la matrice, les reins, la veſſie, ſont ordinairement mortels par pluſieurs raiſons. On ne peut point y appliquer de remédes pour les guérir. Ils ſont continuellement abreuvés d'humeurs qui les empêchent de ſe cicatriſer. Le pus de la pluſpart de ces viſcéres ne trouvant point d'iſſue, y ſéjourne, ou ne peut s'évacuer entiérement au-dehors. Quelques-uns ſont dans un mouvement perpétuel, qui entretient toûjours leur ſolution de continuité. Les Ulcéres qui ſe forment dans les cavités du nez, dans celle de la bouche, de la gorge, de la trachée artere, de l'œſophage, des inteſtins, &c. ſont très-difficiles à guérir, pour peu qu'ils ſoient conſiderables; puiſque la lymphe qui les arroſe ſans ceſſe, s'oppoſe auſſi à leur cicatriſation. La déglutition à l'égard de l'œſophage, & la toux à l'égard de la trachée artére, en ſont encore des obſtacles. Les Ulcéres externes qui attaquent les parties glanduleuſes, membraneuſes, tendineu-

ſes, ou nerveuſes, ſont ordinairement très-opiniâtres. La ſenſibilité de ces parties & la difficulté qu'elles ont à ſe cicatriſer, y attirent des ſymptomes qui en retardent la guériſon, au lieu que ceux des parties charnues ne ſont ni dangereux ni difficiles à guérir quand ils ſont benins.

2°. La ſituation des Ulcéres change beaucoup leur prognoſtic. Ceux qui ſont internes, c'eſt-à-dire, ſitués dans les capacités du crane, de la poitrine, ou du bas-ventre, ſont bien plus dangereux que les externes. Ils cauſent ordinairement la mort, par les raiſons que nous venons d'alleguer. Entre les externes ceux qui ſont ſitués aux extremités des doigts, ſont plus douloureux que les autres, à cauſe de la grande quantité de houppes nerveuſes qui garniſſent ces parties, & qui les rendent fort ſenſibles, Ceux qui viennent aux yeux, aux lévres, aux jointures, ſont très-facheux; outre la ſenſibilité de ces organes, les mouvemens fréquens auxquels ils ſont expoſés, s'oppoſent à la réunion. D'ailleurs les jointures ſont abreuvées de beaucoup de ſynovie qui s'altére aiſement;

aisément; elles ne sont presque recouvertes que des tégumens, excepté celle de la cuisse avec les os des iles: les extrémités des os sont fort poreuses & spongieuses dans les Articles. Elles sont par conséquent plus faciles à se carier & plus difficiles à s'exfolier. De-là naissent des fluxions, des inflammations, des gonflemens, des ankyloses, & plusieurs autres accidens. Les Ulcéres situés sur la poitrine sont d'autant plus dangereux, que les côtes étant spongieuses & peu garnies de chairs, en sont souvent cariées, & s'exfolient difficilement.

3°. La figure, la grandeur, la profondeur & la direction des Ulcéres, les rendent plus ou moins difficiles à guérir & plus ou moins dangereux. Ceux qui sont ronds sont très-longtems à se cicatriser. Leurs bords deviennent ordinairement durs & calleux, les fibres cutanées ne peuvent pas facilement s'allonger pour former une nouvelle peau. Les grands & profonds Ulcéres demandent plus de tems pour leur guérison; une grande déperdition de substance est plus longtems à se réparer qu'une petite ou mé-

diocre. Lorſque la direction d'un Ulcére ſe porte vers quelque capacité du corps, où vers quelque artére, veine, nerf ou tendon, ou vers quelque article, il eſt à craindre que toutes ces parties n'en ſoient offenſées, & que la léſion de leurs fonctions ne ſoit ſuivie d'accidens facheux. Si le fond d'un Ulcére eſt plus bas que ſon entrée, ou ſi ſon trajet eſt tortueux, le pus qui ne peut s'écouler librement, ne manque pas de conſumer les parties ſur leſquelles il ſéjourne, & de rendre l'Ulcére ſinueux ou fiſtuleux, & par conſéquent plus difficile à guérir.

4°. La couleur & l'odeur des Ulcéres & du pus qui en ſort, dénotent leur benignité ou leur malignité. Si un Ulcére eſt pâle, livide, noir, puant, ou que le pus qu'il rend ſoit jaunâtre, verdâtre, roux, livide, ſanguinolent & d'une odeur cadavereuſe, il eſt manifeſte qu'il eſt d'un mauvais caractére & plein de danger. Au lieu que s'il eſt vermeil, & que le pus en ſoit blanc, uni, épais & ſans mauvaiſe odeur, il céde facilement à l'effet des remédes convenables.

5°. Le caractére des Ulcéres ſert auſſi de fondement pour le prognoſtic. S'ils ſont malins, véroliques, ſcorbutiques, ſcrophuleux, carcinomateux, ſordides, phagédéniques, fiſtuleux, calleux, envénimés, empoiſonnés; il n'y a pas lieu de douter qu'ils ne ſoient ou très-dangereux, ou très-difficiles à guérir; mais quand ils ſont benins, la guériſon en eſt facile & prompte. Les Ulcéres autour deſquels le poil eſt tombé & n'y croît plus, ſont malins, ſelon Hippocrate Aphor. 4. *Sect.* 6. parce que les humeurs âcres & corroſives rongent les oignons des poils, & rendent la cure longue & difficile.

6°. Les ſymptomes qui accompagnent les Ulcéres, nous indiquent encore le péril où peuvent être les malades. Une grande inflammation, un éryſipele conſidérable, des douleurs très-vives, ne manquent pas de cauſer la fiévre, l'inſomnie, & pluſieurs autres accidens facheux qui en dépendent. Si l'on ne trouve le moyen d'y remédier, la gangréne & le ſphacéle en ſont ſouvent de funeſtes effets. Une forte hemorragie qu'on ne peut

arrêter, eſt bientôt ſuivie de la mort. Une ſuppuration trop abondante, anonce le maraſme. La ſéchereſſe des Ulcéres qui dépend d'un pus trop viſqueux & trop ténace, ou de la gangréne & du ſphacéle, ou de l'affaiſſement de la nature, eſt une très-mauvaiſe marque. Leur dureté & leur calloſité les rend ſouvent carcinomateux, & par conſéquent très-rébelles. Si la carie des os s'y joint, la guériſon en eſt encore plus difficile & plus longue. Quand les Ulcéres tombent en gangréne, & qu'il ſurvient un délire, un dérangement dans l'imagination, ou le hoquet, c'eſt une preuve que la gangréne a gagné le ſang, qu'elle a infecté les Eſprits, qu'elle a attaqué le genre nerveux, & que le malade périra bientôt. La diarrhée purulente, le crachement de pus, & les urines purulentes, ſont très-ſouvent des ſignes mortels, à moins que ces évacuations ne ſe faſſent par des criſes ſalutaires; en ce cas les malades en ſont ſoulagés, & ſe trouvent tous les jours de mieux en mieux; mais ſi malgré ces excrétions ils ſont encore plus mal, & plus foibles, la fiévre

lente qui survient les mine insensiblement & les conduit tout atrophiés au tombeau. L'inflammation, l'abcès & l'Ulcére des poumons, du foie, ou des autres viscéres sont les effets d'une metastase, presque toûjours mortelle; au lieu que si les Ulcéres succédent à d'autres maladies, par une métastase du dedans au-dehors, ils sauvent souvent la vie au malade, quoiqu'ils soient très-longs à guérir. *Voyez Rhases*, 14. *continent*. Les Ulcéres qui empéchent la déglutition, comme ceux de l'œsophage; ou la respiration, comme ceux du larynx & de la trachée artére; ou la digestion, comme ceux de l'estomac; en un mot, tous ceux qui troublent les fonctions, sont toujours fort à craindre. Les Ulcéres qui surviennent aux hydropiques, sont presque incurables, la sérosité âcre dont ils sont toujours abreuvés, les empêche de se dessecher & de se cicatriser, & les fait souvent tomber en gangréne.

7°. Le temperament & l'âge des malades rendent les Ulcéres plus ou moins facheux. Si le malade est bilieux, atrabilaire ou cacochyme, les

humeurs qui ſe portent aux Ulcéres, étant plus âcres & d'une plus mauvaiſe qualité que dans ceux qui ſont d'un temperament ſanguin & naturellement ſain, doivent les rendre plus rébelles & plus dangereux. Ils ſont plus à craindre dans les enfans & dans les vieillards, que dans ceux qui ſont d'un âge moyen: dans les enfans, parce qu'ils ſont plus délicats, plus ſenſibles, par conſéquent moins en état de réſiſter à la violence des ſymptômes qui peuvent ſurvenir; dans les vieillards, parce qu'ils ſont plus foibles & plus épuiſés, & que la ſéchereſſe & la rigidité de leurs fibres, s'oppoſent davantage à la régénération des chairs & à la réunion des ſolutions de continuité.

8°. Enfin le bon ou le mauvais uſage des ſix choſes non-naturelles, apportent beaucoup de facilité ou de difficulté, de ſureté ou de danger dans la guériſon, ou dans l'évenement des Ulcéres. En effet ſi l'on tient les malades dans un air trop chaud ou trop froid, ou chargé de mauvaiſes exhalaiſons, il peut ſurvenir aux Ulcéres, une inflammation, la fiévre, la gan-

gréne, ou d'autres accidens facheux. Si on ne leur fait point observer une diéte convenable; s'ils boivent du vin ou des liqueurs spiritueuses; s'ils usent d'alimens âcres, chauds, salés, fumés; s'ils font des exercices violens capables d'échauffer ou de forcer les parties ulcérées, on a tout lieu de craindre que l'abondance, l'acrimonie, & l'agitation des humeurs, ou la violence faite aux parties malades, ne procurent ou n'augmentent les symptômes dont on vient de parler: s'ils veillent trop, s'il leur arrive des évacuations trop abondantes, on doit apprehender qu'ils ne tombent dans un épuisément, une foiblesse & un dérangement de toute l'œconomie animale, capable de prolonger leur guérison. Au contraire, si les humeurs qui doivent s'évacuer étoient retenues, on devroit s'attendre à des hypersarcoses, ou à des engorgemens dans les lévres des Ulcéres, à une inflammation, à une copieuse suppuration, à une pourriture &c. Enfin les passions de l'Ame qui mettent tout le genre nerveux dans un érethisme considérable, qui agitent trop le sang &

les Eſprits, ou qui les fixent & les épaiſſiſſent, troublent les digeſtions, & les ſécrétions, engendrent des crudités, altérent toutes les humeurs & par conſéquent menacent d'accidens facheux ceux qui ſont attaqués d'Ulceres.

ARTICLE HUITIE'ME.

Cure Générale des Ulcéres.

POur parvenir à la guériſon des Ulcéres, on a quatre indications à ſuivre. La premiere eſt de leur procurer une louable ſuppuration. La ſeconde, de les déterger ou les mondifier. La troiſième, de les incarner ou les remplir de chairs. La quatrième, de les cicatriſer. C'eſt la methode de Rhaſes, *Chap.* 3. *Liv.* 14. *de ſon continent*; de Celſe, *Chap.* 26. *Liv.* 5. de Galien, *method. Liv.* 13. *Chap.* 9. *& per genera, Lib.* 1. *Cap.* 12. *comment. des fract. Liv.* 7. *Chap.* 3. *comm. ſur l'Aphor. d'Hipp.* 22. *Sect.* 5.

Mais il ſe rencontre ſouvent des obſtacles qui ne permettent pas de

remplir ces indications ſans les avoir auparavant ſurmontés & éloignés. Ces obſtacles ſont, 1°. le mauvais temperament du malade, ou les différentes maladies dont il peut être attaqué. 2°. L'inflammation phlegmoneuſe, ou éryſipelateuſe qui ſurvient quelquefois aux Ulcéres. 3°. La demangeaiſon. 4°. La douleur. 5°. L'inſomnie. 6°. L'hemorragie. 7°. La ſuppuration trop abondante. 8°. La ſéchereſſe. 9°. La calloſité. 10°. L'hyperſarcoſe, 11°. La trop grande perte de ſubſtance. 12°. Les ſinus. 13°. La carie. 14°. La gangréne. 15°. La mauvaiſe méthode des panſemens. 16°. L'abus ou le vice des ſix choſes non-naturelles.

1°. Le mauvais tempérament du malade, ou les différentes maladies dont il peut être attaqué, altérent tellement le ſuc nourricier qui ſe porte à l'Ulcére, ou produiſent ſelon leur caractére, des accidens ſi conſidérables, qu'il eſt inutile de travailler à la mondification, à la régénération des chairs, & à la cicatriſation, ſi l'on ne détruit auparavant ces obſtacles. Suppoſé donc que le malade ſoit d'un

temperament bilieux, qui dénote un ſang chaud, âcre & fluide, un genre nerveux, irrité, il faut le rafraichir & l'humecter, adoucir l'acrimonie des humeurs, leur procurer plus de conſiſtence, & relâcher les fibres. Les moyens qu'on peut employer pour y réuſſir, ſont les ſaignées pluſieurs fois réitérées; les tiſanes rafraîchiſſantes, adouciſſantes & incraſſantes, faites avec les racines d'althæa, de grande conſoude, de nenuphar, d'oſcille & autre ſemblables, édulcorées avec la regliſſe; les émulſions faites avec les ſemences froides & celle de pavot blanc, quelques amandes douces, & le ſyrop de diacode; les eaux & les crêmes de ris, d'orge, de gruau, les lavemens émolliens, & autres remédes de cette nature.

Si le malade eſt atrabilaire, on aura recours aux délayans, rafraîchiſſans & adouciſſans, tels que ſont les tiſanes faites avec les racines de chiendent, de chicorée, de fraiſier, de nenuphar & la regliſſe; les bouillons au veau altérés de feuilles de laitue, de chicorée franche & ſauvage, de pourpier, de poirée ou bet-

te, de cerfeuil, d'alléluya; le petit lait édulcoré avec le syrop violat, l'eau de poulet simple, ou émulsionnée; les teintures de casse, de tamarinds & de manne, avec le sel d'epsom, ou celui de seignette; les lavemens émolliens & rafraîchissans. Si l'atrabile est fixe, grossiére, & propre à engendrer des obstructions dans le foie & les autres viscéres, des concrétions pierreuses, ou skyrrheuses, on se servira de délayans & adoucissans, mais plus attenuans, comme les bouillons au veau avec les racines de patience & d'éryngium, les feuilles de bourrache, de buglose, de cerfeuil, de pimprenelle, de scolopendre, d'hépatique, de capillaires, auxquels on ajoûte le tartre martial soluble, ou le sel de mars de riviére, & dont on fait continuer l'usage pendant huit jours, purgeant à la fin avec les follicules de senné, la rhubarbe, les tamarins, la manne, & le sel d'epsom ou de seignette. Ensuite on prescrit le petit lait altéré de fumeterre; huit jours après on réitére les bouillons & la purgation. On joint à ces remédes des tisanes délayantes &

apéritives, dans lesquelles on fait entrer les racines de chiendent, de fraisier, de pisse en lit, d'aunée, & l'on ordonne un régime délayant & humectant, banissant les ragouts, les viandes noires, salées, fumées.

Lorsque le malade est pituiteux & très-phlégmatique, on évacue la lymphe & la sérosité trop abondantes, par les selles & par les urines. Les hydragogues souvent réitérés, & les tisanes faites avec les cinq racines aperitives, aiguisées de sels diuretiques remplissent ces indications. Outre les cinq racines apéritives il y a des racines diuretiques très-propres à produire le même effet. Telles sont les racines de chiendent, de pisse-en lit, d'eryngium, d'aunée, de garance, de verge dorée, d'anonis ou arrête-bœuf, de fougère, & plusieurs autres. On peut encore procurer l'évacuation de ces humeurs par les sueurs & la transpiration, en prescrivant la tisane des bois, c'est-à-dire, une tisane faite avec l'esquine, la salsepareille, le gayac, le santal citrin, le sassafras, l'anis, & un nouet d'antimoine. On la rend quelquefois purgative en y ajoutant du senné.

Quand le malade eſt ſanguin & pléthorique, & que les Ulcéres ſont menacés ou accompagnés d'inflammation, on ne peut mieux diminuer l'abondance du ſang & des autres humeurs qui font la plethore, qu'en ſaignant autant que les forces le permettent, & en ordonnant un diete exacte.

S'il eſt cacochyme, on évacuera les mauvaiſes humeurs par des purgatifs convenables.

Enfin s'il ſe trouve attaqué de quelque maladie particuliére, ou infecté de virus vénérien, ſcorbutique, ſcrophuleux, peſtilentiel, on emploiera les remédes ſpécifiques à ces maladies.

2°. L'inflammation phlegmoneuſe qui ſurvient aux Ulcéres, exige d'abord qu'on en éloigne les cauſes énoncées dans le cinquiéme Article. Comme il n'y a point de remede plus prompt & plus efficace, que la ſaignée, pour deſemplir les vaiſſeaux engorgés de ſang, & relâcher les fibres trop tendues, en quoi conſiſte cette inflammation; on ſaignera le malade promptement, & autant de

fois que la violence de ce ſymptôme l'indiquera, & que les forces le permettront. En même-tems on appliquera ſur la partie enflammée le cataplâſme de lait, de mie de pain & de jaunes d'œufs, qu'on renouvellera deux ou trois fois le jour; ou un cataplâſme fait avec les herbes émollientes; ou des fomentations émollientes & réſolutives, faites avec les feuilles de mauves, de guimauves, de ſeneçon, de brancurſine, les fleurs de camomille, de mélilot, de bouillon blanc, le tout cuit dans une ſuffiſante quantité d'eau, ajoutant ſur la fin un peu de vinaigre de ſureau. A ces remédes, on joindra une diete humectante & rafraîchiſſante, banniſſant le vin, le liqueurs ſpiritueuſes, & les alimens de haut goût; moins le malade prendra d'alimens ſolides, plûtôt il ſera délivré de cet accident. Si l'inflammation eſt éryſipélateuſe, on aura auſſi recours à la ſaignée qu'on réiterera ſuivant le beſoin, & on appliquera le cataplâſme de lait, de mie de pain, & de jaunes d'œufs, auquel on ajoûtera l'onguent populeum; ou l'on ſe ſervira des fomentations émol-

lientes & résolutives ci-dessus décrites, auxquelles on joindra les fleurs de sureau, & l'eau de vie camphrée, pour faciliter la transpiration. On peut aussi faire des lotions avec l'eau de fleurs de sureau aiguisée d'un peu d'esprit de vin camphré, & de sel de saturne. Aprés les saignées, on purgera le malade avec une teinture de tamarinds, & de casse, la manne & le sel polychreste ou d'epsom, ou avec quelqu'autre medecine semblable, évitant celles qui seroient capables d'échauffer & d'irriter. Le soir on fera prendre des émulsions édulcorées avec le syrop de diacode, ou de karabé, & l'on prescrira une diete éxacte, humectante, rafraîchissante, adoucissante. *Voyez notre traité des Tumeurs, Chap.* 2. Si l'érysipéle depend de quelques causes externes, on aura soin de les éloigner.

3°. La demangeaison qui accompagne souvent les Ulcéres, & qui en retarde la guérison, soit en troublant le sommeil, soit en excitant le malade à se gratter, doit être calmée au plûtôt, pour éviter l'irritation & l'inflammation de la partie ulcérée.

On y peut réussir en la fomentant souvent avec de l'eau tiede, ou avec une décoction émolliente, anodine & rafraîchissante, composée de têtes de pavot blanc, de feuilles & fleurs de mauves, de guimauves, de nenuphar, de bouillon blanc, les feuilles de pourpier, de grande joubarbe ou autres semblables ; ou en la frottant avec le nutritum frais, le cerat de Galien camphré ; ou en y appliquant le cataplâsme de lait, de pain, de jaunes d'œufs, & de populeum. Tous ces remédes agissent en ramollissant & relâchant les fibres & en les rendant par conséquent moins sensibles.

4°. La douleur qui accompagne les Ulcéres, est quelquefois si considérable, particuliérement quand un nerf, un tendon ou quelqu'autre partie très-sensible s'y trouvent intéressés, qu'elle cause souvent une insomnie continuelle, une fiévre aigue, le délire, la convulsion, ou quelqu'autre accident facheux. Il est donc nécessaire de calmer au plûtôt ce symptôme : on y réussira par le moyen des remédes proposés pour l'inflammation, & la demangeaison. Comme la douleur

ne consiste que dans une tension violente des fibres nerveuses, on la fera cesser en les relâchant. Les narcotiques sont aussi très-efficaces pour cet effet. Si la douleur dépend de quelque cause externe, on aura soin de l'éloigner.

5°. L'insomnie qui survient aux Ulcéres étant l'effet de l'inflammation, de la douleur, ou des irritations qui se font sur les fibres nerveuses, & qui entretiennent les sens, tant internes qu'externes dans un exercice continuel; on y rémediera par le moyen des narcotiques sagement administrés, & par les remédes adoucissans rafraîchissans, émolliens & relâchans, tels que ceux qui ont été proposés ci-dessus.

6°. L'hémorragie qui arrive aux Ulcéres, par l'érosion de quelque vaisseau sanguin, peut s'arrêter en trois maniéres, par la compression, par les astringens, par la ligature. La compression se fait en appliquant sur l'ouverture du vaisseau des bourdonnets secs, & en remplissant toute la cavité de l'Ulcére, de charpie séche, ou de morceaux de linge usé, jusqu'à la

hauteur d'un travers de pouce au-dessus des lévres de l'Ulcére. On assujettit le tout avec un bandage serré pour bien comprimer le vaisseau, ce qui réussit particuliérement quand on trouve un point d'appui sur les os, ou quand l'hémorragie ne dépend que de l'ouverture d'une veine, ou de quelque petit vaisseau artériel. Mais si elle vient d'une artére dont le ressort soit capable de surmonter la résistance des bourdonnets, on a recours aux astringens. Quelques-uns appliquent sur l'ouverture du vaisseau un champignon appellé, *Vesse de Loup*, en latin, *Lycoperdon vulgare*, inst. rei herb. *Fungus pulverulentus, dictus crepitus Lupi*. J. B. 3. 848. On en remplit aussi toute la cavité de l'Ulcére, d'autres se servent du bouton de vitriol, c'est-à-dire, d'un morceau de vitriol verd ou bleu, envelopé de charpie. On le met sur l'ouverture du vaisseau, & on l'assujettit avec de la charpie séche ou des morceaux de lingue usé. Plusieurs Praticiens emploient les astringens suivans.

℞ *Encens, une once; Aloes ſuccotrin, demi-once; Mettez-les en poudre, & les incorporez avec ſuffiſante quantité de blanc d'œuf, en conſiſtence de miel; chargez-en du poil de lievre, que vous appliquerez ſur le vaiſſeau, & vous en remplirez toute la cavité de l'Ulcére.* Galien, lib. 5. meth. nud. cap. 4. eſtimoit fort ce remede. Quelques-uns y ajoûtent du ſang de dragon, ou de la ſarcocolle.

℞ *Bol d'Armenie, deux onces; fleur de farine, demi-once; maſtic, Encens, colcothar, de chacun deux dragmes; mêlez le tout, & l'incorporez dans du blanc d'œuf pour le même uſage.*

℞ *Noix de galle en poudre ſubtile, deux onces; bol d'Armenie, trois dragmes; terre lemniene, deux dragmes; vitriol de Chypre, demi-dragme; alun crud, une dragme; faites-en une poudre que vous emploierez ſéche, ou avec du blanc d'œuf.*

L'eau ſtyptique, & l'eau de rabel ſont auſſi fort aſtringentes: mais il eſt à

craindre qu'elles n'offenſent les nerfs & les tendons, & qu'elles ne cauſent beaucoup de douleur par leur irritation ; & comme elles coagulent le ſang dans les vaiſſeaux, lorſque le ſang vient à ſe fondre par la ſuppuration, l'hémorragie ſe renouvelle. Si l'on veut ſe ſervir de ces eaux, il faut tenir le doigt ſur l'ouverture du vaiſſeau, nettoyer bien l'Ulcére de tout le ſang caillé qui peut s'y trouver, & quand on retire le doigt, appliquer dans le même inſtant ſur l'ouverture, un gros bourdonnet imbu du ſtyptique & exprimé. Sans cette précaution le ſtyptique ne touchant point immédiatement le vaiſſeau, ne feroit pas ſon effet.

Le troiſième moyen, qui eſt même le plus ſur pour arrêter l'hémorragie, quand c'eſt une artére qui fournit beaucoup de ſang, c'eſt la ligature : on la fait avec une aiguille très-courbe, enfilée d'un fil d'épiney double. On paſſe l'aiguille par-deſſous le vaiſſeau en l'embraſſant avec un peu de la chair. On lie les deux bouts de fil par-deſſus en faiſant un nœud double, & on met ſur le nœud une petite com-

presse qu'on assujettit avec de la charpie séche, ou des bourdonnets dont on remplit la cavité de l'Ulcére.

7°. La suppuration trop abondante qui dépend de la grandeur de l'Ulcére, ne peut se moderer qu'en le détergeant, l'incarnant, le dessechant & le cicatrisant le plûtôt qu'il est possible. Si c'est une inflammation, une pléthore, ou un dépôt considérable de sang qui la cause, on saignera plusieurs fois le malade, & on lui prescrira une diete humectante & rafraîchissante pour calmer la fiévre qui s'y trouve jointe. Si cette abondante supuration est entretenue par la cacochymie, on le purgera souvent pour détourner les humeurs de l'Ulcére. Si elle reconnoît pour cause, une trop grande abondance de lymphe ou de sérosité, comme dans les pituiteux & dans les hydropiques, on évacuera ces humeurs par les diuretiques & les hydragogues. Cependant, on évitera dans tous ces cas les topiques capables d'augmenter la suppuration; on se servira au contraire, de dessicatifs & d'absorbants, tels que sont l'onguent dessicatif rouge, le

pompholyx, la tuthie en poudre, la litharge, le bol, la craie, la ceruſe, le minium, le plomb brûlé & autres ſemblables.

8°. La ſécchereſſe eſt bien néceſſaire aux Ulcéres, quand ils ſont remplis de bonnes chairs juſqu'au niveau de la partie. Si la ſuppuration perſiſtoit toûjours, les fibres de la ſuperficie, trop humectées & trop molles, ne s'endurciroient pas, & il ne ſe feroit point de cicatrice. Mais ſi les Ulcéres deviennent ſecs & arides, avant la régénération des chairs, & que cette ſéchereſſe dépende de la viſcoſité du pus, ou de l'application de quelque reméde trop deſſicatif, & trop aſtringent, ou de l'impreſſion de l'air, il s'y forme une croute ſous laquelle s'amaſſe une matiére purulente, qui n'ayant point d'iſſue, devient ſi âcre & ſi corroſive, qu'elle ronge les chairs en deſſous, fait des ſinus, pénétre quelquefois juſqu'aux os, & les carie. Il faut donc mettre les Ulcéres à couvert des cauſes de cette ſéchereſſe. Pour détruire la viſcoſité du pus, on détergera les Ulcéres avec le mondificatif d'ache, l'onguent apoſtolorum,

le baume de ſtyrax, mêlé avec le ſuppuratif, ou quelqu'autre ſemblable. Si la ſéchereſſe eſt produite par des topiques deſſicatifs & aſtringens, ou par l'impreſſion de l'air, on en éloignera les cauſes, & on appliquera ſur les Ulcéres, de doux ſuppuratifs & émolliens, tels que ſont l'onguent de la mére, l'onguent d'althæa, l'huile d'œufs mêlée avec celle d'hypéricum, l'emplâtre de mucilages & pluſieurs autres de cette nature. Lorſque la ſéchereſſe eſt cauſée par une gangréne ſéche, il faut avoir recours aux remédes que nous preſcrivons en parlant de cette maladie. A l'égard de la ſéchereſſe qui ſurvient aux Ulcéres des moribonds, & dans une défaillance de nature, il n'y a d'autre reméde que les cordiaux chauds & ſpiritueux pour ſoutenir la vie, ou retarder la mort.

9°. La calloſité qui ſurvient aux Ulcéres en empêche la réunion & la cicatrice, parce que l'extrémité des vaiſſeaux endurcie & bouchée, ne laiſſe point couler de ſuc nourricier pour allonger les fibres & les tuyaux, & pour former des chairs qui puiſ-

ſent remplir toute la cavité des Ulcéres juſqu'au niveau de la partie. Lorſque la calloſité eſt inveterée, le meilleur & le plus prompt reméde eſt de l'emporter avec des ciſeaux ou quelqu'autre inſtrument tranchant. Galien eſt de cet avis, *lib. 4. meth. med. c. 2.* Quand les bords d'un Ulcére, dit-il, ſont durs & décolorés, il faut les couper juſqu'à la chair ſaine. Si le malade ne veut pas ſouffrir cette opération, on y appliquera l'onguent neapolitain, ou l'on conſumera la calloſité avec la pierre à cautére, ou on la touchera avec la pierre infernale, & on appliquera ſur tout l'Ulcére le digeſtif ordinaire, auquel on ajoûtera un peu de pierre à cautére, pour achever de détruire toute la calloſité, & les chairs fongueuſes qui ſe trouvent ordinairement dans le fond. Enſuite, on détergera l'Ulcére avec le mondificatif d'ache, & l'onguent apoſtolorum mêlés enſemble, ou le baume verd de Mets. Si la calloſité eſt cauſée par des topiques acides, ſalés, aſtringens, qui ayent endurci les fibres, ou par des tentes trop fermes, & par des bourdonnets trop durs, on la

coupera,

coupera, ou on la détruira, comme nous avons dit, & l'on ſuivra une autre méthode de penſer ces Ulcéres, en n'y appliquant que des plumaceaux legers, chargés d'un digeſtif ou d'un baume adouciſſant & émollient.

10°. L'hyperſarcoſe ou l'excroiſſance de chairs baveuſes, fongueuſes & ſuperflues, empêche les Ulcéres de ſe cicatriſer, ou rend la cicatrice très-difforme. On peut facilement conſumer ces chairs avec l'alun calciné, ſeul ou mêlé avec de l'iris de Florence en poudre; ſi cela ne ſuffit pas, on les touchera avec la pierre infernale; ou l'on y appliquera du ſuppuratif, dans lequel on mêlera une troiſiéme, ou une quatriéme partie de pierre à cautére; & pour faire tomber l'eſcarre & déterger l'Ulcére, on ſe ſervira du mondificatif d'Aché, de l'onguent Apoſtolorum, ou du baume verd. On peut auſſi emporter ces excroiſſances avec les ciſeaux, & achever de conſumer le reſte avec l'onguent ægyptiac, ou l'onguent Apoſtolorum qui eſt plus doux, ou la pierre à cautére mêlée avec le ſuppuratif. Si l'Ulcére eſt ſanieux & trop humi-

de, on y mettra une poudre faite avec parties égales d'ochre, de ſabine & d'alun calciné.

11°. La trop grande perte de ſubſtance qui ſe fait dans les Ulcéres grands & profonds, ne permet pas qu'on travaille à les réunir & les cicatriſer. Il faut auparavant qu'il ſe faſſe une régénération de chairs pour remplir le vuide qui s'y eſt fait. La nature y eſt aſſez diſpoſée d'elle-méme, quand elle ne trouve point d'obſtacles. On aura donc ſoin de les éloigner, de corriger le vice du ſang, & des humeurs qui ſe portent à l'Ulcére, & de rendre le ſuc nourricier doux, balſamique & capable de produire de bonnes chairs, comme nous dirons dans la ſuite.

12°. Les ſinus qui arrivent aux Ulcéres, ſont des trous, des ſacs, des poches, ou des conduits cachés, plus ou moins profonds, droits, obliques, ou tortueux, dont l'entrée eſt plus étroite que le fond, & qui ſe forment dans ces ſolutions de continuité par le ſéjour & l'acrimonie du pus, mais ſans calloſité, ce qui les diſtingue des fiſtules. Or, comme le pus

qui a rongé & consumé les chairs, se trouve renfermé dans la cavité des sinus, sans pouvoir en sortir librement, sur-tout quand leur fond est plus bas que leur entrée ; & que plus le pus séjourne dans un sinus, plus il devient âcre & propre à ronger & creuser encore davantage les parties voisines, l'Ulcére ne pouvant ni se mondifier ni s'incarner, ne reçoit point de guérison tant que les sinus subsistent. Il y a trois moyens pour les détruire. Le premier, le plus sûr & le plus prompt, est de les ouvrir jusqu'au fond avec les ciseaux, ou le bistouri, de couper toutes les brides & de mettre l'Ulcére bien à découvert, ce qui donne au pus une entiére liberté de s'écouler, au Chirurgien la facilité de déterger l'Ulcére, & à la nature, celle de le remplir de chairs. Si les sinus se trouvent situés dans quelque membre, où ils pénétrent presque jusqu'à la partie opposée, il faut y faire une contre-ouverture, afin que la matiere purulente puisse se vuider par les deux orifices. Le second moyen, si le sinus est superficiel, est d'y faire un bandage ex-

pulsif, qui en le comprimant dans toute sa longueur, chasse le pus vers son entrée. Lorsque les sinus se trouvent près de quelques gros rameaux d'artéres ou de veines, de quelque nerf ou de quelques tendons qui ne permettent pas d'y faire d'incision, parce qu'on ne sçauroit se dispenser de les couper, on a recours au troisiéme moyen, qui est de mondifier ces sinus par des injections déterfives, comme nous dirons, en parlant des Fistules & des Ulcéres sinueux.

130. La carie est un si grand obstacle à la guérison des Ulcéres, qu'à moins qu'on ne la détruise, on ne peut jamais les conduire à une heureuse fin. Si l'on parvient à les dessécher & les cicatriser, la cicatrice toûjours accompagnée d'une espéce de croute, se rompt bientôt, & les Ulcéres se renouvellent; parce qu'il sort des os corrompus, une sanie purulente qui ronge les mammelons charnus dont ils devroient se couvrir; ou s'il s'engendre des chairs voisines qui s'étendent sur la carie & la recouvrent, elles sont pâles, livides, fongueuses & comme flétries.

Il est donc nécessaire de séparer & d'emporter de l'os tout ce qui est carié. On y réussit plus promptement & plus efficacement par le cautére actuel, que par tout autre reméde. Cependant si la Carie est superficielle, on peut la racler avec la rugine jusqu'à la partie saine, ou la consumer avec l'euphorbe ou autres remédes semblables, que nous rapporterons en traitant de la Carie.

14°. La gangréne & le sphacéle qui surviennent aux Ulcéres, corrompent en peu de tems toutes les parties voisines, infectent toute la masse du sang & les esprits, & conduisent bientôt les malades au tombeau, à moins qu'on n'y remédie promptement : lorsque ce n'est que la gangréne, qui est un commencement de mortification, en sorte qu'il reste encore quelques vaisseaux libres, on y fera avec la lancette des scarifications jusqu'au vif, tant longitudinales, qu'obliques & même transversales, si les premieres ne suffisent pas pour bien debrider la partie, relâcher son tissu & faire sortir le sang & les autres humeurs qui y croupissent

& qui s'y ſont corrompues : cela peut faire ceſſer la compreſſion & l'engorgement des vaiſſeaux, rétablir la circulation du ſang & la diſtribution des eſprits. Enſuite on fomentera la partie avec de l'eſprit de vin camphré, ou quelqu'autre liqueur propre à détruire la gangréne ; on en imbibera même les compreſſes pluſieurs fois le jour. Si la chaleur naturelle étoit éteinte, on aiguiſeroit l'eſprit de vin d'eſprit de ſel ammoniac pour attirer les eſprits & ranimer le ſang. Lorſque les chairs ſont ſphacelées, c'eſt-à-dire, tombées dans une entiére mortification, enſorte que le ſang ni les eſprits ne s'y diſtribuent plus, & qu'elles ſont privées de toute communication avec les parties vivantes, il faut couper & emporter juſqu'au vif tout ce qui eſt pourri, & après l'opération, laver la partie avec de l'eſprit de vin camphré aiguiſé d'eſprit de ſel ammoniac, enſuite y appliquer des plumaceaux & un grand emplâtre chargés d'onguent de Styrax. On peut auſſi conſumer les chairs mortes avec de puiſſans cathéretiques, telle que l'eau phagedenique animée de

quelques gouttes d'huile de vitriol, l'huile glaciale d'antimoine, ou la pierre à cautére mêlée avec l'onguent de Styrax : mais l'opération est plus longue. Quand les chairs corrompues, sont emportées ou tombées, si le progrès de la gangréne continue, rien de plus efficace pour l'arrêter, que d'y appliquer le cautére actuel. Enfin lorsque c'est un membre entiérement sphacélé, l'amputation est l'unique reméde. *Voyez le chap.* de la gangréne dont nous parlerons dans la suite.

15°. La mauvaise méthode de panser les Ulcéres, est encore un grand obstacle à leur guérison. Il faut les panser mollement, lorsqu'ils sont superficiels, avec des plumaceaux & des bourdonnets legers, s'ils sont profonds, sans y fourrer par force des tentes dures & longues, ou des bourdonnets trop fermes, crainte de rendre les parois dures & calleuses, de comprimer les mammelons charnus qui sont très-tendres & très-délicats, & d'empêcher le suc nourricier d'en former d'autres pour remplir le vuide. Quand la suppuration est louable & moderée, il ne faut essuyer que

très-légérement les Ulcéres : sans cette précaution on enléve tout le suc nourricier qui sert seul à la régénération des chairs ; on détruit même les mammelons déja formés, qui ne différent de la lymphe nourriciére à leur extrémité que par un peu plus de consistence. On ne laissera les Ulcéres à l'air que le moins qu'il sera possible, pendant le pansement. Cet élement ne manqueroit pas d'en dessecher les parois, de faire froncer les extrémités des fibres, d'empêcher le suc nourricier de sortir de l'extrémité des tuyaux pour s'y coller & les allonger; & comme il est beaucoup plus froid que les humeurs qui circulent dans les parois des Ulcéres, il les coaguleroit, y attireroit une inflammation & d'autres accidens que nous avons rapportés, en parlant des symptômes. Il est vrai que les Plaies & les Ulcéres des bêtes, quoiqu'exposés à l'air, ne laissent pas de guérir : mais outre que leur guérison en est bien plus lente, elles ont soin de les déterger en les léchant doucement, & d'entretenir en même tems les mammellons charnus, humides, souples & mollets.

D'ailleurs elles ne sont pas sujettes comme l'homme à bien des maladies & à un mauvais usage des choses non-naturelles qui rendent les Ulcéres, ou compliqués, ou difficiles à guérir. On se servira de linge usé & bien blanc : s'il étoit rude ou malpropre, il irriteroit les Ulcéres. Quand on pansera le malade, on aura son appareil tout prêt, & l'on fera un peu chauffer les liqueurs, les digestifs, les baumes ou les onguens qu'on doit appliquer, on ne serrera point trop le bandage : de peur de gêner la circulation des humeurs.

16°. L'abus & le vice des six choses non-naturelles retardent considerablement la guérison des Ulcéres, & souvent les rendent dangereux, nous l'avons fait voir dans le Pronostic, *paragraph.* 8. on tâchera donc de placer les malades dans un bon air ; de leur faire observer un régime convenable, de leur interdire le vin, la biére, le cidre & toutes les liqueurs spiritueuses, excepté dans la gangréne & le scorbut, où l'on est obligé de ranimer le sang & les esprits. On les privera d'alimens âcres, chauds, fa-

lés, fumés, acides, & de tous autres alimens indigeſtes. On leur défendra les exercices violens, les veilles & les paſſions de l'ame. Toutes ces attentions ſont néceſſaires pour rendre le ſuc nourricier doux, balſamique & propre à engendrer en peu de tems de bonnes chairs.

Aprés avoir ſurmonté ou éloigné tous les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à la guériſon des Ulcéres, il eſt facile de remplir les quatre indications rapportées au commencement de cet article; ſçavoir, de leur procurer une louable ſuppuration, de les déterger & mondifier, de les incarner, & de les cicatriſer; & l'on peut dire qu'en cela le Chirurgien ne fait que ſeconder la nature qui ne manque pas d'accomplir cet ouvrage pour peu qu'elle ſoit aidée, & qu'elle ne ſoit point troublée dans ſes opérations.

La raiſon qui oblige de faire ſuppurer d'abord les Ulcéres, c'eſt qu'il y a dans leurs parois quantité de vaiſſeaux contus, déchirés, froiſſés, briſés, recourbés, repliés, retirés, d'où il arrive deux accidens à vaincre: le premier eſt de la part de ces vaiſſeaux

léſés, dont les lambeaux ou les fibres dechirées doivent ſe ſéparer de la partie ſaine, puiſqu'elles n'ont plus de communication avec elle. Or, cette ſéparation du mort d'avec le vif, ne peut ſe faire que par la ſuppuration. Le ſecond eſt de la part des fluides, qui ne pouvant s'écouler librement par les ouvertures de ces vaiſſeaux repliés, froncés ou retirés, s'arrêtent & s'accumulent dans les parois de l'Ulcére, refluent même dans les vaiſſeaux qui ſont entiers & cauſent dans tout le voiſinage un engorgement, une tenſion, & une inflammation : comme ces humeurs tant ſanguines que lymphatiques ne peuvent point ſe réſoudre entiérement, ni rentrer toutes dans la voie de la circulation, celles qui ſéjournent, ont beſoin d'être converties en pus, parce qu'auſſitôt que la ſuppuration eſt bien établie, l'engorgement, la tenſion, l'inflammation & tous les autres accidens diminuent inſenſiblement.

Pour procurer aux Ulcéres une louable ſuppuration, il faut entretenir leurs parois ſouples, molles & humides, & empécher en même tems

que la partie la plus aqueuſe & la plus ſubtile du ſang & de la lymphe arrêtés dans les extrémités déchirées des vaiſſeaux, ne s'exhale par la tranſpiration. Si les parois étoient trop dures & trop ſéches, le reſſort des ſolides ſe trouveroit géné, il n'agiroit point ſur les liquides arrêtés pour les broyer & les agiter; les fibres déchirées ne ſçauroient ſe ſéparer du vif: ainſi le pus ne pourroit point s'y former, ni s'en écouler, ſi les humeurs extravaſées ou arrêtées avoient perdu ce qu'elles ont de plus fluide, leur épaiſſiſſement apporteroit trop de réſiſtance au battement des rameaux artériels reſtés entiers, elles n'entreroient point dans un mouvement inteſtin qui doit procurer la déſunion de leurs principes, pour les convertir en pus. On ſatisfait aux deux indications propoſées, en employant des topiques gras, ſulphureux, doux & émolliens, appellés communément *Digeſtifs*, *Peptiques*, ou *Suppuratifs*, remédes capables de boucher les pores de la partie ulcérée, d'y retenir les humeurs, de ramollir les fibres & d'entretenir une chaleur convenable.

Nous en donnerons plusieurs formules, en parlant des Ulcéres benins.

Quand la suppuration est bien établie, les humeurs arrêtées, coulent librement; les extrémités des vaisseaux déchirés, froissés ou corrodés, se convertissent insensiblement en pus, se détachent, & quittent la partie saine; les parois de l'Ulcére se dégorgent peu à peu, & l'enflure, l'inflammation & la douleur cessent: mais comme les fibres de ces vaisseaux suppurent plus lentement que les humeurs, à cause de leur solidité, & qu'elles se séparent difficilement de la partie saine; que d'ailleurs les humeurs, se trouvant quelquefois épaisses & grossiéres, ne peuvent fournir qu'un pus épais & visqueux, qui se colle aux parois des Ulcéres, & qui bouche les orificés des petits vaisseaux par lesquels doit suinter le suc nourricier, pour former de nouvelles chairs; il est nécessaire d'employer dans la suite les déterfifs, ou mondificatifs, tels que sont le baume d'Arceus, le mondificatif d'ache, l'onguent Apostolorum, le baume verd de Mets, ou autres capables de dé-

tacher & de faire tomber les extrémités mortes des vaiſſeaux, & d'enlever le pus ſordide ; c'eſt en quoi conſiſte la déterſion.

Alors les extrémités des vaiſſeaux léſés ſe trouvant libres par la ſéparation de leur partie morte d'avec leur partie ſaine, le ſuc nourricier ſort inſenſiblement par petites gouttes imperceptibles des fibres fiſtuleuſes ou vaſculeuſes dont leurs tuniques ſont compoſées ; car il faut obſerver, que ce n'eſt pas de la cavité même des artéres capillaires ſanguines ou lymphatiques que coule le ſuc nourricier, quelque deliées qu'on les ſuppoſe, elles ne peuvent fournir que du ſang ou de la lymphe, qui ſont la matiére de la ſuppuration, puiſqu'elles ne contiennent pas autre choſe. Il eſt bien vrai que la premiére ſource du ſuc nourricier, eſt la maſſe du ſang dont il ſe ſépare par les artéres lymphatiques, avec la lymphe qui eſt la matiére de toutes les ſécrétions ; mais il quitte la lymphe en s'inſinuant dans des vaiſſeaux ſécrétoires, beaucoup plus fins que les artéres lymphatiques dont ils partent, & il continue

ſa route juſqu'à ce qu'après pluſieurs ſubdiviſions de tuyaux, tous plus fins les uns que les autres, il ſoit arrivé aux derniéres fibres vaſculeuſes dont les tuniques des vaiſſeaux ſont tiſſues; c'eſt de ces fibres que ſuinte inſenſiblement cette lymphe nourriciere; chaque fibre fournit ſa petite goutte; celle qui eſt arrivée au bout étant pouſſée par une autre goutte qui la ſuit, eſt obligée de s'avancer au-dela de l'extrémité de la fibre coupée, & à meſure que la chaleur naturelle diſſipe ſon humidité, & que les oſcillations des vaiſſeaux voiſins ſerrent ſes molecules les unes contre les autres, elle s'épaiſſit & ſe condenſe. En ſe condenſant elle eſt contrainte de ſe ranger ſur les bords du tuyau fibreux pour faire place à celle qui la pouſſe, & qui ſe condenſe & s'éléve ſur elle de la même maniére. La troiſiéme en fait de même & ainſi des autres.

Comme le ſuc nourricier qui aborde continuellement à la partie, eſt pouſſé avec force par le mouvement progreſſif des liquides, il ſe conſerve toujours un paſſage au travers de ces gouttes qui ſe condenſent, d'autant

plus que leur intérieur qui ne s'épaissit pas sitôt que leur surface externe, lui fait moins de résistance. Par ce moyen, les mammelonns charnus qui résultent de ces gouttes nourriciéres, sont percés, suivant la direction du liquide qui les pénétre, & qui oblige leurs molécules fibreuses de se ranger de côté & d'autre, dans la même situation & disposition que celles sur lesquelles elles s'élévent; & parce qu'il y a dans les parois de l'Ulcére un nombre infini de différentes fibres fistuleuses, dont la direction est longitudinale, oblique, transverse, circulaire; il sort de toutes ces fibres autant de petites gouttes de suc nourricier. Ces gouttes ayant différentes directions & différentes déterminations de mouvement, forment de nouvelles fibres vasculeuses qui s'entrelacent les unes dans les autres, & qui en s'allongeant composent les tuniques des autres vaisseaux. Après la suppuration & le rétablissement de la circulation des humeurs dans les parois de l'Ulcére, les vaisseaux restés entiers ne se trouvent plus si pleins ni si gonflés; par conséquent, ils ne

compriment plus si fort les extrémités des vaisseaux coupés. Il suit de cet avantage que le suc nourricier a la facilité de sortir des fibres vasculeuses pour les prolonger ; que le sang & la lymphe poussés par la systole du cœur & des artéres, s'insinuent dans les nouveaux vaisseaux qui résultent de l'accroissement de ces fibres, qu'ils les dilatent peu à peu & maintiennent leurs tuniques circulairement écartées pour entretenir leur cavité ; cependant ces vaisseaux coupés & prolongés, quoique moins génés qu'à l'ordinaire, ne laissent pas écouler le sang en substance, & ne donnent point d'occasion à une continuelle hémorragie ; à cause que leur diamétre a été diminué par la compression qu'ils ont soufferte de la part des vaisseaux voisins, & que leurs extrémités s'étoient d'abord froncées & retirées, en sorte que leurs orifices, quoique forcés par le pus, ne restent ouverts qu'autant qu'il est nécessaire pour entretenir une légére suppuration qui subsiste jusqu'à ce que la cicatrice soit faite. D'ailleurs le sang s'échape toujours par les vaisseaux

collateraux, pour rentrer dans le cours de la circulation.

On ne peut pas diſconvenir que le ſuc nourricier ne coule continuellement des fibres vaſculeuſes tronquées, puiſqu'il a la liberté d'en ſortir, comme nous l'avons fait voir; & que ſi l'on fait attention à ce qui ſe paſſe dans la régénération des chairs, on remarquera un nombre infini de petits grains charnus qui s'élévent peu à peu, & qui ne peuvent être produits que par ce ſuc, puiſqu'ils ſont ſi tendres, ſi mollets, ſi délicats, & pour ainſi dire, ſi baveux, que le moindre frottement, la moindre abſterſion les enléve, ce qui retarde beaucoup la guériſon. Dans les fractures, le ſuc nourricier ne ſort-il pas des fibres oſſeuſes rompues pour former peu à peu le cal? Pourquoi n'arrivera-t-il pas la même choſe dans les parties molles? En effet, ne voit-on pas tous les jours des fractures ſimples & ſans plaie, dans leſquelles les os ſe réuniſſent ſans ſuppuration? preuve que tout le ſuc nourricier qui doit néceſſairement ſuinter des fibres rompues, ſe convertit inſenſiblement en ſub-

ſtance oſſeuſe pour en faire la réunion. En un mot, dès qu'on ſuppoſe que les extrémités des vaiſſeaux tronqués, ne ſont plus comprimées, le ſuc nourricier peut ſortir des orifices de leurs fibres; & dès que le ſuc nourricier qui ſort des os rompus peut ſe changer en os, celui des parties molles peut auſſi ſe convertir en une ſubſtance qui leur eſt analogue, c'eſt-à-dire, en mammelons charnus, nerveux, tendineux, &c. ſuivant la nature des fibres qui le fourniſſent; car ſi les fibres ſont fines & compactes, les gouttes nourriciéres qui en ſortent ſont petites & ſerrées les unes contre les autres; & doivent former une ſubſtance ferme, telle qu'eſt celle des os, des cartilages, des nerfs, des tendons. Si elles ſont plus groſſes & plus lâches, les gouttes nourricieres qu'elles rendent, doivent être auſſi plus groſſes & plus écartées, & produire une ſubſtance plus molle, telle qu'eſt celle de la chair muſculeuſe.

Toutes ces raiſons nous empêchent d'adopter le ſentiment de ceux qui prétendent que la régénération des chairs ne ſe fait que par le ſeul pro-

longement & l'accroissement des vaisseaux restés entiers, qui compriment tellement les vaisseaux coupés, & tronqués, que leurs extrémités en sont entiérement affaissées & bouchées, & qu'elles dégénérent en fibres solides ou ligamenteuses, comme il arrive aux vaisseaux où il ne passe plus de liquide. *Voyez le Specimen Medico-chirurgicum* de M. Fizes Professeur de Montpellier, *de suppuratione in partibus mollibus*; & la These soutenue aux Ecoles de Medecine à Paris, le 22. Mars 1734. sous la présidence de M. du Bois. Nous ne nions pas que les vaisseaux entiers ne puissent quelquefois s'élargir & s'allonger, puisqu'ils le font dans l'accroissement, dans les polypes, dans les loupes, dans le goëtre & dans toutes les excroissances charnues : mais nous croyons qu'à l'égard des Plaies & des Ulcéres où il y a perte de substance, les vaisseaux coupés, rongés ou rompus peuvent d'autant plus facilement s'étendre que les liquides sont toujours poussés vers leur extrémité, à laquelle ils ne manquent pas d'arriver, lorsque la compression est cessée.

Afin que la régénération des chairs ſe puiſſe faire, il y a certaines conditions requiſes de la part des fluides & des ſolides. La lymphe nourriciere doit être douce, exemte de toute acrimonie, très-liquide & mobile, & cependant un peu viſqueuſe. Si elle étoit âcre, elle détruiroit les vaiſſeaux plutôt que de les renouveller. Si elle n'étoit pas aſſez liquide & mobile, elle ne ſçauroit s'inſinuer juſque dans les plus petits tuyaux par leſquels la régénération des chairs, doit ſe faire. Il eſt pourtant néceſſaire qu'elle ait une certaine conſiſtence, pour s'aſſimiler aux fibres vaſculeuſes qu'elle nourrit & qu'elle prolonge : mais elle ne doit pas être trop liquide, crainte qu'elle ne s'écoule hors des fibres ſans s'arrêter. A l'égard des ſolides, il faut que les vaiſſeaux ſoient propres à recevoir cette lymphe nourriciére, & qu'ils ſoient fléxibles & ductiles pour pouvoir s'étendre & s'allonger facilement.

Il ſuit delà, que les ſarcotiques, c'eſt-à-dire, les remédes qui facilitent la régénération des chairs, & qu'on emploie après les mondifica-

tifs, font ceux qui procurent aux fluides & aux folides, les qualités dont nous venons de parler, & que par conféquent ils doivent agir fur les uns & fur les autres. Il y en a d'internes & d'externes. Les internes font différens fuivant le temperament du malade : cependant ils tendent tous à rendre le chyle qui fournit le fuc nourricier, doux, coulant, fluide & un peu vifqueux ; tels font les bouillons de viande, fur-tout de jeunes animaux, l'eau de poulet, les tifanes de fcorfonnére de grande confoude, de chardon roland, les eaux & les crêmes de ris d'orge, de gruau, les émulfions faites avec les femences froides, les amandes douces, les piftaches, les pignons, les œufs frais mollets, les viandes blanches, & autres femblables ; tous ces alimens médicamenteux, rendent en même tems les vaiffeaux fouples, mollets & propres à ceder à l'impulfion du fuc nourricier. Mais fi le malade eft bilieux, il faut que les farcotiques internes foient délayans, adouciffans, & rafraîchiffans ; s'il eft pituiteux, ils feront apéritifs, defficatifs, abforbans

terreux, diaphoretiques. *Voyez* ce que nous avons dit des mauvais temperamens au commencement de cet Article.

Les ſarcotiques externes, ſont ceux qui conſervent un équilibre entre la réſiſtance des vaiſſeaux & la force des liquides qui y coulent; c'eſt-à-dire, qu'ils doivent entretenir les vaiſſeaux aſſez ſouples pour que les liquides puiſſent s'inſinuer, & aſſez fermes pour que ces mêmes liquides les pénétrent ſans les forcer ni les étendre trop, ce qui produiroit des chairs fongueuſes. Ils doivent empêcher auſſi que les liquides ne deviennent ni trop fluides ni trop épais, pour ne réſiſter ni trop ni trop peu aux ſolides. Les ſarcotiques externes varient donc comme les internes ſuivant l'état & la nature des parties ulcérées. Si les fibres vaſculeuſes dont les tuniques des vaiſſeaux ſont compoſées, ſe trouvent trop fermes, trop dures, trop ſéches, il faut employer des ſarcotiques émolliens, adouciſſans, humectans, comme la térébenthine, les baumes de Copaü, du Perou, du Canada, mélés avec de l'huile d'œufs;

l'onguent d'althæa; le digestif fait avec la térébenthine, les jaunes d'œufs & l'huile de lis; les lotions faites avec les mucilages de guimauve, de graine de lin; l'eau même toute simple & tiéde; le cataplâme de lait, de mie de pain, de jaunes d'œufs, d'huile de lis; la crême douce de lait, le beurre frais, le baume d'Arceus, l'emplâtre de mucilages, ou autres topiques de cette nature, observant de garantir la partie de l'impression de l'air qui la dessécheroit encore davantage. Au contraire, si les fibres sont trop lâches, & que les grains charnus soient trop mols & pâles, on y appliquera des remédes capables de les raffermir & de les dessécher, tels que sont le baume de Fioraventi, celui du commandeur de Perne, l'onguent Pompholyx, le dessicatif rouge, la colophone en poudre, la ceruse, le minium, la chaux d'étain, le bol, le safran de mars apéritif & astringent, ou autres semblables. Si la partie ulcérée est tendineuse, membraneuse, ou nerveuse, il faut éviter tout ce qui seroit capable de l'irriter, crainte d'occasionner des accidens facheux à

cause

cauſe de ſa ſenſibilité. On ſe ſervira donc d'huile jaune ou rouge de térébenthine diſtillée pluſieurs fois au bain de cendres avec de l'eau commune pour l'adoucir ; on appliquera ſur la partie des plumaceaux ou des bourdonnets trempés dans cette huile chaude. On peut ſubſtituer à cette huile la térébenthine même, la colophone, ou les baumes naturels mêlés avec l'huile d'œufs, d'hypéricum, d'amandes douces, de lis ; mais quand les parois de l'Ulcére ſont vermeilles, ſans enflure, ſans calloſité, & que la ſuppuration eſt modérée, il faut laiſſer à la nature le ſoin de la régénération des chairs qui eſt ſon pur ouvrage. Il ſuffit de tenir la partie bien couverte, pour entretenir la chaleur naturelle, & la garantir de l'impreſſion de l'air ; de n'y appliquer rien que de doux & d'émollient, comme le cerat de ſperme de baleine, fait avec *deux onces de cire blanche, une once de ſperme de baleine, & demi-once* ou *ſuffiſante quantité d'huile des quatre ſemences froides* ; ou le baume vulnéraire, le baume d'Arceus, l'emplâtre de mucilages, l'emplâtre blanc

de ceruſe, de melilot ſimple, le diachylum ſimple, ou autres ſemblables; de ne panſer tout au plus l'Ulcére qu'une fois par jour; de ne l'eſſuyer que très-légerement avec du linge blanc uſé, ou une éponge fine trempée dans l'eau tiéde.

En obſervant cette méthode on a le plaiſir de voir les chairs ſe renouvelier de jour en jour juſqu'à ce qu'elles rempliſſent toute la cavité de l'Ulcére. Ainſi les vaiſſeaux s'allongent peu à peu. mais en s'allongeant, ils s'étréciſſent & ſe terminent en cône, tant à cauſe qu'ils ſont comprimés par les vaiſſeaux voiſins, que parce que plus le fluide qu'ils contiennent, approche de leur extrémité, plus ſon effort diminue : or, plus cet effort eſt diminué, plus les parois des vaiſſeaux ont de facilité à ſe rapprocher mutuellement & à ſe reſſerrer, ce qui fait que leur cavité devient ſi étroite qu'elle ne donne enfin de paſſage qu'à la matiere de la tranſpiration ſenſible, ou inſenſible; & comme leur extrémité devient plus ferme & plus ſolide, il ſe forme une cicatrice, c'eſt à-dire, une nouvelle peau, qui eſt or-

dinairement plus dure, plus blanche, moins ſenſible, & moins poreuſe que la précédente, parce qu'on a coutume de conſolider trop tôt les Ulcéres pour en avancer la guériſon; car cette conſolidation ne ſe fait qu'en endurciſſant & en deſſechant les extrémités des vaiſſeaux. Il eſt vrai que ſelon Hippocrate *Liv.* des Ulcéres, Galien, *méthod. med. liv.* 3. *chap.* 3. Aquapendente des Ulcéres, *chap.* 2. & pluſieurs autres Auteurs, les Ulcéres doivent être deſſechés pour être cicatriſés. Tant qu'ils ſont humides ils ne ſe cicatriſent jamais. Il faut que leur ſuperficie ſoit fortifiée; c'eſt à dire, que les extrémités des vaiſſeaux qui ſe terminent à l'habitude du corps, ſoient affermies, endurcies, & rétrécies au point qu'il ne puiſſe ſortir de leurs orifices que l'humeur de la ſueur & celle de la tranſpiration inſenſible: mais en deſſechant trop les Ulcéres, ſelon la méthode ordinaire, on augmente tellement la force des vaiſſeaux, qu'ils réſiſtent abſolument à l'impulſion des liquides qui doivent s'évaporer par la ſueur. Ainſi ces vaiſſeaux ne ſe laiſſant plus pénétrer par

ces liquides, perdent leur cavité, s'endurcissent, deviennent solides, & la cicatrice qui se forme est si dure & si calleuse qu'elle ne laisse passer que la matiére de la transpiration insensible. Si l'on se pressoit donc moins de cicatriser les Ulcéres, & qu'on entretint les vaisseaux souples & mollets, les liquides qu'ils contiennent les parcourroient jusqu'à leur extrémité, la cicatrice qui se feroit seroit molle, égale, presque semblable à la premiére peau, & ne s'opposeroit point à la transpiration tant sensible qu'insensible : mais la guérison seroit plus longue.

On concevra facilement que les épulotiques ou cicatrisans, sont des remédes qui doivent affermir, endurcir & dessécher les extrémités des nouveaux vaisseaux, pour empêcher que le suc nourricier ne les étende trop, & ne les fasse élever au-dessus du niveau de la peau voisine ; & que ces remédes varient comme les sarcotiques suivant le temperament des malades & l'état présent des Ulcéres ; si le malade est d'un temperament phlégmatique ou pituiteux, que les

nouvelles chairs soient trop humectées & trop molles, il faut se servir d'épulotiques fortifians & dessicatifs ; tels sont le pompholyx, la tuthie, la litharge, le plomb brûlé, la ceruse, le minium, le bol, la terre sigillée, le safran de mars apéritif ou astringent, la pierre hématite, le colcothar. Tous ces médicamens s'appliquent en poudre, & l'on met par-dessus un emplâtre de diapalme, ou de ceruse, ou de minium, ou styptique, de l'onguent pompholyx, de celui de la Comtesse, du dessicatif rouge, ou du sparadrap. Si malgré cela les chairs deviennent fongueuses & poussent trop, on les consumera avec l'alun calciné en poudre. En cas que cela ne soit pas suffisant, on les touchera légérement avec la pierre infernale : l'escarre qu'elle fait étant tombée, laisse les chairs plus fermes & plus vermeilles. Ensuite on emploie les cicatrisans dessicatifs ci-dessus. Lorsque le malade est d'un temperament sec, bilieux, atrabilaire, & que les chairs sont trop fermes & trop dures, on a recours aux épulotiques émolliens & relâchans, tels que sont

le baume d'Arceus, les baumes naturels, l'onguent d'Althea, de nicotiane, l'emplâtre de mucilages, de melilot ſimple ou compoſé, le diachylum ſimple ou autres ſemblables. Si les chairs ſont en bon état, il ſuffit, pour former la cicatrice, d'appliquer deſſus un emplâtre de Nuremberg, de diapalme, de minium, de ſavon, de *Diachylum ſimplex*, *ireatum*, *gummatum*, de ſparadrap, de diapalme diſſout, d'onguent de la mére, ou tout autre emplâtre, onguent ou baume capable d'affermir la ſuperficie de l'Ulcére, ſans la trop endurcir ni la trop deſſécher. Quand l'Ulcére eſt dans un endroit viſible, il eſt bon de tenir la partie couverte juſqu'à ce qu'elle ſoit parfaitement cicatriſée, la cicatrice en ſera plus unie.

La pluſpart des Chirurgiens qui ſe ſervent d'emplâtres, ont coûtume de les ramollir dans la bouche, ou de les malaxer avec leur ſalive. On ne doit pas les imiter. La ſalive peut avoir quelque mauvaiſe qualité & la communiquer aux emplâtres. Il eſt plus à propos de les ramollir dans l'eau tiéde : mais on ſe ſert le plus ſou-

vent d'un cérat dont la consistence tient le milieu entre l'onguent & l'emplâtre; chacun à sa maniére de le composer. C'est assez indifférent, pourvu qu'il soit adoucissant & un peu dessicatif. Plusieurs le font avec l'huile, la cire neuve, la térébenthine & le minium; ils l'étendent sur du linge avec une spatule pour s'en servir. On l'emploie tant pour cicatriser les Plaies & les Ulcéres, que pour contenir les plumaceaux.



CHAPITRE DEUXIE'ME.

Des Ulcéres en particulier, & particuliérement, des Ulcéres bénins.

On reconnoît pour Ulcéres bénins, ceux dont les chairs sont vermeilles, dont les bords sont unis & sans callosité, dont le pus est louable, c'est-à-dire, blanc, égal, sans odeur, de consistence de crême ou de bouillie claire, & qui arrivent aux personnes saines d'ailleurs, & d'un bon temperament.

Ces Ulcéres surviennent presque tous aux tumeurs phlégmoneuses qui dégénérent en abcès. Les tumeurs érysipélateuses, œdemateuses & skirrheuses qui suppurent, produisent toutes des Ulcéres malins, ou d'un mauvais caractére. Ceux qui succédent aux vieilles plaies, ne peuvent passer pour bénins, parce que leurs bords deviennent ordinairement calleux, & qu'ils sont très-opiniâtres & très-longs à guérir, à moins qu'on ne voulût donner le nom d'Ulcére aux Plaies, aussitôt que la suppuration est établie. On ne peut pas non plus, adopter pour bénins ceux qui doivent leur cause aux cautéres, tant actuels que potenticls; ils sont le plus souvent très-facheux; les parties ignées ou salines corrosives qui brûlent & déchirent les fibres nerveuses dont la peau & les chairs sont tissues, & qui communiquent beaucoup d'acrimonie aux humeurs, excitent de grandes douleurs & une inflammation, qui retardent la guérison. Les Ulcéres produits par des vésicatoires peuvent être bénins, pourvu que les particules corrosives n'ayent pas pé-

nétré bien avant & n'ayent point offensé des tendons, des cordons de nerfs, des membranes ou des parties délicates & très-sensibles. Ceux qui viennent à la suite des contusions sont aussi bénins dans des personnes qui n'ont point d'autre incommodité, & quand il n'y a aucune des parties dont nous venons de parler, qui s'y trouve interessée.

Tous les Ulcéres bénins, ne sont pas difficiles à guérir. Quelqu'onguent, cérat, emplâtre, ou autre topique, qu'on y applique, pourvu qu'il n'irrite point la partie, donne toujours la facilité à la nature de les conduire en peu de tems à une parfaite guérison. Il suffit de les tenir bien couverts, pour les défendre contre l'impression de l'air, & d'y entretenir une chaleur douce & humide, pour rendre les petits vaisseaux de leurs parois, souples & mollets, afin que le suc nourricier s'y distribue aisément, & les puisse allonger. Cependant trop d'humidité & trop de mollesse donneroient occasion à des hypersarcoses, & retarderoient surtout, la cicatrice; raison pour laquel-

le on recommande de deſſécher les Ulcéres pour les cicatriſer : mais auſſi trop de ſéchereſſe, endurciroit les fibres & les extrémités des vaiſſeaux, & s'oppoſeroit à la circulation des humeurs & à la diſtribution du ſuc nourricier. Il faut donc ramollir ou deſſécher plus ou moins les parois des Ulcéres, ſelon qu'ils ſont plus ou moins humides.

Mais comme les Ulcéres bénins ſuccédent ordinairement aux tumeurs phlegmoneuſes dégénérées en abcès, il eſt à propos de rappeller la méthode de les traiter dès cette origine.

Quand la ſuppuration eſt faite, il eſt néceſſaire de donner iſſue au pus, crainte qu'en ſéjournant il ne devienne âcre, ne ronge les chairs, & ne faſſe des ſinus; qu'il ne carie les os s'il les touche, on n'offenſe les nerfs & les tendons s'il y en a. Cependant il eſt bon d'attendre que la ſuppuration ſoit entiérement finie dans ces ſortes d'abcès, avant que de les ouvrir; autrement il reſteroit encore des chairs engorgées & endurcies, qu'il faudroit faire ſuppurer, ce qui retarderoit la guériſon; car la ſuppuration

ſe fait bien mieux & plus promptement avant l'ouverture de l abcès ; la chaleur en eſt plus forte; les battemens des artères en ſont plus vigoureux ; les chairs qui doivent ſuppurer, ne ſont point endurcies ni deſſéchées par l'impreſſion de l'air, la préſence du pus déja formé, les entretient molles, humides, plus propres à obéir aux pulſations des vaiſſeaux, & les humeurs arrêtées ou extravaſées en ſont plus facilement broyées & digérées.

On connoît que la ſuppuration eſt finie, quand la douleur, la rougeur, la tenſion, la dureté, la pulſation, & les autres ſymptômes ſont ceſſés ou conſidérablement diminués; quand la tumeur s'eſt élevée un peu en pointe, ſuppoſé que l'abcès ne ſoit pas trop profond ; quand la peau eſt devenue blanche & molle, & que l'on ſent une fluctuation par le tact.

Alors il faut ouvrir l'abcès dans toute ſa longueur, avec la lancette ou le biſtouri, commençant par le bas, afin que l'écoulement de la matiére n'incommode point ; obſervant autant qu'il eſt poſſible la direction des fibres ; la réunion s'en fait

plus facilement, & avec moins de difformité. Quelques-uns commencent l'ouverture par l'endroit le plus mou & le plus éminent, pour faire voir aux assistans le pus qui en sort aussitôt tout pur, & pour encourager le malade, parce qu'il y sent moins de douleur. Ensuite avec la lancette, le bistouri, ou les ciseaux, on allonge l'incision par les angles, évitant les gros vaisseaux, les tendons, & les nerfs, de peur de causer une hémorragie, ou de faire périr le mouvement ou le sentiment de la partie. Aussitôt on éxamine la cavité avec le doigt, pour sçavoir s'il n'y a point de sac, de sinus, ou de brides, afin de les couper, & de mettre l'Ulcére bien à découvert. Il se panse & se nettoie plus commodément, le pus n'y séjourne pas & ne se creuse point de nouveaux sinus. On ne doit point craindre de faire une grande ouverture; car après que le pus en est sorti, la peau venant à se rider, & les bords de l'Ulcére à se contracter, elle se trouve souvent trop petite le lendemain.

Lorsque l'abcès s'ouvre de lui-mê-

me, qu'il n'eſt pas conſidérable, qu'il n'y a point de ſinus, qu'il n'eſt pas bien profond, & que le pus peut s'en écouler librement, il n'eſt pas néceſſaire d'agrandir l'ouverture.

Si l'on ne peut pas déterminer le malade à ſouffrir l'opération par le fer, on peut la faire avec le cautére potentiel, qui convient pourtant moins dans les Ulcéres bénins que dans les malins. Dans ceux-là, il peut augmenter l'inflammation, la douleur & les autres ſymptômes qui les accompagnent; dans ceux-ci, où l'on n'a pas à craindre ces accidens, il attire & digére l'humeur, & fait une ouverture auſſi grande qu'on le juge à propos, ſans avoir beſoin d'y toucher. Si l'on eſt obligé d'employer ce ſecond moyen, il faut appliquer ſur l'abcès un grand emplâtre féneſtré, bien emplaſtique, afin qu'il puiſſe s'attacher exactement à la peau, crainte que le cautére, en ſe fondant ne s'étende, & ne ronge les parties voiſines. La fenêtre de l'emplâtre doit être proportionnée à l'ouverture qu'on veut faire. Enſuite on met dans cette fenêtre un nombre ſuffiſant de pierres

à cautére, après avoir mouillé la peau: elles se fondent plus aisément & plus promptement; on couvre ces pierres avec un autre emplâtre, pour les maintenir, & on les laisse une heure ou deux, plus ou moins, suivant leur force, ou la dureté, la grandeur, & la profondeur de l'abcès. La maniére de faire de bonnes pierres à cautére, est telle.

℞ *Des cendres gravelées, deux livres; chaux vive en pierre, une livre; mettez-les dans un grand vaisseau de terre; versez dessus peu à peu, seize livres d'eau bouillante. Laissez tremper la matiére cinq ou six heures; & la faites bouillir un peu sur la fin; ensuite filtrez la lessive au travers d'un papier gris, soutenu d'un linge sur un carlet; faites-la évaporer dans une bassine de cuivre, à feu nud, jusqu'à siccité; mettez ce sel ou cette matiére seche dans un creuset, sur le feu; elle se fondra & ne cessera de bouillir que tout le reste de l'humidité ne se soit évaporé. Continuez la calcination, jusqu'à ce que ce sel se soit réduit en forme d'huile; mettez-en refroidir un peu*

pour voir s'il devient dur. Alors jettez toute la masse sur un marbre chaud, ou dans une bassine de cuivre plate & chauffée, & la coupez en petits morceaux pendant qu'elle est encore un peu chaude.

Il faut mettre promptement ces pierres à cautére dans une bouteille de verre forte, qu'on bouchera exactement avec de la cire & de la vessie, & qu'on gardera dans un lieu sec; car l'air les résoudroit bientôt en liqueur. Elles s'affoiblissent au bout de cinq ou six mois, & agissent plus lentement. Lorsqu'elles sont nouvelles, elles font leur opération en trois quarts-d'heure, ou une heure.

Quand le malade ne veut absolument point souffrir l'operation, ni par le fer, ni par le cautére potentiel, on tâche d'accelérer & d'augmenter la suppuration encore davantage. & de ramollir la peau, afin que le pus la puisse ronger plus promptement & plus facilement, & qu'il fasse l'ouverture lui-méme. Les cataplâsmes peptiques maturatifs ou suppuratifs sont capables de produire cet effet. Tels

ſont l'oſeille cuite avec du ſain doux, les figues graſſes pilées, ou le cataplâſme ſuivant.

℞ *De la guimauve, feuilles, fleurs & racines; oignons de lis blancs cuits ſous les cendres; oignons blancs cuits de la même maniére, de chacun deux onces; figues graſſes coupées, une once; farine de ſemence de lin & de fœnugrec, de chacune demi-once; faites bien cuire le tout dans ſuffiſante quantité d'hydromel, pilez le marc, & en tirez la pulpe au travers d'un tamis de crin, à laquelle vous ajoûterez une once d'onguent Baſilic & une once d'huile de lis.*

On applique ces topiques chauds. Ils ſont propres à entretenir la chaleur & à ramollir la peau.

L'emplâtre divin, à cauſe du verdet qu'il contient, & l'emplâtre magnetique d'Angelus Sala, à cauſe de l'aimant arſenical qui en fait la baſe, ouvrent auſſi les abcès en rongeant la peau.

Il y a des abcès dont la figure n'eſt pas circonſcrite, mais qui s'étendent

à droite & à gauche, ou d'une autre maniére; ce qui oblige, quand on fait l'ouverture avec le fer, de faire des incisions cruciales, ou en T. ou à plusieurs angles. En ce cas, on coupera les angles ou les lambeaux avec des ciseaux. Si on les laissoit, ils se retireroient, s'endurciroient, deviendroient calleux, & retarderoient considérablement la guérison de l'Ulcére.

En vuidant le pus aprés l'ouverture, il ne faut pas trop comprimer la tumeur, on meurtriroit les chairs & l'on augmenteroit le mal.

L'abcès étant ouvert par le fer, on en remplit la cavité avec des plumaceaux, ou de la charpie brute, ou des morceaux de linge usé. Par ce moyen on absorbe ce qui peut être resté de pus ou d'humidité; on écarte les lévres de l'Ulcére, qui ont toujours de la disposition à se resserrer, & à former un sac ou un sinus; & on arrête le sang qui coule des petits vaisseaux qu'on a coupés: mais s'il y avoit des artéres considérables qui fussent ouvertes, & que la charpie seule ne fût pas suffisante pour arrêter l'hémorra-

gie, il faudroit y appliquer un bouton de vitriol, ou du colcothar, ou de la vesse de loup, ou l'on feroit la ligature. *Voyez* la Cure générale, *paragraphe 6.*

Le lendemain, pour faire suppurer les chairs à demi rongées, & le sang & les autres humeurs arrêtées dans les parois de l'Ulcére, on charge les bourdonnets, ou les plumaceaux d'un digestif convenable. Celui qui est le plus en usage, est composé de quatre onces de térébenthine qu'on dissout avec deux jaunes d'œufs, y ajoûtant une quantité suffisante d'huile de millepertuis, ou de petits chiens. Il s'en peut faire encore avec la térébenthine, l'onguent de la mére & l'huile d'œufs, mêlez ensemble en parties égales. *Voyez* notre livre des Plaies, *Chap. 2.*

Si l'on a fait l'ouverture de l'abcès avec le cautére potentiel, il faut se servir du digestif au premier pansement; parce que les parties corrosives du cautére ont brûlé les chairs de la circonférence de l'Ulcére; ce qui oblige de les faire suppurer le plûtôt qu'il est possible.

La cavité de l'abcès étant remplie de charpie, de bourdonnets, ou de plumaceaux, ſoit ſecs, ſoit chargés de digeſtif ſuivant le cas, pour faciliter encore la ſuppuration, & entretenir la chaleur de la partie, on applique deſſus un emplâtre de diachylon gommé ou quelqu'autre ſemblable, ou de l'onguent de la Mére étendu ſur du linge. C'eſt un peptique anodin qui convient à preſque tous les Ulcéres. Voici la maniére de le faire, ſuivant le Codex de Paris.

Onguent brun ou de la Mére.

℞ *Graiſſe de porc, beurre frais, cire jaune, ſuif de mouton, litharge préparée, de chacun huit onces; huile d'olives, une livre; faites cuire le tout enſemble à petit feu, juſqu'à ce que l'onguent ſoit devenu brun.*

S'il y a du poil à la partie Ulcérée, on aura ſoin de le raſer exactement, même avant l'opération, tant pour la propreté & la commodité, que pour éviter la douleur que les emplâtres ou les onguens font en tiraillant les

poils, lorſqu'on léve l'appareil.

On ſe ſert du digeſtif pluſieurs jours de ſuite, juſqu'à ce que la ſuppuration commence à diminuer, & que les chairs ſoient belles. Si elles étoient baveuſes, mollaſſes & livides, on ajoûteroit au digeſtif, une huitiéme partie d'aloës ſuccotrin en poudre; ou l'on ſe ſerviroit de l'onguent Apoſtolorum, du baume verd, de celui d'Arceus, ou de quelqu'autre capable de déterger l'Ulcére. Enſuite on enduit les bourdonnets ou les plumaceaux d'onguent mondificatif d'Ache, & quand on s'apperçoit que les chairs ſont fermes, vermeilles & pouſſent bien, on n'y applique rien que de doux & d'émollient, comme le cérat de Sperme de baleine, le baume vulnéraire, celui de Lucatel, qui ſe fait de la maniére ſuivante.

Baume de Lucatel.

℞ *Cire neuve & vin d'Eſpagne, de chacun ſix onces; huile d'olives, neuf onces; faites-les bouillir juſqu'à la conſomption du vin. Enſuite ajoûtez-y de la térébenthine de Veniſe, neuf onces;*

du baume du Perou, une once & demie; du santal rouge pulvérisé, une once; mêlez exactement le tout, jusqu'à ce que le baume soit réfroidi.

On couvre les plumaceaux avec un emplâtre de mucilages, ou de diachylon simple, ou de cérat fait comme il suit.

℞ *Huile d'olives, huit onces; cire neuve, trois onces; faites-les fondre ensemble, ajoûtez-y hors du feu, une once de térébenthine, & deux onces de minium; mêlez le tout exactement.*

On étend ce cérat sur du linge, on panse l'Ulcére tous les jours, & lorsque les chairs ont rempli toute la cavité jusqu'au niveau de la peau, on se contente d'y appliquer un emplâtre de diapalme, ou de minium, ou du sparadrap, ou l'emplâtre de Nuremberg, qui est fort en usage & qui se fait ainsi.

Emplâtre de Nuremberg.

℞ *Minium & huile rosat, de chacun une livre; eau commune, quatorze onces; faites-les cuire à petit feu, en consi-*

ſtence de cérat, agitant continuellement la matiere. Alors ajoûtez-y ſix onces de ſuif de cerf. Continuez la cuiſſon juſqu'en conſiſtence d'emplâtre, & y melez hors du feu, ſix dragmes de camphre pulvériſé avec quelques gouttes d'eſprit de vin.

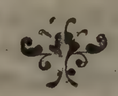
Quand la ſuperficie de l'Ulcére eſt molle & humide, quelques-uns ſe contentent d'y appliquer un plumaceau ſec. Si les chairs s'élevoient trop, on les répri̇meroit avec l'alun brulé, ou on les toucheroit avec la pierre infernale. *Voyez*, ce que nous en avons dit ſur la fin de la Cure générale, & dans le livre des Plaies, *Chap* 2. Nous ne répéterons point les moyens de remédier aux ſymptômes qui peuvent ſurvenir, ni la méthode qu'on doit obſerver dans les panſemens, puiſque nous en avons parlé dans le Chapitre précédent de la Cure générale, qu'il eſt néceſſaire de conſulter.

Pendant l'uſage de tous ces remédes externes, il faut avoir égard à l'intérieur. C'eſt de-là même que dépend principalement la guériſon des

Ulcéres; car si les humeurs qui s'y portent sont trop abondantes ou mal conditionnées, on aura de la peine à les guérir radicalement par les seuls topiques; ou si l'on réussit enfin à les cicatriser, les humeurs ayant perdu cette voie d'évacuation, se jetteront par une metastase critique, sur quelque autre partie interne ou externe, & y produiront une maladie encore plus facheuse. Comme les tumeurs phlegmoneuses sont toujours accompagnees d'inflammation, il est nécessaire de saigner le malade après l'opération, deux ou trois fois, & de lui prescrire une diéte exacte, ne lui permettant d'abord que des bouillons & quelques soupes, & ensuite des viandes blanches & de facile digestion. Il usera pour boisson ordinaire, d'une tisane humectante & rafraîchissante, faite avec l'orge, le chiendent & la reglisse, ou autre semblable. On le purgera tous les dix ou quinze jours avec l'infusion d'une dragme de rhubarbe dans un verre d'eau de riviére, y faisant fondre deux onces de manne, & mélant dans la colature deux gros de sel d'epsom, ou de seignette.

On peut diminuer ou augmenter la dose de ces remédes, ou les changer suivant l'âge, les forces & le tempérament de la personne. Enfin si le malade est maigre & extenué, il peut se mettre à l'usage du lait. Avec ces précautions on remédie à la plénitude des vaisseaux, on adoucit le suc nourricier, on rend les fibres de l'Ulcére molles, souples & capables d'obéir à l'effet des remédes externes, & l'on prévient les rechutes ou quelqu'autre maladie.

A l'égard des Ulcéres bénins qui reconnoissent d'autres causes que le phlégmon, la curation n'en est point différente. Il faut toujours les faire suppurer dans le commencement s'il est nécessaire, ensuite les déterger, les incarner, & le cicatriser; ce qui s'accomplit par les remédes que nous avons prescrits dans ce Chapitre; & s'il y a quelque symptôme extraordinaire, on aura recours au Chapitre de la Cure générale.

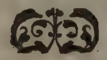


CHAPITRE

CHAPITRE TROISIE'ME.

Des Ulcéres malins.

ON donne le nom d'Ulcéres malins, à ceux dont les chairs ſont de mauvaiſe couleur, pâle, verdâtre livide, noire, &c. dont le pus eſt jaune, verd, livide, ſanguinolent, ichoreux, viſqueux, fœtide, &c. dont les bords ſont durs, enflés, calleux, renverſés; qui ſont accompagnés d'hyperſarcoſes fongueuſes ou baveuſes, ou dans leſquels il s'engendre des vers, & qui malgré l'application des remédes les mieux indiqués, ne guériſſent que très-difficilement ou point du tout. Comme ce genre d'Ulcéres renferme pluſieurs eſpéces, nous allons parler de chacune en particulier.



ARTICLE PREMIER.

Des Ulcéres véroliques.

LEs Ulcéres véroliques ſont ceux qui doivent leur naiſſance à un virus vénérien, auxquels ce virus ſe joint comme une cauſe conſécutive qui les entretient & les fomente. De ce nombre ſont les Ulcéres de l'uréthre dans l'homme, ou du vagin dans la femme, en conſéquence d'une Gonorrhée virulente ; les Chancres qui viennent aux parties naturelles, & dans la bouche ; les bubons ulcérés, & les Ulcéres qui ſuccédent à un commerce impur, ou qui paroiſſent après la fréquentation qu'on a eue avec des perſonnes infectées de vérole.

Comme les Ulcéres de l'uréthre & du vagin qui dependent de la Gonorrhée virulente, ſe trouvent joints avec cette maladie, & demandent les mêmes remédes, nous allons parler des deux enſemble.

§. I. *De la Gonorrhée virulente & des Ulcéres qui en dependent.*

La Gonorrhée virulente ou maligne, eſt un écoulement d'humeurs viſqueuſes, blanchâtres, verdâtres, ou jaunâtres, qui ſe fait continuellemen & involontairement par les parties naturelles de l'un ou de l'autre ſexe, qui eſt ordinairement accompagné d'inflammation, de difficulté d'uriner, d'ardeur & de cuiſſon en urinant, & qui doit ſa cauſe à un virus vénérien.

L'ardeur & la cuiſſon que l'on ſent en urinant, a fait donner auſſi à cette maladie le nom vulgaire de *Chaude-piſſe.*

La cauſe de cette eſpéce de Gonorrhée, eſt donc la même que celle de la groſſe vérole, c'eſt-à dire, un virus acide, corroſif, volatil & contagieux, qui s'engendre d'abord dans la femme, & qu'elle communique enſuite à l'homme par un commerce impur; de même que l'homme peut enſuite le communiquer à úne femme ſaine, ſans s'en délivrer, malgré la pré-

vention de quelques dèbauchés.

On juge que le virus vénérien eſt acide, en ce qu'il rougit la teinture de violettes; qu'il donne une couleur de cuivre au ſuc de tourneſol; qu'il épaiſſit & coagule les humeurs, particuliérement la lymphe; qu'il produit des nodus, des endurciſſemens dans les glandes, des chancres & des Ulcéres dont les bords ſont calleux; effets qui ſont tous propres aux acides. Ajoutez que l'humeur ou la ſemence dont ce virus ſe forme, eſt douce, onctueuſe, blanche, viſqueuſe & aſſez analogue au lait, qui devient facilement acide par l'exaltation de ſon propre ſel.

La qualité corroſive de ce virus ſe fait connoître dans les douleurs que cauſe la Gonorrhée, dans les chancres, les Ulcéres, les poulains, les dartres, les gales, la carie des os, tous ſymptômes qui ne peuvent être produits que par une cauſe âcre, irritante, corroſive.

On conçoit aſſez que ce virus doit être volatil & contagieux, puiſque la ſemence eſt toute animée d'eſprits, & que quand elle vient à ſe corrom-

pre, ses parties salines & sulphureuses se developent, s'éxaltent & composent avec les esprits auxquels elles se joignent, une exhalaison virulente si active & si subtile, qu'elle pénétre quelquefois les pores mêmes de la peau, & s'attache tant aux parties solides qu'aux liquides. C'est pourquoi la vérole ou ses symtômes se communiquent aisément d'une personne à l'autre, non-seulement par un commerce impur, mais aussi en couchant avec un vérolé, ou dans des draps où il aura sué, ou qui seront infectés du pus & de la sanie de quelque ulcére vénérien; en buvant dans un verre au bord duquel il sera resté une bave virulente sortie de quelques chancres qu'on aura à la bouche, ou bien, en tétant ou donnant à téter, ou par quelqu'autre attouchement immédiat.

Le virus vénérien doit sa naissance & sa premiére origine à la corruption de différentes semences mêlées ensemble dans la matrice ou dans le vagin d'une femme publique, qui a eu commerce avec plusieurs hommes sans relâche. De là cette conséquence

manifeste que la Gonorrhée virulente est aussi ancienne que la débauche dont elle est le fruit. Rien n'est plus propre à se corrompre que les semences de plusieurs hommes confondues, agitées & échauffées dans les parties naturelles de la femme, par l'acte vénérien réiteré quantité de fois & de suite. Toutes ces semences tenant du temperament de ceux qui les fournissent sont héterogénes les unes à l'égard des autres. Elles sont très-échauffées, non-seulement par la chaleur ardente & les frottemens vifs & continuels des parties, mais aussi par le vin, les liqueurs spiritueuses, & les alimens chauds & âcres dont on a coûtume d'user en ces occasions.

Le virus vérolique s'étant formé dans les parties naturelles de la femme, comme on vient de le dire, se communique ensuite à l'homme dans l'acte vénérien. Quand il est nouvellement engrendré dans la femme, & qu'il n'a pas encore fait d'impression sur ses parties, si un homme la connoît en ce moment, il peut attirer ce virus & la délivrer du progrès qu'il

auroit fait en elle, pourvu qu'elle ait soin de se laver & de se bien nettoyer, pour entraîner ce qu'il en pourroit être resté : mais pour peu qu'il y séjourne, il s'attache aux lacunes du vagin & du meat urinaire; il pénétre jusqu'aux glandes dont elles sont les conduits excreteurs. Alors cette femme infectée le communique ordinairement à tous ceux qui ont commerce avec elle, & les met pareillement en état d'en gâter d'autres, en sorte que la plûpart de ceux qui sont attaqués aujourd'hui de maladies vénériennes, les ont contractées par communication.

Le sentiment le plus vraisemblable & le plus commun, sur la communication du virus qui cause la Gonorrhée virulente dans l'homme, est, qu'il s'insinue par l'urethre au tems du congrès. Cette voie paroit la plus libre, puisque c'est un tuyau ouvert qui conduit jusqu'aux vaisseaux excrétoires des glandes, où l'on trouve le siége de cette maladie, & qu'il est plus large & moins serré vers son extrémité qu'ailleurs. Le virus introduit dans ce canal, y pénétre plus ou moins

avant, selon qu'il est plus ou moins volatil, qu'il est attiré avec plus ou moins de force, & que celui qui le reçoit, a les passages plus ou moins ouverts. Ces circonstances établissent quatre differens siéges de cette maladie dans l'homme.

Le premier siége de la Gonorrhée virulente, & le plus ordinaire dans l'homme, sont les glandes de l'urethre, particuliérement celles qui sont situées à sa partie anterieure proche le gland. Toutes ces glandes ont des conduits excréteurs qui s'ouvrent obliquement dans ce canal de derriére en devant, & que quelques-uns appellent, *conduits aveugles.* D'autres nomment leurs orifices, *lacunes*, du même nom que ceux des glandes vaginales. Ces glandes de l'uréthre sont les premiéres qui se présentent au passage du virus. Cokburn médecin Anglois, dans son traité de laGonorrhée, prétend même que c'est le seul siége de cette maladie. *Voyez* aussi la These soutenue aux Ecoles de Médecine, le 9. Mars 1730. par M. Guenault, sous la présidence de M. Martinenq, qui est du sentiment de Cokburn. Les

raisons qui favorisent cette opinion ; sont, 1°. Qu'il ne paroit pas possible que le virus vénérien s'insinue jusqu'aux testicules, aux vésicules séminaires, aux prostates & aux glandes de couper, qui sont les endroits où la plûpart des Médecins établissent le siége de cette Gonorrhée, il croit que toutes ces parties sont trop éloignées, & que quand la verge est en érection, les corps caverneux compriment, & resserrent si fort l'uréthre, qu'aucune liqueur ne peut pénétrer jusque là. 2°. On sçait que les injections astringentes, employées mal-à-propos dans le commencement de la Gonorrhée virulente, en arrêtent le cours. Or les injections ne peuvent parvenir jusqu'à ces glandes, puisque leurs tuyaux excrétoires s'ouvrent dans la portion de l'uréthre qui est dans le bassin même, & avant qu'elle entre dans la composition de la verge ; d'autant plus que tous ces tuyaux sont munis à leur embouchure, d'une valvule qui s'oppose à l'entrée de quelque liqueur que ce soit, dans leur canal. 3°. Le gland ne s'endurcit & ne s'enfle pas si facilement que le reste

de la verge dans son érection, & l'urethre en cet endroit est plus large & plus ouvert que sous les corps caverneux, ce qui permet une libre entrée au virus, qui attaque d'abord les glandes anterieures de ce canal. 4°. Le resserrement de la verge, qu'on éprouve dans cette maladie, la cuisson & l'ardeur d'urine, qui sont si incommodes, ne se font sentir que vers le gland, pendant qu'on ne sent aucune douleur vers les vésicules séminaires, les prostates & les glandes de couper. 5°. Si on presse avec la main la verge depuis le milieu jusqu'à son extrémité, on en fait sortir facilement la matiére de la Gonorrhée; mais si l'on fait ensuite la même compression depuis le pubis jusqu'au gland, il n'en sort rien; ce qui est une preuve que cet écoulement n'a sa source que dans les glandes qui sont situées à la partie antérieure de l'uréthre.

Pour répondre à toutes ces difficultés, il faut observer. 1°. Que quoique les vésicules séminaires, les prostates & les glandes de couper soient plus éloignées que les glandes antérieures de l'uréthre, & quoique dans

l'érection de la verge, les corps caverneux gonflés compriment ce canal, il n'eſt pas impoſſible que le virus vénérien s'inſinue juſqu'à toutes ces parties, comme on va le prouver dans la ſuite, par des obſervations. 2°. Il n'eſt pas néceſſaire que les injections aſtringentes parviennent juſqu'à ces glandes pour arrêter le cours de la Gonorrhée ; il ſuffit qu'elles baignent les embouchures de leurs conduits excréteurs, pour les empêcher par leur aſtriction, de livrer paſſage à cette humeur. 3°. Le gland s'endurciſſant plus difficilement que le reſte de la verge dans l'érection, & l'uréthre étant plus large, & plus ouvert en cet endroit, le virus y trouve une entrée libre, comme on en convient. Il peut à la vérité, attaquer les glandes anterieures de ce conduit, mais il peut auſſi paſſer outre. 4°. Le reſſerrement de la verge, la cuiſſon & l'ardeur d'urine, qu'on ne ſent que vers le gland, ne ſont pas des preuves que la Gonorrhée ne puiſſe avoir auſſi ſon ſiége dans les glandes de couper, dans les proſtates & dans les véſicules ſéminaires ; leurs conduits ex-

créteurs irrités & enflammés jusque dans l'uréthre, peuvent causer vers le gland les mêmes douleurs par consentement, c'est-à-dire, par la continuation de leurs fibres, qui sont plus sensibles en cet endroit ; par la même raison que ceux qui ont la pierre, sentent une cuisson & une ardeur d'urine au bout du gland, quoique le siége de la maladie soit dans la vessie. De plus, quand les vésicules séminaires, les prostates, & les glandes de couper, sont enflammées dans cette maladie, on y sent aussi de la douleur. Enfin s'il ne sort rien de la verge à la seconde compression qu'on fait dans toute son étendue, après en avoir exprimé la matiére, en la pressant seulement depuis son milieu, c'est qu'on a fait d'abord sortir tout ce qui étoit contenu dans l'uréthre depuis les glandes de couper ; & comme l'humeur de la Gonorrhée coule lentement, il lui faut un certain tems pour parvenir à l'extrémité du gland.

Les observations qu'on a faites & qu'on va rapporter acheveront de convaincre que le siége de la Gonorrhée, est quelquefois séparement, ou

en même tems, non-ſeulement dans les glandes de l'uréthre, mais auſſi dans celles de couper, dans les proſtates & dans les véſicules ſéminaires. On a trouvé dans des cadavres une inflammation & même des Ulcéres dans toutes ces glandes, & l'on en a fait ſortir, en les comprimant, une matiére, toute ſemblable à celle qui coule par l'uréthre dans cette maladie.

La plus grande difficulté ſeroit à l'égard des glandes de couper. En effet, il n'eſt pas facile de concevoir, que le virus puiſſe ſe porter juſqu'au corps de ces glandes, puiſque leurs conduits, avant que de ſe terminer dans la cavité de l'uréthre, font environ un pouce de chemin, entre les petites cellules du tiſſu ſpongieux de ce canal, qui dans le tems du coït, regorgent de ſang & d'eſprits, & ſont ſi gonflées qu'elles doivent comprimer ces conduits, de ſorte qu'il ſemble que le virus vénérien n'y ſçauroit entrer, d'autant plus qu'il coule de ces mêmes conduits une autre liqueur dans un ſens contraire.

On convient par ces raiſons que

cette espece de Gonorrhée est rare : mais il n'est pas impossible que le virus, qu'on doit supposer être une espéce de vapeur subtile, s'insinue par ces conduits jusqu'aux glandes de couper, soit pendant, soit après l'acte vénérien. Dans le premier cas toutes les parties genitales, particuliérement l'uréthre, sont dans des especes de mouvemens spasmodiques qui consistent en contractions & en relâchemens alternatifs par le moyen des muscles accelerateurs & dilatateurs. Pendant les contractions, ou resserremens, ces parties n'admettent aucune liqueur, ni aucune vapeur de dehors : mais pendant leurs relâchemens ou leurs dilatations elles peuvent en recevoir. Dans le second cas, c'est-à-dire, après le congrès, le virus une fois admis dans l'uréthre, & porté sur les embouchures des conduits excrétoires des glandes de couper, peut s'insinuer d'autant plus facilement qu'immédiatement après l'éjaculation, ses conduits sont vuides, & leurs orifices sont béants. Ou si c'est quelque tems après, le virus peut infecter peu à peu la liqueur qui y

coule, & gagner insensiblement le corps des glandes. Puisqu'il est certain qu'il pénétre jusqu'aux prostates & aux vésicules séminaires, quelquefois jusqu'aux testicules, par les tuyaux qui y répondent, malgré le cours opposé des liqueurs qu'ils conduisent, il n'est pas plus impossible qu'il se communique aux glandes de couper.

Ceci est confirmé par les observations que feu M. Littre a faites dans le cadavre d'un homme ou les glandes de couper, étoient seules affectées de virus vénérien. Ayant ouvert l'uréthre de ce cadavre par la partie supérieure d'un bout à l'autre, il remarqua. 1°. Que depuis le bout du gland, jusqu'aux embouchures des conduits des glandes de couper, la surface interieure du canal de l'uréthre, étoit enduite d'une liqueur semblable à celle qu'il en avoit auparavant fait sortir en pressant le gland. 2°. Que dans la même étendue de ce canal, les parois y étoient plus dures & plus épaisses que dans le reste. 3°. Qu'à l'endroit des embouchures des conduits des glandes de couper,

il y avoit une rougeur large d'environ quatre lignes, qui s'étendoit plus du côté gauche que du côté droit. 4°. Que vers le milieu de la rougeur, il y avoit un Ulcére presque rond, d'une demi-ligne de diamétre, qui avoit rongé une grande partie des bords de l'embouchure du conduit gauche, & une petite portion de l'uréthre aux environs. 5°. Que ce conduit contenoit dans sa cavité une liqueur jaune tirant un peu sur le verd, & ses tuniques étoient de couleur rougeâtre, plus dures & plus épaisses que dans l'état naturel. 6°. Que le corps de la glande de ce conduit étoit extraordinairement dur, rouge & tuméfié, & la liqueur qu'on en exprimoit étoit semblable à celle qu'on trouvoit dans la cavité du conduit. 7°. Qu'il y avoit moins d'altération, tant dans les parties liquides, que dans les solides de la glande droite, & de son conduit; apparemment parce qu'il s'y étoit porté moins de virus, ou qu'il n'avoit pas trouvé la même facilité à s'y insinuer, ni peut-être les mêmes dispositions. 8°. Que la liqueur virulente contenue dans le

corps des glandes, & dans leurs conduits, étoit plus épaisse, plus gluante, plus jaune & tiroit plus sur le verd, que celle qui étoit dans le canal de l'uréthre; parce qu'il y avoit plus d'inflammation dans ces glandes que dans l'uréthre, & la liqueur virulente tombée dans ce canal, s'y mêloit avec les liqueurs naturelles qui couloient des prostates & des autres glandes de ce conduit; par conséquent celles-ci devoient rendre celle-là plus fluide, & en même tems en affoiblir les couleurs jaune & verdâtre. Enfin depuis l'endroit ou les conduits des glandes des couper se terminent dans la cavité de l'uréthre, jusqu'à la racine de ce canal, il n'y avoit aucune impression de virus, preuve qu'il ne s'étendoit pas plus loin. *Voyez* les Mémoires de l'Académie des sciences, ann. 1711. pag. 202.

Messieurs Martinenq & Cokburn, ne nient pas ces espéces de Gonorrhées; ils conviennent que le virus peut se communiquer à toutes les parties de la génération, & même à la masse du sang: mais ils prétendent, contre le sentiment de M. Lit-

tre, que toutes ces Gonorrhées sont consécutives, c'est-à-dire, qu'elles sont causées & précédées par celle des glandes de l'uréthre, qu'ils regardent seule comme primitive, n'étant causée ni précédée par aucune autre. Cependant puisque le virus vénérien est capable de pénétrer jusqu'à la masse du sang, quand il est assez volatil, & causer la vérole, comme il fait assez souvent, sans s'arrêter sur les conduits de toutes les glandes dont on a parlé, & sans causer de Gonorrhée; il peut bien sans doute s'insinuer dans le congrès jusqu'au de-là des glandes de l'uréthre, & être attiré par les conduits excréteurs des glandes de couper, des prostates & des vésicules séminaires, pour y causer des Gonorrhées primitives, qui à la vérité peuvent devenir consécutives, en se produisant réciproquement les unes les autres. On peut donc conclure par toutes les raisons ci-dessus alléguées, que le siége des Gonorrhées virulentes tant primitives que consécutives, peut s'établir dans les glandes de l'uréthre, dans celles de couper, dans les prostates & dans les vésicules séminaires.

A ces quatre siéges de la Gonorrhée virulente, on peut en ajouter un cinquiéme, sçavoir, les glandes de la couronne du gland On a remarqué qu'il en sortoit une matiére parfaitement semblable à celle de la Gonorrhée virulente, & que cette maladie se guérissoit par les mêmes remédes. *Voyez* les Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1729. dans l'histoire, pag. 12.

De cette diversité de siéges qu'on a observé dans les cadavres d'hommes, atteints des quatre prémiéres especes de Gonorrhée, on doit établir deux espéces de Gonorrhée virulente, de *Simples*, & de *composées* ou *compliquées*. Les simples n'affectent qu'un des siéges, ci-dessus rapportés, les composées en occupent plusieurs.

On reconnoît dans les femmes, trois siéges de cette maladie, sçavoir les glandes du vagin, celles qui sont situées au perinée, & dont les conduits excrétoires s'ouvrent par deux orifices à l'entrée du vagin, en deçà de l'hymen, ou des caroncules myrtiformes, un de chaque côté, & enfin les prostates ou glandes du meat

urinaire dont les lacunes ou orifices excrétoires, verſent la liqueur qu'elles fourniſſent dans la vulve à côté de l'uréthre. Le virus vénérien pénétre juſqu'à ces glandes par leurs tuyaux excrétoires, comme à celles des hommes de la maniére qu'il a été dit.

Ce virus introduit dans l'uréthre des hommes, y produit différens ſymptômes ſuivant ſa force & ſon acrimonie, & ſuivant la diſpoſition où ſe trouve celui qui le reçoit. S'il doit cauſer une Gonorrhée en s'attachant aux différens ſiéges dont on a parlé, premiérement deux, trois ou quatre jours, quelquefois huit, rarement plus tard, après un commerce impur, on ſent au bout du gland, une grande demangeaiſon, & un chatouillement vif, accompagné d'un peu de chaleur en conſéquence des légéres irritations que le virus commence à faire ſur les fibres de l'uréthre. Ces irritations cauſant de fréquentes contractions aux glandes de ce canal, & à leurs conduits excréteurs, en font exprimer une humeur claire & viſqueuſe, qui ſort en maniére de perle.

2°. Le lendemain, ou peu de jours

après le virus vénérien qui a pénétré dans les glandes de l'uréthre, ou dans celles de couper, ou dans les prostates, ou dans les véficules féminaires, & qui s'eft mêlé avec l'humeur qu'elles filtrent ou qu'elles contiennent, lui communique fa virulence, & fon acrimonie. Cette humeur devenue âcre & virulente, fait des irritations plus confidérables fur les fibres de ces organes, en augmente le mouvement fyftaltique, y caufe des contractions plus fortes & plus fréquentes, & en fait écouler en plus grande abondance la matiére de la Gonorrhée, jufqu'à la quantité d'une cuillerée ou deux, quelquefois davantage, dans l'efpace de 24. heures; & comme cette matiére, qui n'eft autre chofe que l'humeur des glandes ou des véficules féminaires, fouffre une chaleur & une agitation qui brifent fes parties fulphureufes & vifqueufes, & qui en changent la difpofition, elle fort plus liquide, & de couleur verdâtre.

3°. Les fibres des réfervoirs de cette humeur étant irritées, compriment par leurs contractions, les vaiffeaux fanguins qui s'y diftribuent, & s'op-

poſent à la circulation du ſang qu'ils contiennent. Ce liquide ralenti dans ſon cours, s'échauffe & cauſe une inflammation dans ces parties. Cette inflammation diſſipant ce qu'il y a de plus aqueux dans la matiére qui coule, & faiſant raprocher ſes parties ſalines & ſulphureuſes, la rend dans la ſuite d'un verd tirant ſur le jaune.

4°. Si l'inflammation eſt plus conſidérable, & que le ſang qui s'accumule toujours, ſoit plus géné ; quelques-uns de ſes vaiſſeaux capillaires ſe creveront, & laiſſeront extravaſer ce liquide, qui ſe mêlera avec l'humeur de la Gonorrhée ; & ſuivant que cette humeur en ſera plus ou moins chargée, elle paroîtra diſtinguée de filamens rouges, ou ſera tout-à-fait ſanguinolente.

5°. Quand l'inflammation eſt encore plus grande, & que le virus vénérien eſt plus âcre & plus corroſif, il ſe fait ſouvent des excoriations ou des éroſions dans toutes les parties qui en ſont infectées, ou qui lui donnent paſſage ; en conſéquence il s'y forme des Ulcéres chancreux, d'où il ſort un pus qui ſe mêlant avec la matiére

de la Gonorrhée, la rend cendrée, & véritablement purulente. Ces changemens de couleur ſont ſemblables à ceux qui arrivent aux crachats qu'on rend dans les inflammations de poitrine. Au commencement & dans une inflammation légére, ils ſont clairs & pituiteux; enſuite ils deviennent verdâtres, & enfin jaunâtres. Quand l'inflammation eſt conſidérable & qu'il ſe créve quelques vaiſſeaux ſanguins, ils ſont rayés de ſang, ou tout-à-fait ſanguinolens. Lorſqu'il ſe forme des Ulcéres dans les poumons, les crachats deviennent cendrés & purulens.

6°. Quelquefois l'uréthre eſt ſi reſſerré par l'inflammation & la douleur qu'il ſouffre, que les orifices des conduits excréteurs des glandes de ce canal, des proſtates, & des véſicules ſéminales en ſont entiérement fermés, & ne laiſſent échaper dans ſa cavité aucune portion de l'humeur qu'ils y conduiſent. Alors la Gonorrhée, ceſſe de couler. Cette Gonorrhée ſupprimée eſt appellée par quelques-uns, *Gonorrhée ſéche*, pareille ſuppreſſion peut arriver par l'effet des

injections astringentes imprudemment employées. Quand la semence virulente cesse de couler des vésicules séminales, & que ces réservoirs sont enflammés, cette sémence s'échauffe, se gonfle, refuse l'entrée à celle qui vient des épididymes & des testicules, lui communique ses altérations, & l'inflammation gagnant ces parties par les vaisseaux déférens qui en partent, & qui sont continus aux vésicules séminales, les testicules & même le scrotum, s'enflent, durcissent & deviennent très-douloureux. C'est ce qu'on appelle vulgairement, *Chaude-pisse tombée dans les bourses.*

7°. L'urêthre ne peut être enflammé, que ses fibres nerveuses n'en soient plus tendues, & par conséquent plus susceptibles des impressions que la matiére de la Gonorrhée & l'urine font en passant, & que ce canal en même tems ne soit resserré. Ajoutez que les corps caverneux entre lesquels il est situé, se trouvant aussi enflammés & gonflés, le compriment; c'est pourquoi la demangeaison & le chatouillement qu'on sent d'abord vers le gland,

gland, ſe changent bientôt en cuiſſon douloureuſe & en chaleur brûlante, tant à cauſe de l'inflammation de la verge, que des irritations vives que font ſur l'uréthre les parties ſalines de l'humeur virulente, & de l'urine; & comme ce conduit ſe trouve plus reſſerré, l'urine ſort avec difficulté, ce qui fait que la dyſurie accompagne la Gonorrhée. La douleur qu'on ſouffre, ſe fait principalement ſentir à l'extrémité de l'urétre, en commençant & finiſſant d'uriner; & cela par deux raiſons. 1°. Parce que le ſiége de cette maladie peut être dans les glandes antérieures de ce canal. 2°. Parce que ſes fibres ſont plus ſenſibles là qu'ailleurs; & comme il fait en cet endroit, une eſpéce de poche ou de foſſe naviculaire par ſa dilatation, les premiéres & derniéres gouttes d'urine, qui eſt fort âcre, & fort échauffée en ce cas, y ſont long-tems retenues, & ont le tems d'y cauſer plus d'irritation.

8°. Quand l'uréthre ſe trouve ulcéré, & que toute la verge eſt enflammée, les douleurs ſont ſi grandes, & ſi vives, qu'elles ſe communiquent

jusqu'au sphyncter de la vessie. Ce muscle annulaire, se trouvant irrité & enflammé, ne laisse passer l'urine que difficilement, & en faisant de grands efforts ; encore se reserre-t-il aussitôt, & ne la laisse sortir que goutte à goutte. C'est ainsi que la strangurie survient assez souvent à la Gonorrhée virulente.

9°. L'inflammation & l'irritation que souffrent les parties que le virus attaque, ne manquent pas de faire gonfler & contracter les muscles érecteurs & accélerateurs de la verge. Ces muscles en cet état de gonflement, compriment le principe des corps caverneux, & les veines qui en rapportent le sang, & empêchent ce liquide de continuer son chemin par cet endroit-là: mais les artéres exemtes de cette compression, en fournissent toûjours de nouveau. Le sang donc, contraint de rester, & de s'accumuler dans les cellules des corps caverneux, étend, gonfle, & fait durcir la verge, & cause par ce moyen des érections fréquentes & involontaires dans cette maladie. Et parce que la verge ne sçauroit s'étendre, se gonfler & se

durcir, que l'urétflre n'en ſoit allongé, & que ſon tiſſu ſpongieux ne ſe gonfle auſſi par la même méchanique, ſes glandes, celles de couper, & les proſtates ſe trouvent très-comprimées. Toutes ces parties ne peuvent ſouffrir ces extenſions, ces gonflemens, ces divulſions, ces compreſſions, qu'on n'y ſente beaucoup de douleur, à cauſe de leur inflammation; par conſéquent les érections qu'on a dans la Gonorrhée virulente ne ſçauroient être que très-douloureuſes.

10°. L'urétre enflammé ne pouvant, malgré l'érection, s'allonger autant que les corps caverneux, oblige la verge de ſe recourber en embas. Lorſque la Gonorrhée eſt accompagnée de ce ſymptôme, on l'appelle vulgairement, *Chaude-piſſe cordée*, parce que l'urétre en ce cas, repréſente une corde par le froncement de ſes fibres. Mais ſi le ligament ſuſpenſoir qui attache la verge à la commiſſure des os pubis, eſt attaqué d'inflammation, la verge attirée par ce ligament ſe recourbera en enhaut. Au contraire ſi l'un des corps caverneux eſt enflammé ſans que l'autre le ſoit, elle

ſera recourbée de ce côté-là.

11°. La femme attaquée d'une Gonorrhée virulente, éprouve à peu près les mêmes ſymptômes que l'homme. C'eſt-à-dire, qu'un chatouillement & une demangeaiſon incommode ſe fait d'abord ſentir dans le vagin & aux proſtates. A meſure que le virus devient plus acre, ce chatouillement & cette demangeaiſon ſe changent en une cuiſſon douloureuſe & une chaleur brûlante. Il ſurvient un écoulement de matiére blanche, verdâtre, jaunâtre, cendrée, &c. par le vagin, par les lacunes des proſtates, & des glandes de la vulve. Toutes ces parties irritées par l'humeur virulente, s'enflamment; l'inflammation ſe communique à l'urétre, & cauſe une dyſurie; quelquefois une ſtrangurie. La membrane interne du vagin étant enflammée, s'enfle & ſe reſſerre; la malade ne peut ſouffrir les approches de l'homme qu'avec une extrême douleur; de même l'homme attaqué de cette maladie, ne peut ſurmonter cet obſtacle ſans ſouffrir beaucoup.

12°. Enfin lorſque la Gonorrhée a

coulé abondamment pendant 15. ou 18. jours, les glandes s'étant presque entiérement déchargées du virus par cet écoulement; ou l'humeur virulente ayant été adoucie, delayée, detrempée par l'usage des remédes convenables, l'écoulement diminue, la matiére devient blanche, ou d'un jaune si clair qu'elle ne teint plus le linge. Alors la cuisson, l'inflammation, l'ardeur d'urine & tous les autres symptômes se calment insensiblement.

Diagnostic. On connoît assez facilement la Gonorrhée virulente & ses differens degrés dans les hommes, tant par la definition de cette maladie, que par les symptômes qui ont été rapportés. On ne pourroit tout au plus la confondre qu'avec les Gonorrhées benignes: mais outre que celles-ci n'ont aucune malignité, elles cessent ordinairement en peu de tems; au lieu que la Gonorrhée vénérienne donne bientôt des marques de sa virulence par la cuisson, l'ardeur d'urine, l'inflammation, la couleur verte, jaune, &c. de la matiére qui coule, & par les autres accidens qui

l'accompagnent. Ajoûtez qu'elle dure au moins trois ſemaines ou un mois, malgré l'uſage des remédes. Souvent même elle n'eſt entiérement guérie qu'au bout de deux ou trois mois, quelquefois davantage.

Les Gonorrhées virulentes des hommes ont quelques ſignes qui les diſtinguent les unes des autres, par rapport à leurs differens ſiéges. Dans celle des glandes de l'urétre, l'écoulement n'eſt pas abondant, parce que ces glandes qui en fourniſſent la matiére, ſont petites. On ne ſent de douleur de cuiſſon, & de chaleur que vers le bout du gland, c'eſt-à-dire, vers le ſiége de la maladie. Elle n'eſt accompagnée que de peu & de légers accidens; à cauſe que la liqueur virulente eſt en petite quantité; que le trajet qu'elle fait pour ſortir, eſt fort court; qu'elle n'arroſe que l'extrémité de la verge; & que par conſéquent les autres parties ſont à couvert de ſes impreſſions.

La Gonorrhée des glandes de couper fournit auſſi peu de matiére dans ſon écoulement, attendu que le volume de ces glandes n'eſt pas conſidé-

rable. On doit ſentir de la douleur vers le milieu du Perinée, où leurs conduits excreteurs ſe terminent dans l'urétre. On en ſent auſſi aux environs de l'anus, où ces mêmes glandes ſont ſituées; on y remarque en y touchant une certaine tumeur externe, douloureuſe, peu étendue, qui n'eſt autre choſe que le corps de ces glandes tumefié & enflammé. Les accidens qui accompagnent cette Gonorrhée, ne ſont guère plus facheux que ceux de la premiére eſpèce, par les mêmes raiſons.

La Gonorrhée des proſtates n'éxiſte guère ſans celle des véſicules ſéminaires, non plus que celle-ci ſans celle des proſtates, leurs conduits excréteurs près les uns des autres, rendent facile la communication de cette maladie, à ces deux organes qu'on préſume en être le ſiége par l'abondance de l'humeur qui coule, par une douleur profonde & étendue auprès de l'anus, quand on preſſe cet endroit, & par la multiplicité & la violence des ſymptômes qui ſont bien plus conſidérables que dans les autres eſpéces.

Enfin si la Gonorrhée est composée ou compliquée, on la connoît par la complication des signes & des symptômes qui appartiennent à chaque Gonorrhée en particulier.

A l'égard des femmes, le Diagnostic de la Gonorrhée virulente est bien plus difficile. On a de la peine à la distinguer des fleurs blanches auxquelles elle ressemble fort, particuliérement quand l'inflammation est diminuée. Les malades favorisent même cette erreur par leur ignorance ou leur dissimulation. Si l'on n'en peut tirer la vérité, il faut examiner leurs parties naturelles. On se resouviendra qu'on a assigné trois siéges de leur Gonorrhée virulente, sçavoir les glandes prostates qui embrassent le meat urinaire, les glandes qui sont situées à la partie inférieure externe du vagin, & les glandes vaginales. Si en pressant les deux premiéres espéces de glandes, on en fait sortir une liqueur blanche, verdâtre, ou jaunâtre qui arrose la partie supérieure ou l'inférieure de la vulve, il n'y a pas lieu de douter que la femme ne soit attaquée de cette maladie, & non de

fleurs blanches, dont l'écoulement ne ſe fait que par le vagin. Mais ſi le ſiége de la Gonorrhée eſt ſeulement dans les glandes vaginales, & que la matiére ne ſorte que de ce conduit, la choſe eſt fort douteuſe. A en croire Baglivi, on en peut faire la diſtinction dans les femmes reglées, en ce que les fleurs blanches ceſſent de couler quand les menſtrues paroiſſent; au lieu que la Gonorrhée coule toujours pendant le cours même des menſtrues. Cet Auteur prétend apparemment parler de la Gonorrhée dont le ſiége eſt dans les proſtates & dans les glandes de la partie inférieure de la vulve; car lorſque la matiére vient de l'intérieur du vagin, il n'eſt pas poſſible qu'elle puiſſe ſe conſerver pure & bien diſtinguée; elle ſe mêle ſi exactement avec le ſang des menſtrues qu'on n'y peut rien connoître. Il faut donc avoir recours à d'autres ſignes. Voici ce qu'on peut conjecturer là deſſus.

Si une femme qui ſe porte bien d'ailleurs, eſt attaquée d'un écoulement de matiére blanchâtre, verdâtre ou jaunâtre, accompagné d'abord de cuiſſon, de chaleur, d'ardeur d'u-

rine, de rougeur & d'inflammation aux parties; on a lieu de croire que c'eſt une Gonorrhée virulente. Les fleurs blanches ne cauſent point ces accidens dans le commencement; au contraire elles relâchent les parties & les rendent plus molles, plus pâles & plus inſenſibles. Ce n'eſt que dans la ſuite, quand l'humeur eſt devenue âcre, qu'elles irritent le vagin & la vulve, & qu'elles produiſent de la douleur & de l'inflammation, tandis que ces ſymptômes diminuent dans la Gonorrhée au bout de trois ſemaines. La femme qui a des fleurs blanches, eſt ordinairement pâle, jaunâtre, bouffie, cacochyme, & menacée de cachexie; ſes menſtrues ceſſent, ou viennent irréguliérement, ou ſans couleur; ſon appetit ſe perd, ou eſt déréglé; ſes forces s'affoibliſſent; ſa reſpiration eſt difficile; ſon pouls eſt lent, pareſſeux, mol & enfoncé. La Gonorrhée virulente ne produit point tous ces accidens. Si l'on ſçait d'ailleurs que cette femme a eu commerce avec un homme attaqué de maladie vénérienne, le doute eſt entiérement levé. Lorſque l'écoulement

eſt accompagnée de chancres, on peut prononcer que c'eſt une Gonorrhée virulente.

Quand la femme a coûtume, quelques jours avant & après ſes ordinaires, d'avoir des fleurs blanches qui ceſſent le reſte du mois, s'il lui ſurvient quelque perte d'humeur âcre blanchâtre, verdâtre, ou jaunâtre, avec douleur, cuiſſon, chaleur & ardeur d'urine, & qui continue de couler dans un tems qu'elle en devroit être exemte; il y a bien de l'apparence qu'elle eſt atteinte d'une Gonorrhée virulente. Son aveu confirmeroit la choſe : mais ſi l'on ne peut tirer d'elle aucun éclairciſſement, il faut agir avec prudence, tâcher de connoître ſa conduite & les perſonnes qu'elle fréquente ; lui dire que de quelque cauſe que viennent ſes fleurs blanches, on ne peut les guérir que par des antivénériens ; ou les lui ordonner ſans lui en parler.

Sennert & Vercelloni rapportent comme un moyen le plus ſur pour découvrir ſi c'eſt une Gonorrhée virulente, l'introduction d'un peſſaire trempé dans le vinaigre & le ſel, dans

le ſuc de citron, ou, dans quelque autre liqueur âcre ; ou l'application de ces mêmes liqueurs ſur les parties. Les douleurs qui en reſultent, font faire à la femme des plaintes, des gémiſſemens, des grimaces & des contorſions qui manifeſtent la vérité : mais ſi au lieu d'une Gonorrhée virulente, elle étoit attaquée de fleurs blanches avec des excoriations & des Ulcéres, cette expérience ne ſeroit pas ſure ; la malade ſouffriroit les mêmes douleurs.

Si une jeune fille ſe trouve avoir un écoulement ſemblable à celui de la Gonorrhée virulente, avec les mêmes ſymptômes, on ne ſe trompera point de croire que c'eſt cette maladie, & qu'elle eſt cauſée par les approches d'un homme attaqué de mal vénérien. Il eſt très-rare qu'une fille ait des fleurs blanches avant l'âge de puberté, cependant l'on a vu de petites filles de quatre, ſix, & huit ans, attaquées d'une Gonorrhée virulente, ſans avoir été violées, c'eſt-à-dire, ſans avoir ſouffert d'introduction, & ſans que l'hymen eût été déchiré ; mais elles avoient été tour-

mentées & violentées par les approches d'un homme gâté. L'écoulement paroiſſoit venir des lacunes, des proſtates, & des glandes de la partie inférieure de la vulve.

Prognoſtic. La Gonorrhée virulente des glandes de la couronne du gland, celle des glandes de l'urétre, ou des glandes de couper, n'étant pas accompagnées d'accidens ſi facheux que celle des proſtates & des véſicules ſéminaires, ſont moins dangereuſes, & moins difficiles à guérir. Plus une Gonorrhée eſt compliquée, plus elle eſt à craindre; elle peut cauſer la vérole, & réſiſter long-tems aux remédes. Cependant on guérit ordinairement quelque Gonorrhée que ce ſoit, en la traitant dès le commencement par une méthode convénable. Il eſt vrai qu'il y en a qui ſont très-opiniâtres,& qui durent des trois,quatre,cinq & ſix mois; ſoit à cauſe des accidens graves qui ſurviennent, ſoit parce que les malades n'obſervent pas le régime qui leur eſt preſcrit, & ne font pas ſans interruption les remédes qu'on leur ordonne; au lieu qu'en s'aſſujettiſſant à tout ce qui eſt néceſ-

ſaire, ils doivent guérir en un mois ou ſix ſemaines.

Tant que la Gonorrhée flue, elle ne donne point la vérole; l'écoulement de la matiére diminue peu à peu le virus, & l'empêche de refluer dans la maſſe du ſang: mais ſi elle ceſſe de couler, ſoit par une trop grande inflammation, ſoit par l'uſage imprudent des injections aſtringentes, ſoit enfin par quelques callοſités ſurvenues aux Ulcéres de l'urétre, qui bouchent les orifices des conduits excréteurs, elle ne manque pas d'être ſuivie de la vérole, à moins qu'on ne rappelle au plûtôt le cours de la matiére. Un autre accident oppoſé à celui-ci, c'eſt que ſi les Ulcéres de l'urétre rongent les orifices des conduits excrétoires des proſtates & des véſicules ſéminales de maniére qu'ils ne puiſſent plus ſe refermer, & qu'ils ſoient toûjours beants, après la guériſon de la Gonorrhée, il reſte un flux involontaire de matiére blanche ou de ſemence.

Les femmes ne gagnent pas ſi facilement la Gonorrhée que les hommes: 1°. Le virus leur étant commu-

niqué avec la ſemence virile, il s'y trouve ſi embarraſſé qu'il ne peut pas faire toutes les impreſſions dont il eſt capable. 2°. L'humidité viſqueuſe qui coule continuellement des lacunes du vagin émouſſe ſon acrimonie. 3°. Les menſtrues l'adouciſſent, détruiſent en partie ſa malignité & l'entraînent dehors. Auſſi les femmes ſupportent-elles mieux la Gonorrhée que les hommes; elles en ſont moins incommodées.

La Gonorrhée virulente eſt plus facheuſe dans les ſujets pituiteux & mélancoliques, dans ceux qui ſont foibles, cacochymes, valetudinaires ou avancés en âge, que dans les perſonnes jeunes, ſaines & d'une forte conſtitution. Les vieillards attaqués de cette maladie ſont plus en danger en Automne & en Hyver, qu'au Printems & en Eté, dans les pays froids & humides que dans les climats chauds.

Quand la Gonorrhée vient à ſe ſupprimer, il ſe fait quelquefois une metaſtaſe, ou tranſport de la matiére ſur les poumons, qui produit une phthiſie très-dangereuſe; ou ſur les yeux, qui cauſe une ophthalmie très-conſidéra-

ble, dans laquelle la conjonctive devient extrémement enflée, dure & comme charnue. Elle commence par un écoulement de matiére blanchâtre, tirant ſur le jaune, qui teint le linge comme l'humeur de la Gonorrhée virulente.

Cure. La Gonorrhée virulente des glandes de l'urétre n'eſt ni difficile, ni longue à guérir. Il ſuffit de ſaigner le malade une fois ou deux du bras, dans le commencement, pour calmer ou prévenir l'inflammation de la partie affectée. En même tems, on préſcrit une tiſane rafraîchiſſante & adouciſſante, faite avec les racines de Nenuphar, de chiendent & de fraiſier, de chacune une once, qu'on fait bouillir dans deux pintes & chopine d'eau, reduites à deux pintes, ajoutant ſur la fin, de la racine de guimauve & de la regliſſe, de chacune trois dragmes. Enſuite on paſſe la tiſanne & on y mêle une dragme de nitre purifié. Cette tiſane doit ſervir de boiſſon ordinaire. Il en faut boire deux pintes pour le moins par jour; plus on en boit, plus elle fait d'effet, pourvu que l'eſtomac la puiſſe ſup-

porter. On joint à l'uſage de cette tiſane, ſoir & matin, une émulſion faite de la maniére ſuivante.

℞ *Semences mondées de melon & de concombre, & ſemence de pavot blanc, de chacune deux dragmes. Pilez-les bien dans un mortier de marbre, verſant deſſus peu à peu, une livre de decoction de fleurs ou de racine de Nenuphar. Paſſez l'émulſion, mêlez y une once & demie de ſyrop de Nymphea, & un ſcrupule de nitre purifié. Partagez-la en deux priſes, une pour le matin à jeun, l'autre pour le ſoir en ſe couchant.*

Il eſt bon en Eté de préparer cette émulſion ſur le champ, crainte que la chaleur ne la faſſe tourner. On peut auſſi la faire avec les ſemences de concombre, de pavot blanc, d'agnus caſtus & de chanvre, de chacune une dragme, & y méler le ſyrop de nymphéa ou de violettes, & le nitre comme ci-deſſus. Des le commencement de la Gonorrhée, on fera dans l'urétre trois ou quatre fois tous les jours, des injections ſimplement a-

doucissantes, se gardant bien d'en employer d'astringentes, qui ne manqueroient pas d'arrêter l'écoulement & de causer la vérole. Ces injections adoucissantes seront faites avec une décoction de fleurs de mauves & de guimauves, ou de fleurs de bouillon blanc, ou de racine de guimauve, à laquelle on peut ajouter moitié lait. On fera trois injections chaque fois. On donnera tous les jours un lavement émollient & laxatif, fait avec une décoction d'herbes émollientes, & deux onces de miel nenuphar, ou une once de casse mondée. On continuera tous ces remédes pendant dix ou douze jours, ou jusqu'à ce que l'inflammation & l'ardeur d'urine soient entiérement dissipées, & que la matiére qui coule soit blanche, ou d'un jaune clair & en petite quantité.

Mais il est absolument nécessaire que le malade observe pendant toute la cure, un régime exact, adoucissant, & humectant; qu'il se prive entiérement de vin, & de liqueurs spiritueuses; de ragouts salés, poivrés ou de haut goût; de viandes noires; salées, ou fumées; de salade, de fromage,

de patisserie, de fruits & de confitures, qu'il se nourrisse de bouillons, de potages avec la laitue, si l'on veut & le concombre; d'œufs frais, de volaille & de viandes de jeunes animaux boullis ou rotis; qu'il ne monte point à cheval, qu'il s'abstienne de tous les exercices fatiguans, & surtout qu'il évite les femmes; enfin qu'il se tienne tranquille, & retenu dans ses passions. Par cette méthode, tous les symptômes se calment si promptement, qu'on doute quelquefois si l'on a été attaqué d'une Gonorrhée virulente.

Il ne faut pourtant pas s'en tenir là. Pour guérir radicalement cette maladie, & en prévenir toutes les suites, il est nécessaire de purger le malade plusieurs fois, afin de détourner les humeurs par la voie naturelle des selles, & de les empêcher de se porter habituellement vers les glandes de l'urétre. On ordonnera en même-tems, des spécifiques capables de détruire si bien le virus qui pourroit être resté, qu'il ne puisse faire aucune impression sur le sang, ni sur les parties solides. Le mercure & ses prépara-

tions sont les principales sources où l'on puisera ces remédes spécifiques. Les purgatifs seront doux, crainte de renouveller l'inflammation & l'ardeur d'urine. Par exemple.

℞ *Demi-once de casse mondée, un scrupule, ou demi-dragme de baume du Perou, ou de Capaü, ou de Canada; douze, quinze, ou dix-huit grains d'Aquila alba, suivant l'âge, les forces, & le temperament facile ou difficile à émouvoir. Mêlez le tout pour le faire prendre en deux ou trois bols, dans du pain à chanter, le matin à jeun, & deux heures après donnez un bouillon.*

Si l'on aime mieux se purger en potion.

℞ *La moëlle d'un quarteron de casse en bâton, & deux onces de manne. Faites-les bouillir deux ou trois bouillons dans huit onces de petit lait. Passez la medecine, & y mêlez deux dragmes de sel d'Epsom, ou de sel de seignette.*

Après cette purgation, on fera prendre tous les matins à jeun, six ou huit grains de panacée mercurielle en poudre, incorporée dans un peu de

conserve de roses rouges, pour en faire un bol, qu'on envelopera de pain à chanter, crainte que la panacée ne s'attache aux dens, & ne les noircisse, ou ne les gâte. Au bout de huit jours de l'usage de la panacée, on purgera le malade. Si la panacée portoit à la bouche, & excitoit la salivation, on le purgeroit aussitôt pour détourner les humeurs par les selles. La medecine doit être un peu plus forte que les précedentes, afin qu'elle puisse réprimer le flux de bouche. Par exemple.

℞ *Poudre cornachine, trente ou trente six grains; Aquila alba, quinze ou dix-huit grains; Conserve de roses rouges, suffisante quantité pour en faire un bol ou des pilules. Ou donnez une dose de pilules mercurieles, ou quelqu'autre purgatif convenable.*

On réiterera ensuite la panacée comme ci-devant, & à la fin la purgation; ce qu'on répétera alternativement pendant trois semaines ou un mois, ou jusqu'à ce qu'il ne reste aucune cuisson en urinant, & que l'é-

coulement ſoit arrêté, ou du moins qu'il ne paroiſſe qu'une perle de matiére blanche au bout du gland ; auquel cas pour faire ceſſer entiérement le flux, & rafermir les tuyaux excréteurs des glandes qui peuvent être relâchés, on peut faire dans l'urétre quelques injections aſtringentes. Par exemple.

℞ *Eaux diſtillées de Plantain, trois onces ; de Roſes, deux onces ; Pierre medicamenteuſe de Crollius en poudre ſubtile, demi-dragme ; mêlez & en faites deux ou trois injections tiédes, trois ou quatre fois le jour.*

En même tems on preſcrira une opiâte antivénérienne & aſtringente, telle que celle-ci.

℞ *Succin blanc préparé, Corail rouge préparé, Terre ſigillée, de chacun un gros. Maſtic, cinnabre artificiel, de chacun demi-gros ; Sirop de Karabé, ſuffiſante quantité pour incorporer le tout, & en faire une opiate, dont la doſe ſera de demi-gros ſoir & matin, loin des repas.*

Pendant l'uſage de la panacée, le malade évitera avec grand ſoin le froid, l'humidité & le vent, de peur que la tranſpiration que les remédes mercuriels excitent & augmentent, ne ſoit ſupprimée; ce qui ne manqueroit pas de cauſer quelque catarrhe ou fluxion, ou de provoquer le flux de bouche. C'eſt pourquoi, pour peu qu'il faſſe froid, il doit ſe tenir dans une chambre chaude, & ne point s'expoſer au vent coulis.

Il y a des gens qui ont l'eſtomac ſi foible & ſi délicat, qu'ils ne peuvent ſupporter les émulſions. En ce cas on ne leur preſcrira que la tiſane rafraîchiſſante & adouciſſante; & ſi cette tiſane les incommodoit auſſi, on ſe contenteroit de leur faire boire de l'eau de riviére, ou de fontaine tiéde, bien pure, dans deux pintes de laquelle on mêleroit une dragme de nitre purifié, ou de cryſtal mineral, avec un peu de regliſſe s'ils en aimoient le goût.

La Gonorrhée virulente des glandes vaginales dans les femmes, doit ſe traiter de la même maniére que celle des glandes de l'urétre dans les hommes.

La guériſon de la Gonorrhée des glandes de couper s'obtient auſſi par les mêmes remédes : mais comme elle eſt ordinairement accompagnée d'une douleur au perinée, d'une tumeur douloureuſe & d'une inflammation auprès de l'anus où ces glandes ſont placées, il faut joindre aux remédes preſcrits, des cataplâſmes adouciſſans, ou des fomentations émollientes, & même le demi-bain. Ces topiques doivent être appliqués ſur les parties malades. Ils peuvent d'autant plus facilement produire leur effet que ces glandes ſont ſituées ſous la peau. On remplit par ce moyen les principales indications qu'on a d'amollir, de relâcher, & de rafraîchir ces parties qui ſont dures, tendues & enflammées. On appliquera donc ſur le perinée un cataplâſme de lait, de mie de pain, de jaunes d'œufs & de ſafran, à quatre onces duquel on ajoutera, demie once d'onguent populeum, ou de baume tranquille. On le renouvellera deux fois par jour, ou

℞ *Feuilles de mauves, de guimauves, de bettes ou poirée, & de morelle, de chacune deux poignées; des figues grasses, des farines de lin & de fœnugre, de chacune demi-once; des fleurs de camomille, de melilot, de bouillon blanc, de sureau, & de nymphéa, de chacune une poignée.*

Faites bouillir le tout selon l'art dans suffisante quantité d'eau. Pilez le marc, & en tirez la pulpe par un tamis de crin, pour un cataplâsme que vous appliquerez chaud. Ou

℞ *Racines de guimauve & de nenuphar coupées par petits morceaux, & de l'oignon de lis blanc, de chacun quatre onces. Faites-les bouillir dans de l'eau jusqu'à ce qu'ils soient ramollis. Pilez-les dans un mortier de marbre & en tirez la pulpe par le tamis.*

On peut se servir pour fomentations, de la décoction de l'un de ces cataplâsmes, dans laquelle on trempera un morceau de molleton qu'on appliquera chaud sur le perinée trois

ou quatre fois par jour. Enfin le demi-bain peut être d'un grand secours dans la cure de cette maladie ; puisqu'il peut porter son action jusqu'aux glandes affectées : mais il faut qu'il ne soit que tiéde. S'il étoit trop chaud, il augmenteroit encore la chaleur de ces parties.

La Gonorrhée virulente des prostates & des vesicules séminaires, demande les mêmes remédes que ceux qu'on vient de prescrire pour les deux précédentes Gonorrhées. Mais comme elle est souvent accompagnée d'accidens graves & facheux, elle exige plus d'attention, plus de tems, & plus de patience. Si l'inflammation de l'uréthre, ou de toute la verge est donc considérable ; si la dysurie ou la strangurie tourmentent beaucoup le malade ; si la chaude pisse est cordée, ou tombée dans les bourses ; si l'on sent une grande chaleur avec une tumeur douloureuse au perinée ; si la matiére qui coule par la verge est sanguinolente, ou que l'on rende le sang tout pur; enfin si l'écoulement est supprimé par une inflammation excessive ; dans tous ces cas, il faut fai-

gner du bras plusieurs fois, promptement & copieusement, comme dans toutes les maladies inflammatoires, autant que les forces du malade le permettront, & que l'urgence des symptômes l'exigera, sans craindre que les saignées causent la vérole en attirant le virus dans la masse du sang, comme quelques-uns se l'imaginent; car outre qu'il faut rémedier sans delai aux symptômes les plus pressans, & qu'il n'y a point de plus prompt secours que celui que procure la saignée, cette évacuation facilitera plûtôt l'issue du virus, qu'elle ne l'attirera dans le sang.

Il est vrai que la saignée du bras en cette occasion, est révulsive. Elle détermine le sang à se porter plûtôt du côté de l'artére axillaire que de l'aorte inférieure. Elle fait qu'il en coule moins dans les artéres spermatiques & hypogastriques : mais ce n'est que pendant que la veine est ouverte. Quand elle est fermée, il se distribue également par-tout, cependant toute la masse étant diminuée de la quantité qu'il en est sorti par la saignée, les vaisseaux se trouvent moins

pleins; par conſéquent, ceux qui ſe diſtribuent aux parties de la génération en ſont moins engorgés; d'où il ſuit que les fibres de ces parties ſe relâchent, que les veines ne ſont pas ſi comprimées, que la circulation en eſt plus facile, & que l'inflammation diminue: mais il ne s'enſuit pas de-là que le virus vénérien ſoit attiré dans la maſſe du ſang par la ſaignée. Il ne pourroit tout au plus y être entraîné que par les veines ſanguines & les veines lymphatiques; ce ſont les ſeules voies par leſquelles les humeurs ſont rendues à toute la maſſe dans la veine cave tant ſupérieure qu'inférieure. Or, afin que le virus y pût être conduit, il faudroit qu'il fût dans les vaiſſeaux mêmes & dans la voie de la circulation; ce qu'on ne peut préſumer à l'égard de cette maladie: il ne s'eſt inſinué que dans l'intérieur des proſtates ou des véſicules ſéminaires, où il s'eſt mêlé avec l'humeur qu'elles contiennent. S'il pénétroit juſque dans les vaiſſeaux, il cauſeroit ordinairement la vérole; & même la Gonorrhée la plus légére, feroit plus capable de la produire qu'une Gonor-

rhée inflammatoire ; puiſque celle-là preſque exemte de toute inflammation ne s'oppoſeroit point à la circulation des humeurs, elle laiſſeroit les veines ſanguines & lymphatiques, libres & en état de conduire le virus à la maſſe du ſang ; ce qui eſt contre l'expérience. Au contraire quand il n'y a point d'inflammation, ſoit que la Gonorrhée d'elle-même n'en ait point excité, ſoit que la ſaignée l'ait calmée & ait relaché toutes les parties enflammées, les conduits excrétoires des proſtates & des véſicules ſéminaires ſe trouvant libres & ouverts, offrent au virus & à la matiére de la Gonorrhée une iſſue bien plus facile que la route des veines ſanguines & lymphatiques. Auſſi remarque-t-on qu'après que l'inflammation eſt ceſſée, la Gonorrhée auparavant ſupprimée recommence à couler. On ſçait que tant qu'elle coule librement, elle ne cauſe point la vérole, que par conſéquent le virus prend plûtôt la voie des conduits excréteurs & de l'urétre, que celle de veines ſanguines & lymphatiques ; d'où l'on doit conclure que la ſaignée diminuant l'inflammation,

& rétabliſſant l'écoulement de la Gonorrhée, prévient plûtôt la vérole qu'elle ne la cauſe.

Mais il y a une autre choſe à conſidérer. C'eſt que ſi les ſaignées du bras ne produiſent pas l'effet qu'on eſpére, & que les parties de la génération ſoient menacées de mortification ou de gangréne, il faut avoir recours à la ſaignée de la veine honteuſe; elle tire immédiatement des corps caverneux, & du tiſſu ſpongieux de l'urétre, le ſang qui y ſéjourne, & qui les gonfle, par conſéquent elle appaiſe plus promptement l'inflammation & tous les ſymptômes qui en dépendent.

A cette évacuation on ne manquera pas de joindre l'uſage des injections anodynes dont on a parlé ci-deſſus, ou les ſuivantes.

℞ *Eau diſtillée de morelle, huit onces; diſſolvez-y une dragme de gomme Adragauth pour en faire une injection mucilagineuſe, que vous injecterez tiéde à pluſieurs repriſes.* ou

℞ *Du petit lait bien doux, huit onces; Trochiſques blancs de Rhaſes, demi-*

dragme. Mêlez-les pour servir en injection. ou

℞ *Fleurs de guimauve, de sureau, & de bouillon blanc, de chacune deux pincées ; Racine de guimauve, demi-once ; Semences de coing, & de psyllium, de chacune une dragme. Faites bouillir le tout dans 24. onces d'eau commune reduites à 16. servez-vous de la collature en injection.*

Enfin les cataplâsmes adoucissans & émolliens seront employés comme dans la Gonorrhée des glandes de couper, aussi bien que le demi-bain qui doit être plus froid que chaud pour relâcher & rafraîchir davantage ; & l'on ne permettra pour tout aliment que de légers bouillons, ou quelques crêmes de riz, d'orge, ou de gruau. Si l'écoulement de la Gonorrhée ne se rétablit pas, on fera prendre une potion faite avec une once de suc ou de syrop de limons & deux onces d'huile d'amandes douces, ou de semences froides, bien battus ensemble. On réiterera cette potion deux, trois & quatre fois dans la journée, pendant plusieurs jours. Quand

tous les ſymptômes ſeront calmés, que le malade n'aura plus d'ardeur d'urine, & ne ſentira aucune cuiſſon dans l'urétre, on paſſera aux purgatifs & à la panacée alternativement employés, comme il a été dit.

Si pendant ce tems-là il ſurvenoit encore une inflammation aux parties génitales, & que l'écoulement de la Gonorrhée s'arretât, comme il n'arrive que trop ſouvent par la faute du malade, qui ne s'aſſujettit pas à un regime convenable, ou qui fait même des débauches de vin, de liqueurs, de femmes, ou des exercices immoderés; pour lors il faudroit abandonner l'uſage des remédes tant mercuriels que purgatifs, & revenir aux ſaignées & aux autres ſecours qui ont été propoſés dans l'inflammation, juſqu'à ce que tous ces accidens fuſſent calmés & que l'écoulemeut fût libre. On n'oublieroit pas non plus pendant que l'inflammation dureroit, de temperer la chaleur de de l'urine, & d'adoucir ſon acrimonie par le moyen des émulſions & d'une boiſſon abondante de tiſane rafraîchiſſante,faite d'une infuſion ou lé-

gére décoction de racine d'Althéa, de sémence de lin, de fleurs de mauves, ou autres semblables, à laquelle on ajouteroit quelques grains de nitre ; & l'on entretiendroit le ventre libre par de fréquens lavemens de décoction de racines ou de feuilles & fleurs d'Althéa, de semence de lin, de pulpe de casse & de sel de prunelle ou de nitre. On peut encore après les saignées ajouter fort utilement aux émulsions, le syrop de diacode, ou les gouttes anodynes, pour calmer les douleurs & relâcher l'urétre.

Lorsque par l'usage de tous ces remédes, l'inflammation & tous les symptômes qu'elle avoit causés, sont dissipés, que la matiére de la Gonorrhée est devenue blanche, & que l'écoulement est diminué, on doit penser à déterger, dessécher, & cicatriser les Ulcéres qui peuvent se trouver dans le canal de l'urétre. Pour cet effet on prescrira un demi - scrupule de baume de Copaïi, ou du Perou, ou du Canada, incorporé dans deux dragmes de casse mondée, ou dans du sucre candi en poudre ; on pourroit le prendre dans une cuiller, avec du

ſyrop de capillaires ſoir & matin, pluſieurs jours de ſuite. Si malgré cela l'écoulement ne ceſſoit point, & que la matiére ne fût point virulente, on en viendroit aux injections déterſives, faites avec une décoction d'herbes vulneraires & le miel roſat, ou avec l'eau de plantain & la pierre de Crollius. Les eaux de Balaruc, ou le collyre de Lanfranc adouci avec ſix fois autant d'eau de plantain, & de pécules de roſes, peuvent produire le même effet.

Enfin pour rétablir le malade, après l'avoir purgé, on le mettroit à l'uſage du lait d'aneſſe, ou de celui de vache coupé avec moitié eau de riz & un peu de ſucre candi. Pour empêcher le lait de s'aigrir, & rafermir en même tems les conduits qui ont éprouvé l'impreſſion du virus, & qui ſe ſont relâchés, on ordonneroit une opiate abſorbante & aſtringente, faite de la maniére ſuivante.

℞ *Corne de cerf philoſophiquement préparée, Corail rouge préparé, ſuccin blanc préparé, de chacun une dragme; ſafran de mars aſtringent, bol d'Ar-*

menie, de chacun demi-dragme; Laudanum, quatre grains; ſyrop de roſes rouges, ſuffiſante quantité; on peut mettre le ſyrop de karabé & retrancher le laudanum.

On en fait une opiate, dont la doſe eſt d'une demi-dragme matin & ſoir. L'opiate antivénérienne & aſtringente, preſcrite ci-devant remplit auſſi les mêmes indications.

La méthode qu'on vient de donner pour la guériſon de la Gonorrhée virulente eſt efficace & ſure. Pourvu que le malade obſerve exactement ce qui lui eſt preſcrit, on vient à bout de le guérir en ſix ſemaines, quelquefois plûtôt, rarement plus tard. La Gonorrhée virulente des femmes ſe guérit auſſi de la même maniére.

Cependant on voit dans la plûpart des Auteurs de medecine, & l'on obſerve dans la pratique de pluſieurs Chirurgiens, que chacun a ſa méthode particuliére. Charles Muſitan médecin de Naples, dans ſon Traité de la maladie vénérienne, *Liv. 3. chap. 2.* ſe vantoit d'avoir trouvé un ſpécifique que l'on ne pouvoit trop eſti-

mer, par le moyen duquel il guériſſoit en trois jours la Gonorrhée virulente. Il diſoit que ce remède, qu'il communiquoit ſans envie, ne lui avoit jamais manqué. Ce ſecret conſiſtoit en une injection faite avec demi-ſetier d'eau de plantain, & deux dragmes de mercure doux, réduit en poudre impalpable. On les mêloit dans une bouteille qu'on agitoit fortement. Il ajoute qu'au lieu de mercure doux, on pouvoit diſſoudre dans cette eau, une dragme de ſel de ſaturne. On injectoit de cette liqueur dans l'urètre trois fois par jour, avec une ſeringue d'yvoire, & l'on faiſoit trois injections chaque fois, en preſſant le gland entre les doigts pour empêcher la liqueur de ſortir trop tôt. Il ne vouloit pas qu'on attendît, pour ſe ſervir de cette injection, que la Gonorrhée eût coulé un certain tems; il falloit s'en ſervir dès qu'elle paroiſſoit, & même dès qu'on avoit le moindre ſujet de craindre cette maladie. Il vantoit encore beaucoup ſon eau vénérienne, qu'il préparoit avec demi-once de vert de gris, & une peinte d'eau de fontaine. On les mê-

loit bien ; on laiſſoit le mêlange juſqu'à ce que l'eau fût teinte ; on verſoit la liqueur par inclination ; on y diſſolvoit deux ou trois grains de mercure doux, & on la filtroit par le papier gris pour s'en ſervir en injection.

Cette méthode de guérir la Gonorrhée virulente, n'eſt pas moins dangereuſe qu'elle eſt prompte & facile. L'expérience n'a que trop ſouvent fait connoître que toutes les injections vitrioliques, aſtringentes, ou chargées de ſels acides fixes, telles que celle de Muſitan, ou qui ſont faites avec la pierre medicamenteuſe, le colcothar, ou les poudres ſtyptiques & alumineuſes capables d'arrêter promptement le cours de la matiére, ne manquent pas de cauſer des accidens fâcheux, même la vérole univerſelle, quand on les emploie au commencement de la maladie, ou avant que le virus ait été éteint par les remédes convenables. En effet cette matiére qui coule librement ou qui commence à couler des organes où ſe trouve le ſiége de la Gonorrhée, venant à être ſupprimée tout d'un

coup, s'y accumule, s'y échauffe, s'y exalte & infecte toute celle qui s'y rend, le virus augmentant ainsi en force & en qualité, porte ses impressions sur toutes les parties de la génération, reflue même jusqu'aux testicules par les vaisseaux deférens, excite dans tous ces organes une inflammation considérable, ou augmente la phlogose naissante, particuliérement dans l'urétre, & au col de la vessie, ce qu'il fait d'autant plus facilement que les vaisseaux sanguins de ce conduit, resserrés & étranglés par les irritations & les crispations que les parties salines & styptiques de l'injection causent sur ses fibres, forment un obstacle à la circulation du sang; d'où naissent le gonflement des corps caverneux, & du tissu spongieux de l'urétre, les Ulcéres de ce canal, la dysurie, la strangurie, & tous les symptômes qui surviennent à une violente Gonorrhée. Si le virus est fort actif & fort subtil, & qu'il ne trouve plus son issue par l'urétre, il pénétre les vaisseaux sanguins & lymphatiques, se méle dans toute la masse des humeurs, & produit une vé-

role générale, qui se manifeste bientôt par des maux de tête, des douleurs nocturnes dans tous les membres, des exostoses, des pustules, des bubons, ou des Ulcéres vénériens ; à moins que le levain ne se fixe pendant un certain tems dans quelque partie organique, pour se réveiller ensuite à l'occasion d'une autre maladie ou de quelque débauche. Mais si ce virus est lent, tardif, grossier, ou s'il n'occupe que les glandes de l'urétre, & qu'il n'ait pas eu le tems de se développer & de s'exalter, il se fixe & se concentre dans ces glandes, il les endurcit & y reste assoupi quelquefois un nombre considérable d'années, sans causer aucun symptôme fâcheux, jusqu'à ce qu'échauffé & animé par quelque cause interne ou externe, il se mette en action & produise des accidens particuliers qu'on n'attribue presque jamais à leur véritable cause.

Il y a des Médecins & des Chirurgiens, qui pour guérir la Gonorrhée virulente, emploient de violens purgatifs, qu'on appelle *mocliques*, tels que sont la scamonée, le turbith, le

jalap, leurs résines, les trochisques Alhaudal, ou certains précipités mercuriels qui purgent par haut & par bas, comme le turbith minéral, l'arcane corallin, le précicité verd. Ils mettent aussi en usage les pilules mercurielles dont on trouve différentes recettes dans les pharmacopées, ou que chacun prépare à sa fantaisie. Musitan estime si fort les suivantes, qu'il n'y a point selon lui de Gonorrhée, si maligne & si invétérée qu'elle soit, qu'elles ne guérissent, & qu'on peut avec raison les appeller spécifiques contre ce mal.

℞ *Mercure doux, six dragmes; suc de reglisse épaissi, cinq dragmes; gomme de gayac naturelle, quatre dragmes; antimoine diaphoretique, tête morte de vitriol, de chacun deux dragmes & demie; mastic préparé, deux dragmes; térébenthine de Cypre, suffisante quantité pour incorporer le tout, & en faire une masse, dont on formera de petites pilules, qu'on donnera au nombre de quatre ou cinq pour chaque prise pendant plusieurs jours; c'est-à-dire, une dragme.*

Cet Auteur avoit tenu ces pilules ſecrettes ; mais un motif de charité l'engagea à les divulguer pour l'utilité du prochain. Il ſe ſervoit encore d'autres pilules qu'il prétendoit, auſſi efficaces que les précédentes quoique moins compoſées.

℞ *Gomme naturelle de gayac, trois dragmes ; antimoine diaphoretique, deux dragmes ; mercure doux, une dragme & demie ; cinnabre naturel ou d'antimoine, demi-dragme ; baume du Peron liquide, ſuffiſante quantité. Formez-en des pilules que vous envelopperez de feuilles d'or, & dont la doſe ſera de deux ſcrupules.*

Il regardoit encore le précipité verd comme un reméde ſi infaillible, qu'une ſeule priſe ſuffiſoit pour guérir une Gonorrhée récente, & quatre priſes pour la plus invétérée, ſans crainte de retour. Ce reméde procure ordinairement un doux vomiſſement & quelques ſelles. On en donne depuis deux grains juſqu'à quatre & ſix, dans quelque maſſe purgative, comme la confection hamech : on en

peut aussi composer les pilules suivantes.

℞ *Térébenthine de Cypre un peu cuite, une once; suc de reglisse épaissi, trois dragmes; précipité verd, deux dragmes; extrait de gentiane, une dragme. Mêlez le tout & en formez une masse de pilules, dont la dose sera depuis un scrupule jusqu'à deux.*

D'autres enfin se servent de la tisane des bois, qu'ils préparent & rendent purgative de la maniére suivante, ou à peu près semblable.

℞ *Esquine & salse-pareille coupées par petits morceaux, gayac rapé, antimoine crud, en poudre, renfermé dans un nouet, de chacun deux onces; sassafras rapé, demi-once. Faites infuser le tout dans douze livres d'eau commune sur les cendres chaudes pendant 24. heures; ensuite faites-les bouillir à petit feu jusqu'à la diminution du tiers, ajoutant sur la fin, senné mondé, six dragmes; reglisse, demi-once. La tisane étant réfroidie, passez-la & la gardez dans des bouteilles bouchées.*

On fait prendre trois verres de cette tiſane par jour, un le matin à jeun, l'autre ſur les quatre heures après midi, le troiſiéme le ſoir. En même tems on preſcrit pour boiſſon ordinaire une ſeconde décoction des mêmes ingrédiens reſtés de la premiére, qu'on appelle, *Bochet*.

Tous ces remédes adminiſtrés avec ordre & avec prudence, produiſent ſouvent de bons effets dans les perſonnes d'un temperament robuſte, qui ſont gras & pituiteux, & qui ont le ſang épais, groſſier, chargé de beaucoup de phlegme. Ils attenuent le virus; ils le détruiſent en briſant ſes pointes acides; ils le chaſſent ou par les ſelles ou par la tranſpiration; ils deſſéchent les Ulcéres qui peuvent être reſtés dans l'urétre. Mais ils ne conviennent pas aux gens maigres, bilieux, mélancholiques, dont le ſang eſt ſec, ſalin & ſulphureux; ni à ceux qui ont coûtume de ſe nourrir d'alimens légers, ſucculens, de haut goût, qui fourniſſent un chyle attenué, ſubtil, de peu de conſiſtence, & qui rendent le ſang chaud, ſalin, volatil, animé; car ces ſortes de re-

médes l'agitent, le raréfient, l'échauffent & le deſſéchent encore davantage; les parties génitales s'enflamment; la Gonorrhée ſe ſupprime; la dyſurie, & la ſtrangurie ſurviennent; ſouvent la fiévre & pluſieurs autres ſymptômes s'y joignent au grand deſavantage des malades, ſur-tout quand on emploie ces prétendus ſpécifiques dans le commencement, dans le progrès & dans l'état de la maladie, comme font les charlatans & tous ceux qui entreprennent de traiter ſans méthode les maladies vénériennes; au lieu que celle que nous avons propoſée a cela d'avantageux & de préférable, qu'elle convient à toutes ſortes de perſonnes.

Quelques-uns ont voulu établir la maniére de traiter la Gonorrhée virulente par le moyen des frictions mercurielles avec l'onguent Neapolitain, compoſé d'une partie de mercure vif bien purifié, éteint dans ſuffiſante quantité de térébenthine; & de deux parties de l'axonge de porc, exactement mêlées enſemble, en ſorte qu'il ne paroiſſe aucun atome de mercure. *Voyez* la Diſſertation medecinale de

M. Deidier medecin de Montpellier, ſur la maladie vénérienne, *Section* 21. *& ſuivantes.* On en frotte auprès du feu les parties génitales de l'un ou de l'autre ſexe, le pubis, les aînes, le perinée & les feſſes. On ne fait ces frictions que tous les trois ou quatre jours, & on n'emploie à chacune que deux ou trois dragmes d'onguent pour éviter la ſalivation. On les continue pendant deux ou trois ſemaines, ou juſqu'à ce que le virus ſoit entiérement détruit & que la Gonorrhée ceſſe. Afin que l'onguent reſte ſur la peau & que la chemiſe ne l'enleve point, on fait prendre au malade un calecon qu'il garde pendant toute la cure ſans le changer; & l'on a ſoin de le tenir renfermé dans une chambre chaude; parce que le mercure employé en frictions augmente conſidérablement la tranſpiration. Si le malade étoit expoſé à un air froid qui ſupprimât cette évacuation, il ſeroit fort à craindre qu'il ne ſurvînt quelque fluxion, quelque depôt dangéreux, ou un flux de bouche copieux. Si malgré ces précautions le flux vouloit paroître, on éloigneroit

les frictions, & on purgeroit auſſitôt le malade avec une teinture de caſſe & de manne dans le petit lait, ou avec quelqu'autre medecine douce, qu'on réitéreroit ſuivant le beſoin; & quand le ptyaliſme ſeroit paſſé, on recommenceroit les frictions. Pendant ce traitement on ne laiſſe pas d'avoir recours en même tems aux autres remédes capables de calmer l'inflammation & tous les autres ſymptômes. Ces remedes ſont la ſaignée pluſieurs fois réitérée, une ample boiſſon de tiſane rafraîchiſſante & adouciſſante, les émulſions, les clyſtéres anodyns & autres ſemblables.

Cette maniére de traiter la Gonorrhée virulente ne laiſſeroit pas d'être commode, ſi elle réuſſiſſoit. Le malade exemt de prendre intérieurement toutes les préparations de mercure & tous les purgatifs qu'on eſt obligé de réiterer tant de fois, pour parvenir à une parfaite guériſon, en ſeroit bien moins affoibli & moins épuiſé. Le mercure appliqué en onction, pénétrant par une voie plus courte juſqu'au ſiége de la maladie, ne ſouffriroit point toutes les altéra-

tions qui ne manquent pas de lui arriver dans l'eſtomac, dans les inteſtins, dans le ſang & dans tous les vaiſſeaux qu'il doit parcourir. Par conſéquent il ſemble qu'il devroit agir plus efficacement. Mais puiſque l'expérience nous apprend que les frictions mercurielles dans le traitement de la vérole univerſelle guériſſent cette fâcheuſe maladie & tous les accidens qui en dépendent ſans arrêter la Gonorrhée, on peut bien juger que de foibles frictions, éloignées les unes des autres, ſont inſuffiſantes pour guérir radicalement cette derniére maladie. Auſſi le ſuccès en eſt-il infructueux dans ce pays-ci. Le mercure ainſi appliqué peut bien détruire le virus vénérien : mais il relâche les conduits excréteurs des glandes de l'urétre, des proſtates & des véſicules ſéminaires, & laiſſe ordinairement après lui un écoulement très-difficile à arrêter.

Cet écoulement involontaire a le plus ſouvent ſa ſource dans les véſicules ſéminales. La matiére qui y coule eſt blanche & épaiſſe. S'il eſt abondant, il épuiſe le malade; il le jette

dans le marafme & dans la phthifie dorfale ; il empêche l'érection & amortit tous les aiguillons de l'amour, parce que les réfervoirs de la femence font toûjours vuides. Il vient quelquefois des proftates ou des glandes de couper ou de celles de l'urétre. Alors la matiére qui coule eft plus claire, plus liquide moins abondante & ne caufe point d'épuifement.

Pour rémédier à cet accident, foit que le relâchement vienne des frictions, foit qu'il dépende de quelqu'autre caufe, on aura recours à l'opiate abforbante & aftringente faite avec la corne de cerf philofophiquement préparée, le corail rouge préparé, &c. que nous avons prefcrite à la fin de la cure de la Gonorrhée, pag. 202. & aux injections aftringentes faites avec demi-dragme de pierre médicamenteufe de Crollius, & fix onces d'eau de plantain, ou avec l'alun ou fel de faturne, un fcrupule de l'un ou de l'autre, diffout dans cinq ou fix onces d'eau de chaux, ou avec une décoction d'écorce de grenade, des balauftes, de Sumach, de rofes rouges, faite dans de l'eau de forgeron,

ron, y ajoutant un peu d'alun ou de ſucre de Saturne, ou avec demi-dragme de poudre de du Verni dans huit onces d'eau de plantain. Cette poudre ſe fait de la maniére ſuivante.

℞ *Alun de roche, ceruſe, terre ſigillée de Blois, craie de Briançon, vitriol verd, vitriol bleu, de chacun partie égale. On les met en poudre; on les méle enſemble; on les jette dans un creuſet rougi entre les charbons ardens; on les calcine juſqu'à ce que la maſſe ſoit devenue d'un bleu tirant ſur le blanc; enſuite on pulveriſe cette maſſe dans un mortier de verre ou de marbre, & on la garde dans un vaiſſeau de verre bien bouché.*

Après la cure d'une longue & violente Gonorrhée, accompagnée d'ulcéres conſidérables dans l'urétre, il reſte quelquefois une ſtrangurie opiniâtre & qui dure long-tems, dans laquelle on a de fréquentes envies d'uriner; cependant l'urine ne ſort que comme un filet quelquefois fourchu, ou l'on ne la rend que goutte à

goutte & avec de grands efforts. Si dans cet état le malade s'échauffe, fait quelque débauche, ou quelque faute dans le régime, la ſtrangurie peut dégénérer en iſchurie ou ſuppreſſion d'urine, & être ſuivie d'accidens fâcheux, tels que la fiévre, la lethargie, le vomiſſement urineux, l'inflammation de la veſſie, & autres ſymptômes produits par une trop grande plénitude & une diſtention exceſſive de ce viſcére, & par le reflux de l'urine dans la maſſe du ſang.

On a coûtume d'attribuer cette ſtrangurie à des carnoſités engendrées dans l'urétre en conſéquence des Ulcéres que le virus vénérien à cauſés dans ce canal. Il eſt vrai que ces carnoſités ou caroncules, qui ne ſont autre choſe que des hyperſarcoſes ou excroiſſances de chairs fongueuſes ou calleuſes, peuvent s'y former comme dans tous les autres Ulcéres, & comme effectivement il s'y en eſt trouvé, contre le ſentiment de pluſieurs: mais ce n'eſt pas la ſeule ni la plus fréquente cauſe de cette ſtrangurie. Il eſt plus ordinaire aux Ulcéres de cet-

re partie, particuliérement à ceux qui ſont ſitués aux embouchures des conduits excrétoires des véſicules ſéminaires & des proſtates, de laiſſer des cicatrices dures, calleuſes, élevées, annulaires ou d'une autre figure, qui rendent le canal de l'urétre plus étroit, ou qui ſont comme autant de brides qui le reſſerrent; ſi ces cicatrices viennent à ſe tumefier, elles peuvent boucher le paſſage de l'urine, & cauſer une iſchurie. Il peut encore arriver dans les anciennes Gonorrhées accompagnées d'Ulcéres, ou dans celles qui ſont renouvellées, ou imprudemment arrêtées par des injections ſtyptiques, que le veru-montanum ſoit excorié, tuméfié, endurci, skirrheux, & forme un obſtacle au cours de l'urine. Enfin par la longueur & la multiplicité des Gonorrhées les glandes de couper & les proſtates peuvent être attaquées d'Ulcéres fiſtuleux, devenir calleuſes, skirreuſes, fongueuſes, augmenter de volume & comprimer l'urétre qu'elles embraſſent.

Si cette maladie eſt accompagnée d'inflammation, il faut ſaigner le ma-

lade du bras promptement & copieusement, appliquer au périnée des cataplasmes émolliens, adoucissans & rafraîchissans, ordonner des émulsions faites avec les semences froides, celle de pavot blanc, de jusquiame, & le syrop de Nymphéa, prescrire une tisane de racine de guimauve & de nénuphar, de semence de lin, & de la réglisse, dont le malade boira modérément, crainte d'augmenter la quantité de l'urine; enfin recommander une diéte très-exacte. Si malgré ces précautions, l'ischurie survient, que la vessie soit excessivement pleine, qu'elle soit menacée d'atonie, d'inflammation ou de gangréne, qu'il y ait des vomissemens urineux, une léthargie & autres accidens funestes, on introduira, sans différer, la sonde creuse dans la vessie, après avoir fait une injection dans l'urétre avec de l'huile d'amandes douces pour le lubréfier. On a souvent bien de la peine à faire entrer la sonde dans un canal si rétréci. Il faut l'insinuer avec légéreté, avec adresse & avec patience, crainte de percer l'urétre, ou de le blesser. On court moins de risque à

ſonder pardeſſus le ventre avec une ſonde à ſimple courbure. Quoiqu'il ſorte quelques gouttes de ſang, pourvu qu'on ne faſſe point trop de douleur ni trop d'effort, on ne doit pas s'en effrayer, ſi la ſonde peut parvenir juſqu'à la veſſie, & que l'urine ſorte, tous les accidens ceſſent bien vîte. On ne ſe ſervira que d'une ſonde percée par les deux bouts, & point œilletée à ſon extrémité; car s'il ſe trouvoit quelque chair molle ou fongueuſe dans l'urétre, elle pourroit s'engager dans les yeux de la ſonde. On aura ſoin de laiſſer cette ſonde dans la veſſie juſqu'à ce que les ſymptômes ſoient calmés & que l'urine puiſſe ſortir d'elle-même avec facilité.

S'il eſt abſolument impoſſible de ſonder le malade, & que cependant il ſoit dans un danger évident de perdre la vie, on ne fera point de difficulté d'introduire une ſonde canelée dans l'urétre le plus avant qu'il ſera poſſible, de faire une inciſion à ce conduit avec le lithotome ſur la canelure de la ſonde vers ſon extrémité, & de faire entrer par l'ouverture une ſonde droite dans la veſſie, ou mê-

me d'en venir à la ponction du périnée avec le troiscars, supposé qu'il n'y ait point d'autre ressource. Il vaut mieux tenter un remède extrême capable de sauver le malade, que de l'abandonner à son malheureux sort. L'opération faite, on laissera la sonde droite ou la canule dans la vessie jusqu'à ce que l'inflammation & les autres symptômes soient dissipés. Ensuite on détergera; on incarnera & on cicatrisera la plaie comme à l'ordinaire. Enfin on purgera plusieurs fois le malade avec une teinture de casse & de manne dans le petit lait.

Quand la strangurie est habituelle, sans inflammation & sans tous les accidens dont nous avons parlé, la seule indication qu'on doit avoir, c'est d'élargir le passage de l'urine. Les Anciens accusant toûjours les carnosités comme seule cause de cette maladie, tâchoient de les consumer par le moyen des cathérétiques qu'ils introduisoient dans l'urétre avec des bougies. Mais ces remédes enflammoient, rongeoient & ulceroient ce conduit, & par conséquent augmentoient le mal. Quelques-uns ont ou-

vert l'urétre ſur la ſonde canelée pour découvrir les caroncules ou carnoſités, & les détruire ou les conſumer avec des remédes convenables. Bien loin de procurer du ſoulagement, après la cicatrice, le conduit de l'urine ſe trouvoit encore plus étroit. La meilleure méthode eſt d'introduire dans la verge des bougies qui par leur volume & leur fermeté puiſſent écarter peu à peu les parois de l'urétre, & en même-tems ramollir & relâcher ſes fibres. On les fait de la maniére ſuivante.

Prenez une toile fine de lin, coupée d'une longueur & d'une largeur convenable pour faire des bougies-plus ou moins longues, plus ou moins groſſes, ſuivant le beſoin, & qui ſe terminent inſenſiblement en cone. Trempez cette toile dans de la cire neuve fondue, ou ſelon quelques-uns, dans de l'emplâtre de vigo cum mercurio liquefié; enſuite roulez-la entre deux petites planches de bois bien polies & chaudes, pour en former une bougie ferme & bien ſerrée. Vous en ferez de différente longueur & groſſeur; les plus longues ſeront d'environ neuf à dix pouces; les plus groſſes le ſeront un peu plus qu'une

plume à écrire; les autres seront insensiblement plus menues en sorte que la plus deliée sera de la grosseur d'un stilet.

Pour se servir de ces bougies on commence par la plus fine, & après avoir fait uriner le malade, & oint la bougie d'huile d'amandes douces, on l'introduit doucement dans l'urétre jusqu'aux obstacles qui y sont & même plus loin s'il se peut; si elle pouvoit pénétrer jusqu'à la vessie ce seroit encore mieux : mais cela n'arrive guère la premiére fois. Quand on a besoin d'uriner, on retire la bougie & on la remet après, tâchant de l'enfoncer le plus avant qu'il est possible, ce qu'on continue de faire tous les jours trois ou quatre fois, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue jusqu'à la vessie & qu'on puisse l'ôter & la remettre librement & sans douleur. Ensuite on passe à une plus grosse, & ainsi des autres par degrés. Lorsqu'on est venu à la plus grosse, & qu'elle peut entrer & sortir librement, c'est une marque que l'urétre est assez dilaté, & que tous les obstacles sont applanis. Par cette méthode on parvient peu à

peu quoique lentement, à ſurmonter la ſtrangurie habituelle la plus opiniâtre : mais quoiqu'on urine à plein canal, il ne faut pas laiſſer de continuer l'uſage des bougies tous les jours pendant quelques heures, enſuite toutes les ſemaines, & enfin tous les mois; car l'urétre à toûjours de la diſpoſition à ſe reſſerrer & ſe rétrécir dans cette maladie. On change de bougie ſuivant le beſoin.

Pluſieurs Praticiens ſe contentent de faire de petites bougies courtes auxquelles ils attachent un fil, & qu'ils introduiſent à la faveur d'une ſonde d'argent droite & creuſe, qu'ils ont auparavant fait entrer dans l'urétre. Ils pouſſent la bougie avec un ſtilet par le canal de la ſonde juſqu'au milieu des obſtacles, & ils en emploient ſucceſſivement de plus groſſes, comme nous avons dit des grandes bougies. Quand le malade eſt obligé d'uriner, on tire la bougie avec le fil, & on la remet, ou l'on en change. Ces ſortes de bougies n'occupant qu'une partie du canal de l'urétre ne peuvent faire qu'une dilatation inégale.

D'autres enfin conſeillent de ſe ſervir de petites verges de plomb longues de neuf à dix pouces, paſſées dans une filiére pour les rendre cylindriques. On en prépare dix ou douze de différente groſſeur. La plus groſſe l'eſt un peu plus qu'un tuyau de plume à écrire; les autres doivent diminuer par degrés. On les introduit comme les longues bougies & avec les mêmes précautions, commençant par la plus menue & paſſant ſucceſſivement juſqu'à la plus groſſe. En les introduiſant, on comprime doucement le périnée, afin que la pointe de la verge, qui eſt fléxible, puiſſe s'accommoder à la courbure de l'urétre. Quoique ces verges de plomb ſoient fléxibles elles ne laiſſent pas d'être fragiles; elles peuvent ſe caſſer dans la veſſie ou dans l'urétre par quelque mouvement ou quelque ſituation extraordinaire & imprévue. Si la pointe ſe rompoit dans la veſſie, elle pourroit, en y reſtant, ſervir de noyau à une pierre. Si la verge ſe caſſoit dans l'urétre, il ſeroit difficile d'en faire ſortir le morceau: d'ailleurs quoique le plomb ſoit ſouple & pliant, il eſt

toûjours beaucoup plus dur que l'urétre ; il pourroit donc meurtrir ce canal & l'on ne l'y souffriroit qu'avec peine.

§. II. *Chancres vénériens.*

Les Chancres vénériens sont de petits ulcéres malins, calleux, bordés ordinairement d'un cercle dur & jaunâtre, qui jettent un pus séreux, verdâtre, tirant sur le jaune ou sur le gris, & qui sont causés par un virus vérolique.

Ces Ulcéres viennent le plus souvent aux parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, dans la bouche, ou aux lévres, quelquefois aux mammelons des nourrices.

Le virus vénérien s'engendre d'abord dans les parties naturelles de la femme par la corruption de plusieurs semences différentes qu'elle a reçu, comme il a été dit en parlant de la cause originaire de la Gonorrhée virulente. Si ce virus pénétre jusque dans la masse du sang il cause la vérole ; s'il ne s'insinue que dans les lacunes des glandes du vagin, de la

vulve ou du meat urinaire, il produit la Gonorrhée ; quand il ne fait que séjourner sur la tunique externe du vagin ou de la vulve, il cause des tubercules & fait naître des Chancres : cette tunique étant lâche & spongieuse, il la pénétre & s'insinue dans les petits vaisseaux lymphatiques qui s'y distribuent ; & comme il est salin & acide, il épaissit & coagule la lymphe qu'il y rencontre, & avec laquelle il se mêle. Cette lymphe coagulée arrêtant & épaississant celle qui s'y porte, augmente de volume & forme une petite tumeur qui géne & comprime les vaisseaux capillaires sanguins qui rampent autour d'elle. Le sang ralenti dans son cours, s'accumule, s'échauffe, se raréfie & fait redoubler les systoles des petites Artéres qu'il remplit plus qu'à l'ordinaire. La lymphe épaissie & arrêtée, se trouvant échauffée par la chaleur du sang, broyée d'ailleurs & attenuée, par les battemens redoublés de ces petites artéres, elle se dissout & se change en pus. Ses parties sulphureuses se brisent ; ses parties salines se dévelopent & se dégagent ; elles de-

viennent plus âcres ; elles rongent le tissu de la partie & font dégénérer la tumeur en petit Ulcére chancreux.

La femme infectée de ce virus le communique à l'homme dans la copulation : le gland & le prépuce dont le tissu est spongieux, & dont les pores sont encore plus ouverts pendant l'érection, imbus de cette humeur virulente, en sont facilement pénétrés. Il fait sur eux le même effet que sur le vagin & produit ainsi les Chancres, & réciproquement l'homme attaqué de chancres ou de quelque autre maladie vénérienne, gâte la femme avec laquelle il a commerce ; c'est la maniére la plus ordinaire dont ce venin se communique d'un sexe à l'autre.

Mais si une personne a des Chancres vénériens à la bouche, & qu'on boive après elle dans un verre où il sera resté un peu de salive virulente & purulente, le virus s'attachant aux lévres, aux gencives, à la langue, ou au palais, y produira des Chancres comme il fait aux parties naturelles, ou si un enfant tette une nourrice gâtée, il lui en viendra à la bouche ; si

la nourrice alaite un enfant gâté, quoique ſaine, elle en aura au mammelon.

Les Chancres peuvent auſſi venir de cauſe interne à tous les endroits ci-deſſus. En ce cas c'eſt un ſymptôme de la vérole ; ils ne ſe guériſſent qu'avec cette maladie.

Lorſqu'on eſt attaqué de Chancres & de Gonorrhée virulente en même tems, ou de Chancres & de Bubon vénérien, ou que l'un ſurvient ou ſuccéde à l'autre, c'eſt ordinairement une marque de vérole. Les Chancres négligés ou maltraités, donnent ſouvent cette maladie. Ceux qui attaquent le frein de la verge, ſont plus dangereux que les autres ; ils pénétrent quelquefois juſqu'à l'urétre & rongent une partie du gland. Quand les Chancres ne cédent point aux remédes convenables, c'eſt une preuve que le virus a gagné la maſſe du ſang.

Pour guérir les Chancres des parties naturelles, il faut preſcrire une ample boiſſon de tiſanne humectante & rafraîchiſſante, comme dans la Gonorrhée, faire prendre tous les jours

ſix ou huit grains de panacée mercurielle, & purger toutes les ſemaines le malade, même plus ſouvent ſi la panacée excitoit le flux de bouche. Ceux qui ſont d'un temperament phlégmatique peuvent ſe ſervir pour purgatif des pilules mercurielles ſuivantes.

℞ *Rhubarbe choiſie, demi-once; Trochiſques Albandal, Diagrede, de chacun deux gros; Mercure crud revivifié du cinnabre, une once; Térébenthine de Veniſe, délayée dans un peu d'huile diſtillée de Térébenthine, une quantité ſuffiſante pour incorporer le tout & en faire une maſſe de pilules dont la doſe ſera de deux ſcrupules ou une dragme.*

Il eſt néceſſaire d'ordonner en même tems une diéte exacte, humectante & rafraîchiſſante comme dans la Gonorrhée. Si le malade ne pouvoit pas prendre de pilules, ou qu'il s'en trouvât échauffé, on le purgeroit avec une once de pulpe de caſſe, deux onces de manne & deux dragmes de ſel d'epſom ou de la Rochelle, bouil-

lis dans dix onces de petit lait, ou de tiſane de feuilles de chicorée ſauvage ; ou de teinture de capillaires pour deux priſes qu'on feroit prendre à une heure l'une de l'autre.

Si les Chancres étoient accompagnés d'une inflammation conſidérable & d'une tenſion & gonflement des parties naturelles, on ne feroit point de difficulté de ſaigner le malade pluſieurs fois du bras, par les raiſons que nous avons alleguées dans la Gonorrhée virulente ; & on y appliqueroit des cataplaſmes ou des fomentations émollientes & rafraîchiſſantes qui y ſont preſcrites.

A l'égard des remédes externes on a coûtume d'y appliquer des plumaceaux chargés de ſuppuratif, dans lequel on a mêlé un peu de précipité rouge, ou de mercure doux, ou de précipité verd, ou de pierre à cautére : mais tous les corroſifs rendent ſouvent les Chancres encore plus durs & plus calleux. Il vaut mieux ſe ſervir d'un onguent Néapolitain fait avec parties égales de mercure vif & de térébenthine, ou de baume d'Arceus. Si l'on veut exciter la ſuppuration,

on le mêlera avec le tiers ou la moitié de ſuppuratif. Cet onguent reſoût & fond inſenſiblement toutes les calloſités. On continuera d'en mettre deux fois par jour juſqu'à ce que les Ulcéres ſoient devenus rouges, vermeils, ſans dureté & ſans calloſité En cas qu'il ne conſumât pas aſſez les chairs fongueuſes, on pourroit mettre deſſus une poudre faite avec une partie de précipité rouge, & ſix parties d'alun brûlé, & appliquer par-deſſus un plumaceau chargé de ſuppuratif. Si malgré tous ces remédes exactement adminiſtrés, ces Ulcéres ne guériſſent pas, il faut penſer à traiter au plûtôt le malade, de la vérole. Mais s'ils cédent, on continue la cure en les cicatriſant comme les Ulcéres bénins. On obſervera la même méthode pour les Chancres des mammelles.

Les Chancres de la bouche demandent auſſi les mêmes remédes internes, excepté qu'il faut être circonſpect ſur l'uſage de la panacée, & n'en donner que de petites doſes; ſi elle excitoit le plyaliſme, elle augmenteroit le mal. En même tems on ſe ſer-

vira d'un gargariſme fait avec deux dragmes d'alun crud, une dragme de camphre diſſout dans un peu d'eau de vie, & deux onces de ſucre candi, ou de miel roſat; le tout mêlé dans une livre d'une ſeconde eau de chaux. Le gargariſme fait avec une décoction d'orge, d'aigremoine, de miel roſat & de quelques gouttes d'eſprit de vitriol juſqu'à une agréable acidité, eſt encore convenable. Si les Chancres des lévres ſont placés extérieurement, on y appliquera des plumaceaux ou un petit emplâtre d'onguent Néapolitain, mêlé d'abord avec l'onguent de la Mére pour les faire ſuppurer; & enſuite avec le baume d'Arceus, afin de les déterger. Enfin pour les cicatriſer & achever de réſoudre toute la dureté qui pourroit y être reſtée, on y mettra un emplâtre de *de Vigo cum mercurio.* Les remédes internes ſeront les mêmes que ceux qui ont été preſcrits pour les Chancres des parties naturelles.

Pour terminer la cure de tous les Chancres vénériens, & diſſiper par la tranſpiration quelques particules vi-

rulentes qui pourroient s'être communiquées à la maſſe du ſang & de la lymphe, on mettra le malade à l'uſage de la tiſane des bois ſimple, & par intervalles, purgative, plus ou moins forte, ſuivant que le ſujet ſera d'un temperament plus ou moins phlegmatique. Enfin le lait d'aneſſe ou le lait coupé le rétablira dans l'embonpoint qu'il aura perdu pendant l'uſage des remédes.

§. III. *Ulcéres véroliques.*

Quoique les Ulcéres véroliques & les Chancres vénériens reconnoiſſent la même cauſe, qui eſt un virus vénérien, il y a cependant quelque différence entr'eux. Les premiers ſont des Ulcéres plus profonds, plus étendus, plus rongeans, plus livides. Leurs bords ſont plus enflés, plus durs, plus calleux; & ils peuvent naître dans toutes les parties du corps; au lieu que les Chancres vénériens ſont petits & ſuperficiels, & qu'ils ne viennent ordinairement qu'aux parties naturelles, aux lévres, dans la bouche, au mammelon.

Les Ulcéres véroliques surviennent à la vérole ou succédent aux Chancres, à la Gonorrhée virulente, ou au bubon vénérien mal traités & mal guéris. Il est assez ordinaire qu'un an ou deux, plus ou moins après une guérison apparente de ces maladies, le virus n'étant point détruit, se porte par la voie de la circulation aux glandes cutanées ou à quelqu'autre partie externe, avec la lymphe qui lui sert de véhicule, & que cette lymphe virulente, au lieu de se dissiper par la transpiration, s'arrête à l'habitude du corps, s'y épaississe, y fasse des obstructions & forme des pustules, des gales, des dartres ou d'autres éruptions à la peau. Si ces éruptions cutanées ne sont point traitées méthodiquement, elles dégénérent en Ulcéres malins, rongeans, chancreux & pourrissans. La raison en est que les parties salines acides du virus se développent & s'exaltent par leur séjour, par la chaleur du corps, par le battement des petites artéres qui rempent autour, & par les oscillations des fibres. Devenues plus corrosives, elles communiquent leur

mauvaise qualité aux humeurs qui s'y rendent, & qui sont elles-mêmes déja infectées de virus. Alors elles rongent & consument la substance des parties où elles s'arrêtent, & produisent les Ulcéres dont il s'agit.

Ces sortes d'Ulcéres attaquent quelquefois tout le corps : mais ils viennent principalement au scrotum, au perinée, au fondement, aux léyres, au nez, au visage, au front, aux oreilles, à la tête, aux bras, aux cuisses, aux parties naturelles de la femme, aux mammelles.

Leur Diagnostic est rapporté dans l'article sixiéme du premier Chapitre de ce livre. Ils sont accompagnés d'une douleur & d'une demangeaison très-incommodes, qui augmentent quand la nuit approche.

Prognostic. Les Ulcéres véroliques négligés ou mal traités, font quelquefois de si grands progrès, qu'ils deviennent affreux. Ceux du scrotum qui succédent à une Gonorrhée violente & invétérée, deviennent souvent fistuleux, & ont communication avec l'urétre, tout le scrotum s'enfle, s'endurcit & se perce en cent en-

droits. Lorſque le malade urine, l'eau ſort par tous ces trous comme d'un aroſoir. Ceux du perinée peuvent auſſi pénétrer juſqu'à l'urétre. Au fondement, ils cauſent ſouvent la fiſtule. Ceux des lévres & du viſage ſe changent quelquefois en Ulcéres phagédéniques & cancéreux. On a vu ceux du nez en ronger & conſumer les ailes, les cartilages, & même les os, & cauſer une grande difformité. Quand ils ſont internes, ils dégénerent en ozœne, qui eſt un Ulcére ſordide, putride, d'une odeur également inſupportable au malade qu'aux aſſiſtans. L'odorat en eſt détruit, il s'y forme une croûte qui bouche les narines, empêche la reſpiration & change la voix. Si cette croûte tombe, il ſurvient quelquefois un hémorragie, ou il en peut naître quelque polype. Ceux qui attaquent le dedans de la bouche, rongent ſouvent le palais, la luëtte, les côtés de la langue, les gencives. Les Ulcéres véroliques des bras, & des jambes, carient ſouvent les os, ſont accompagnés d'exoſtoſes, & ſuivis d'ankyloſes. Aux mammelles & aux parties naturelles des fem-

mes, ils deviennent aiſément fiſtuleux. Ceux qui s'engendrent dans le vagin & dans la matrice, ſont ordinairement précédés ou accompagnés de tumeurs skirrheuſes, & dégénerent le plus ſouvent en cancers incurables. Les Ulcéres véroliques qui ne pénétrent guère au-de-là des tégumens, peuvent recevoir guériſon: mais quand ils ſont invétérés, & qu'ils ont fait les progrès dont on vient de parler, ils ne ſe guériſſent qu'avec la vérole qui les cauſe ou les fomente.

Cure. Pour parvenir à la guériſon des Ulcéres véroliques qui ne ſont pas encore trop invétérés, il faut preſcrire une diéte humectante, délayante & rafraîchiſſante comme dans la Gonorrhée virulente. Saigner pluſieurs fois le malade, le purger avec les pilules mercurielles ou avec quelqu'autre medecine, à laquelle on joindra les antivénériens, & le baigner dix, quinze ou vingt jours. Pendant tout ce tems-là, on panſera les Ulcéres avec l'onguent Néapolitain ſeul ou mêlé avec un tiers de baume d'Arceus, évitant les cathérétiques qui endurciſſent encore davantage les

chairs & les callosités ; *Voyez* la cure des Chancres vénériens. Après les bains, on prescrira la panacée à la dose de six, huit ou dix grains suivant l'âge, les forces & le temperament du malade ; & on le purgera souvent comme il a été dit dans la cure de la Gonorrhée, tant pour évacuer le virus que pour prévenir ou arrêter le flux de bouche. S'il ne peut pas supporter l'effet de la panacée, ni des autres remédes mercuriels pris intérieurement, on peut lui administrer les frictions par extinction, c'est-à-dire, menagées de maniére qu'elles éteignent insensiblement le virus sans causer la salivation, observant les précautions rapportées dans les articles précédens. On continuera la panacée ou les frictions mercurielles & les purgations jusqu'à ce que les Ulcéres soient devenus rouges, vermeils, sans dureté, sans callosité, & sans malignité. Alors on achevera de les guérir comme les Ulcéres bénins ; & pour détruire entiérement le virus qui pourroit être resté dans la masse des humeurs, on ordonnera la tisane des bois pendant huit ou dix jours. Enfin

l'on

l'on rétablira le malade par l'uſage du lait d'aneſſe. Si les Ulcéres ne cédent point à tous ces remédes, on le traitera dans toutes les régles qu'exige la groſſe vérole.

A l'égard des Ulcéres du périnée qui pénétrent dans l'urétre & qui ſont devenus fiſtuleux & calleux, il faut ouvrir ce canal en cet endroit ſuivant ſa longueur à la faveur d'une ſonde canelée, découvrir les ſinus qu'il peut y avoir, & ſcarifier les calloſités pour les faire ſuppurer en y appliquant l'onguent Néapolitain mêlé avec un tiers d'onguent de la Mére ou de Baſilic, ou le Digeſtif ordinaire auquel on ajoutera un peu d'Ægyptiac ou d'aloës, ou de teinture de myrthe, ou d'onguent de Styrax. Si l'on craint la gangréne, on laiſſera en même-tems une ſonde creuſe dans la veſſie afin de faciliter le cours de l'urine par l'urétre, & de mettre l'Ulcére à couvert de l'acrimonie de ſon ſel ammoniacal. On ôtera la ſonde quand les lévres internes de l'Ulcére ſeront réunies.

Les Ulcéres du fondement accompagnés de fiſtule, demandent l'opé-

ration qui convient à cette maladie, avec les précautions qu'exigent les Ulcéres fomentés par un virus vénérien.

Pour l'Ulcére des narines, outre les remédes internes ci-dessus prescrits, on se servira du baume suivant, décrit dans Musitan.

℞ *Yeux d'écrevisses, sperme de baleine, de chacun une dragme; cinnabre naturel, dix-huit grains; sucre de Saturne, quinze grains; camphre, neuf grains; baume du Perou, suffisante quantité pour incorporer le tout.* On en frottera souvent le dedans des narines. Ou

℞ *Eaux de plantain & de sureau, de chacune demi-once; miel rosat, six dragmes; esprit de vin rectifié, trois dragmes; mercure doux, sept ou huit grains; trempez-y un linge & l'introduisez dans les narines.*

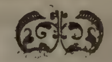
Cet Auteur recommande aussi le parfum fait avec l'encens & la gomme animée, de chacune deux dragmes; cinnabre, une dragme, dont

on fait une poudre qu'on jette ſur les charbons ardens pour en recevoir la fumée par un entonnoir.

A l'égard des Ulcéres de la bouche, *Voyez* la cure des Chancres. S'ils ſont conſidérables, la Cure générale de la vérole eſt la plus ſure, ainſi que pour les Ulcéres accompagnés de carie, d'exoſtoſes & d'ankyloſes.

Les Ulcéres véroliques du vagin qui accompagnent ou qui dépendent de la vérole, ne ſe guériſſent qu'en faiſant paſſer les malades par le grand reméde. Quand le virus eſt détruit par ce moyen là, on y fait des injections d'une décoction de roſes rouges, de racine de juſquiame, d'ariſtoloche avec du miel roſat, pour déterger les Ulcéres. Enſuite on y injécte de l'eau d'orge avec moitié eau de chaux & de la tuthie en poudre pour les deſſécher. Ceux de la cavité de la matrice ſe traiteront de même: mais on les guérit rarement. Les humeurs dont ce viſcére eſt toûjours abreuvé les empêchent de ſe deſſécher & de ſe cicatriſer. Ceux qui ſont dégénérés en cancers ſont abſolument incurables. On ne peut ordonner qu'un régime

humectant & adouciſſant, & quelques injections anodynes faites avec une décoction ou des eaux diſtillées de Morelle, de juſquiame, de perſicaire, ou autres ſemblables, battues avec de l'huile d'œufs, ou de l'huile de térébenthine adoucie par pluſieurs diſtillations avec de l'eau. Les bouillons d'écreviſſes avec le veau, altérés de laitue, de pourpier, de bourrache, de buglοſe & de chicorée ſauvage, les opiates abſorbantes faites avec les yeux d'écreviſſes, le corail, le ſuccin blanc, le diaphoretique mineral, de chacun ſix grains; Laudanum, demi-grain ou un grain, le tout incorporé dans quelques gouttes de ſyrop de capillaires pour un ſeul bol ſoir & matin, l'uſage du lait d'aneſſe, & même pour toute nourriture celui de vache, ſi le malade pouvoit le digérer, tous ces remédes dis-je ſont convenables pour une cure palliative.



ARTICLE DEUXIÉME.

Des Ulcéres scorbutiques.

Les Ulcéres scorbutiques sont livides, violets, bleuâtres, souvent garnis de points blancs comme de la graisse ou du lard; ils jettent un pus visqueux, bourbeux, sanguinolent, de mauvaise couleur & de mauvaise odeur. Leur circonférence & les bords sont enflés, durs & livides.

Ces Ulcéres sont ordinairement accompagnés de taches rouges, purpurines, semblables à des morsures de puces, de vergetures rouges, ou d'espéces d'ecchymoses assez étendues, brunes, plombées, violettes, dures & douloureuses, principalement aux bras, aux mains, aux cuisses, aux jambes, ou de gales & d'autres éruptions dures & livides, à la peau. On a souvent les muscles dans des contractions convulsives. On sent des douleurs vagues, quelquefois fixes dans les membres, qui empêchent

de les remuer, les gencives sont gonflées, livides, fongueuses, saignantes, ulcérées. Ces Ulcéres attaquent toutes les parties du corps, mais particuliérement les membres. On les confond souvent avec les Ulcéres véroliques. *Voyez*-en le Diagnostic dans l'Article sixiéme du premier Chapitre de ce livre.

Les Ulcéres scorbutiques ne sont pas moins opiniâtres & moins difficiles à guérir que les véroliques. On n'en peut même guère venir à bout qu'en guérissant le scorbut qui les fomente.

Il faut donc mettre d'abord le malade à l'usage des remédes spécifiques qui conviennent à cette maladie. On commencera par une saignée ou deux, si l'on s'apperçoit que les vaisseaux sanguins soient trop pleins. Ensuite on le purgera avec l'infusion de deux dragmes de follicules de senné, d'une dragme de rhubarbe & d'une demi-dragme de sel de tartre, ou de tartre martial soluble dans une décoction de feuilles de chicorée sauvage, y faisant fondre une once de manne, & mêlant à la colature, une once de

syrop de fleurs de pécher, ou dans une infusion de deux dragmes de senné, faites fondre une once & demie de manne, & demi-dragme de sel végétal, & délayez dans la colature demi-once de confection Hamech. Après la purgation, on prescrira les bouillons antiscorbutiques suivans.

℞ *Racines de patience, d'aunée & de bruscus, de chacune demi-once. Faites-les bouillir avec demi-livre de rouelle de veau, ou un colet de mouton, dans trois chopines d'eau, réduites à la moitié, ajoutez-y des feuilles de chicorée sauvage, de scolopendre, de capillaires, & sur la fin des feuilles de cerfeuil, d'alleluya, de cresson, de cochlearia, & de becabunga, de chacune une poignée.* Passez le bouillon, divisez-le en deux, & faites-en prendre un le matin à jeun, l'autre l'après midi entre les repas pendant douze jours, mêlant dans chacun en le donnant un scrupule de tartre martial soluble, ou trois ou quatre grains de sel de mars de riviére, & purgeant le malade au milieu & à la fin, comme ci-dessus.

On peut ſubſtituer à ces bouillons la décoction antiſcorbutique de la Pharmacopée de Paris. La voici.

℞ *Racines de chiendent, de bardane, & de patience, de chacune une once; regliſſe ratiſſée & contuſe, deux dragmes. Faites-les bouillir dans cinq livres d'eau commune réduites à quatre. Alors ajoutez à la décoction, racine de raifort ſauvage rapée, une once. Peu de tems après retirez le vaiſſeau du feu & y jettez feuilles coupées de beccabunga, de creſſon, & de cochlearia, de chacune une poignée; bouchez-le exactement juſqu'à ce que la liqueur ſoit réfroidie; enſuite paſſez-là; mêlez-y le ſuc d'un citron exprimé, jettez-y même le citron coupé par morceaux & gardez la décoction pour l'uſage.*

Le malade boira un verre de cette décoction, toutes les quatre heures.

Après l'uſage des bouillons, ou de la décoction antiſcorbutique, on fera prendre l'opiate ſuivante, pendant quinze jours.

℞ *Limaille d'acier préparée à la rosée & porphyrisée, demi-once ; senné mondé, rhubarbe, de chacun trois dragmes ; extrait d'ellebore noir, extrait de geniévre, sel de tamarisc, de chacun deux dragmes ; curcuma, cortex Winteranus, gomme laque, de chacun une dragme ; syrop de limons, suffisante quantité.* On réduit en poudre subtile ce qui doit l'être, & on incorpore le tout avec le syrop. La dose en est d'une dragme tous les jours le matin à jeun.

Pendant tout ce tems-là, on fera manger en salade aux repas du cresson de fontaine ou de jardin, du cochlearia, du beccabunga & des fleurs de capucine ; ou il usera pour boisson ordinaire, d'une tisane faite avec deux onces de racine de raifort sauvage rapée, trois dragmes de reglisse, infusée dans cinq livres d'eau, passant la tisane avec expression. Au défaut des plantes antiscorbutiques, on peut mêler dans chaque bouillon en le prenant, une dragme ou deux d'esprit de cochlèaria.

Si le malade étoit échauffé par les remédes, ou épuisé & desséché par la maladie, on lui feroit prendre une chopine de petit lait deux fois par jour entre les repas, avec une once de syrop antiscorbutique de la Pharmacopée de Paris, ou même le lait édulcoré avec ce syrop.

On entretiendra le ventre libre par le moyen des lavemens faits avec des herbes émollientes, ausquelles on ajoutera le cresson, le cochléaria, le beccabunga & l'alleluya, & on y mêlera deux ou trois onces de miel violat ou de Nenuphar.

Mais il faut sur toutes choses que le malade observe un régime convenable, qu'il se prive de viandes noires, salées, fumées, & de tous les alimens difficiles à digerer, & comme cette maladie est très-opiniâtre & très-inégale, & qu'on retombe dans le tems qu'on se croit mieux, il est à propos de réiterer les antiscorbutiques ci-dessus marqués, & de revenir aux adoucissans, tels que les bouillons prescrits en premier lieu, le petit lait, & le lait, aussi-tôt que le sang commence à s'échauffer.

Par cette méthode on peut parvenir à détruire le virus ſcorbutique & à rendre les Ulcéres plus traitables. Mais parce qu'avant l'effet des remédes ils ſont ordinairement ſecs & ſordides, que les chairs ſont endurcies, que les vaiſſeaux ſont gênés dans toute la circonférence, que les liquides y abordent difficilement, & y circulent avec peine, que par conſéquent la partie devient enflée & livide, & pourroit dans la ſuite tomber dans une eſpéce de gangréne ſéche; il faut d'abord ramollir & faire ſuppurer ces ſortes d'Ulcéres, par le moyen de quelque onguent convenable; par exemple, par l'onguent d'Althéa, le baume de Styrax & l'onguent de la Mére mêlés enſemble. Enſuite on y ajoutera le mondificatif d'Ache, ou le baume verd, ou l'onguent Apoſtolorum, au lieu de celui de la Mére, pour déterger; & afin de ramollir & relâcher la peau qui eſt livide, dure & comme calleuſe autour des Ulcéres, on y appliquera un cataplaſme fait avec les racines d'Althéa, & de lis blanc; les feuilles d'Althéa, de branc-urcine & de violier; les fleurs

de camomille, de mélilot & de sureau, & la farine de lin; le tout cuit selon l'art dans suffisante quantité d'eau, pilé dans un mortier de marbre, & passé par le tamis de crin. Pour dissiper les ecchymoses, on peut se servir de la fomentation suivante.

℞ *Feuilles & fleurs de romarin, d'absinthe, de lavande, de thim & de sauge; fleurs de camomille, d'hypericum, de mélilot & de sureau, de chacune une poignée; racine de raifort sauvage rapée, deux onces; faites-les infuser & bouillir doucement dans trois chopines de vin rouge, reduites à une pinte, le vaisseau étant bien couvert, ajoutez-y sur la fin des feuilles de cresson de jardin, de cochléaria, de berle & de beccabunga, de chacune une poignée. Passez la decoction, & y mêlez de l'esprit de vin camphré & de l'esprit de cochléaria, de chacun deux onces. Fomentez-en les ecchymoses chaudement plusieurs fois le jour, & y appliquez des linges trempés dans la liqueur, ce qui est une espéce d'embrocation.*

Si malgré ces remédes tant internes qu'externes la partie étoit toûjours livide & menacée de gangréne, on y appliqueroit un liniment fait avec parties égales d'huile de térébenthine & de savon noir. En cas que la gangréne y survînt, on feroit des scarifications jusqu'au vif, & on y mettroit ce liniment, auquel on ajouteroit un quart d'esprit de cochléaria & un demi-quart d'esprit volatil de sel ammoniac, ou d'esprit volatil aromatique huileux, & par-dessus le tout, le baume de Styrax.

A l'égard des gencives gonflées, livides, fongueuses & saignantes, on se gargarisera la bouche avec de la teinture de gomme lâque & de l'esprit de cochléaria, mêlés ensemble en égale partie; ou avec une décoction d'une dragme d'ambre jaune pulvérisé, de trois pincées de feuilles & fleurs de romarin, & d'un scrupule d'alun de roche, bouillis dans seize onces de vin rouge réduites à douze, ajoutant à la colature, deux onces d'esprit de cochlearia. Si les gencives sont ulcérées, on les mondifiera avec le gargarisme suivant.

℞ *Racines d'Aristoloche ronde & de gentiane, de chacune une once; cortex Winteranus, demi-once; sommités d'hypericum & roses rouges, de chacune deux pincées. Faites-les bouillir dans une pinte de vin ou d'eau de chaux réduite à trois demi-setiers. Ajoutez à la colature de l'eau de vie camphrée, deux onces; eau de canelle, une once; sel ammoniac, une dragme; miel rosat, une once & demie. On se gargarisera souvent de cette liqueur, & d'abord qu'on se sera gargarisé, on se lavera la bouche avec de bon esprit de vin, & de l'esprit de cochléaria; après cela, on tiendra dans la bouche gros comme une noisette de l'opiate suivante.*

℞ *Gomme lâque, poudre d'écrevisses, de chacune demi-once; corail préparé, sang de dragon, roses rouges en poudre, de chacune une dragme & demie; ammoniac, une dragme; incorporez le tout dans suffisante quantité de syrop antiscorbutique.*

Si les gencives étoient non-seu-

lément ulcérées, mais aussi très-gonflées, très-fongueuses & livides, il faudroit couper les chairs fongueuses avec la pointe des ciseaux ou la lancette, les laisser saigner quelque tems & faire gargariser la bouche avec une décoction astringente faite comme il suit.

℞ *Ecorce de grenade concassée, demi-once; Sumach, balaustes, de chacun trois dragmes; roses rouges, deux dragmes; alun de roche, un scrupule; vitriol verd, demi-scrupule. Faites bouillir doucement le tout dans seize onces de vin rouge, réduites à douze.*

Le malade se lavera bien la bouche avec ce gargarisme, & prendra garde d'en avaler. Mais pour empêcher le progrès de la corruption, on se servira de la mixtion suivante.

℞ *Eau antiscorbutique de la Pharmacopée de Paris, une once; esprit ardent de cochléaria, demi-once; teinture de gomme lâque, eau spiritueuse de canelle, de chacune deux dragmes; camphre, un scrupule; mêlez.*

Prenez plusieurs petits bâtons garnis au bout d'un linge fin bien blanc, lié avec un fil. Trempez ce bout dans la mixtion ci-dessus, & en frottez bien les gencives & tous les endroits livides & mortifiés, ayant soin de changer de bâton aussitôt qu'il sera sale, & de ne le point tremper deux fois dans la liqueur. On continuera de nettoyer ainsi la bouche plusieurs fois le jour jusqu'à ce que les gencives soient fermes & vermeilles. Pendant l'opération, on fera cracher le malade de tems en tems dans une cuvette où l'on aura mis de l'eau fraîche & de l'eau de fleurs d'oranges pour corriger l'exhalaison & la mauvaise odeur des crachats.

Il faut observer que si ceux qui sont attaqués du scorbut, ont la commodité de prendre pendant huit ou dix jours les bains d'eaux thermales, tous les remédes ci-dessus prescrits réussiront encore mieux. On peut à ces eaux en substituer d'artificielles; en mettant dans chaque bain d'eau commune une livre de soufre, & deux onces de sel de tartre mêlés ensemble & bouillis dans une chaudronnée

d'eau qu'on ajoute au bain pour l'échauffer. Si l'on manquoit d'eaux thermales naturelles ou artificielles, il faudroit se servir du bain domestique d'eau simple.

Quand le virus des Ulcéres scorbutiques est détruit, on les mondifie, on les incarne & on les cicatrise comme les Ulcéres benins. *Voyez* la cure générale des Ulcéres à l'article huit du premier Chapitre de ce livre, & le Chapitre second des Ulcéres benins.

ARTICLE TROISIE'ME.

Des Ulcéres scrophuleux.

LES Ulcéres scrophuleux sont malins, durs, gonflés, sanieux, ordinairement sinueux & calleux. Ils rendent une sanie verte, jaune, livide, noirâtre, cendrée, sanguinolente, & surviennent aux écrouelles, ou les accompagnent.

Ces Ulcéres attaquent ordinairement les glandes conglobées du col, de la gorge, des aisselles, des aines, &c. & les jointures. Ils succédent à

des tumeurs dures, ſkirrheuſes, froides & indolentes dans le commencement : mais qui s'enflamment & s'abſcédent dans la ſuite par le battement & la chaleur des artéres voiſines, & par le mouvement inteſtin qui s'excite dans l'humeur qui s'y eſt arrêtée.

Les Ulcéres ſcrophuleux ſont ordinairement fomentés par un virus vérolique ancien, dégénéré de ſon premier caractére, & qui eſt la cauſe primitive des écrouelles malignes. Ce virus étant un ſalé acide, & très-propre à épaiſſir & coaguler la lymphe qui paſſe par les glandes conglobées ou qui arroſe les Articles. Auſſi obſerve-t-on que ceux qui ont eu des maladies vénériennes ſont ordinairement des enfans ſcrophuleux ; & ſi cette maladie eſt ſi familiére chez les Eſpagnols, ce n'eſt vraiſemblablement que parce que la vérole y eſt ſouvent héréditaire, à cauſe que ſes ſymptômes ſont ſi légers dans ce climat, qu'ils négligent de s'en faire guérir.

Le Diagnoſtic des Ulcéres ſcrophuleux eſt établi dans l'article ſixiéme du premier Chapitre de ce livre,

& dans notre livre des Tumeurs, Chapitre quatriéme, article deuxiéme, où nous avons donné une diſſertation fort ample ſur cette maladie.

Prognoſtic. Les Ulcéres qui ſurviennent à des écrouelles, que quelques-uns appellent *Benignes*, c'eſt-à-dire, à des tumeurs qui occupent des glandes conglobées, & qui ſont ſuperficielles, unies, peu dures, mobiles & ſans adhérence, ſe guériſſent aſſez ſouvent par des remédes convénables. Mais ceux qui ſe forment dans des tumeurs dures, inégales, adhérentes; qui ſont ſinueux, calleux, fiſtuleux; qui attaquent les jointures, les tendons, les ligamens; qui ſont accompagnés de gonflement dans les os & de carie; ceux auxquels la fiévre lente ſe joint, ou qui dépendent des écrouelles héréditaires, tous ces Ulcéres, dis-je, ſont très-longs & très-difficiles à guérir; ils ſont ordinairement le fleau des malades, & l'opprobre des Médecins & des Chirurgiens. Quand on parvient à les guérir dans un endroit, ils renaiſſent avec plus de fureur dans un autre. Les Ulcéres ſcrophuleux accompagnés d'écrouel-

les abſcédées dans le mézentére, (viſcére très-ſujet à cette maladie,) ou dans quelque autre partie interne, ſont incurables.

Cure. On ne peut guére parvenir à la guériſon des Ulcéres ſcrophuleux qu'en guériſſant les écrouelles qui les fomentent: nous avons donné dans le livre des Tumeurs, Chapitre cinquiéme, article deuxiéme, la maniére de traiter cette maladie. On commence par la ſaignée pluſieurs fois réitérée. Si le malade eſt plethorique, la circulation des humeurs en devient plus libre, & le reſſort des vaiſſeaux ſe rétablit mieux. Enſuite on le purge, on le met à l'uſage des bouillons aperitifs & martiaux, pendant quinze jours, le purgeant encore au milieu & à la fin; en même tems on lui fait prendre les bains domeſtiques.

Après cette préparation la panacée mercurielle, ou l'æthiops minéral font la baſe de la cure. On les ordonne ſeuls ou mêlés avec quelques médicamens convenables à cette maladie, comme la poudre de vipéres, de cloportes, les yeux d'écreviſſes, la pierre d'éponge calcinée, la corne

de cerf préparée philosophiquement, le diaphorétique mineral, l'antihectique de Poterius, les préparations de mars, ou autres semblables absorbans & aperitifs. L'effet de l'æthiops mineral & de la panacée est fort lent, on est obligé d'en continuer l'usage des années entiéres, parce que cette maladie est très rebelle, & qu'on ne donne pas ces remédes à une dose capable d'exciter le flux de bouche. Par exemple, on fait prendre le matin à jeun & le soir en se couchant dix ou onze grains d'æthiops mineral dans quelque conserve, augmentant peu à peu la dose jusqu'à un scrupule ou demi-dragme, & la diminuant insensiblement quand on veut la cesser; ou six, huit ou dix grains de panacée, incorporée aussi dans quelque syrop ou conserve; & l'on purge le malade toutes les semaines, ou même plûtôt, si le phtyalisme se déclaroit. Comme la plûpart des écrouelleux sont d'un temperament phlégmatique, on joint fort utilement à chaque dose d'æthiops minéral ou de panacée, six ou huit grains de poudre de viperes, & autant de poudre de clo-

portes. Pour les filles qui ne ſont pas réglées, & qui ſont en âge de l'être, ou qui ont une ſuppreſſion de menſtrues, on ajoute fort à propos ſix ou huit grains de limaille d'acier préparée, ou de ſafran de mars apéritif, ou de poudre d'arum compoſée, ou de poudre d'acier de la Pharmacopée de Paris; & autant de tartre martial ſoluble. On peut auſſi preſcrire l'æthiops mineral ou la panacée en opiate aperitive & purgative de la maniére ſuivante.

℞ *Panacée mercurielle, deux dragmes; poudre d'arum compoſée, une dragme; poudre de viperes, cloportes préparés, os de ſéche, éponge calcinée, diaphoretique mineral, pilules fétides majeures, de chacun demi-dragme; diagréde, un ſcrupule; reſine de jalap, gomme gutte, de chacune demi ſcrupule; ſel de la Rochelle, deux dragmes; ſyrop des cinq racines, ſuffiſante quantité pour incorporer le tout, & le réduire en opiate.*

La doſe ſera de demi-dragme le matin à jeun, la diminuant ou l'au-

gmentant ſuivant qu'elle ſera faire plus ou moins de deux ou trois ſelles. Si on employoit dans la compoſition l'æthiops mineral au lieu de la panacée, on en mettroit demi-once, à cauſe qu'il contient moins de mercure. Si cette opiate échauffoit ou fatiguoit le malade, au bout de huit jours il ſe repoſeroit une ſemaine pour le reprendre après, & en continuer ainſi l'uſage. Dans les intervalles on lui feroit prendre la panacée ſeule ou l'æthiops mineral; & ſi dans la ſuite il ſe trouvoit encore échauffé & exténué, on le mettroit pendant dix ou douze jours à l'uſage du petit lait chalibé, ou des bouillons apéritifs & rafraîchiſſans, enſuite aux bouillons de viperes pendant quinze jours; enfin aux eaux minerales ferrugineuſes, pour revenir après cela aux remédes antiſcrophuleux preſcrits; car il faut inſiſter long-tems ſur ces remédes pour dompter le virus des écrouelles. On joindra à tous ces remédes un régime exact & convenable; on défendra les eaux crues & tous les alimens difficiles à digérer, ou capables d'échauffer le ſang, d'augmenter l'acri-

monie des humeurs, ou d'épaiſſir la lymphe ; l'on preſcrira pour boiſſon ordinaire, une tiſane de racine de petite ſcrophulaire, ou une légére teinture d'eſquire ou de ſalſepareille, dans chaque verre de laquelle on trempera deux ou trois fois une boule de mars.

A l'égard des enfans on proportionnera la doſe des remédes à leur âge. Il ſuffira de donner à ceux qui ſont à la mammelle deux grains de panacée, ou ſix grains d'æthiops mineral dans leur bouillie, & les purger avec quelques grains de rhubarbe & de jalap, ou avec le ſyrop de chicorée compoſé.

Si tous ces remédes produiſent leur effet, les Ulcéres ſeront beaucoup plus faciles à guérir. Pour panſer ces ſortes d'Ulcéres, l'onguent Néapolitain mêlé avec partie égale de baume d'Arceus eſt fort convenable : il fond & détruit peu à peu les calloſités à raiſon du mercure qu'il contient, reméde très-propre à attenuer & à réſoudre la lymphe épaiſſie qui les cauſe. Si les Ulcéres occupent des glandes conglobées qui ne ſoient pas encore

détruites

détruites par la ſuppuration lorſqu'elles ſe ſont abſcédées, il faut les conſumer entiérement juſqu'à la racine ou à leur pédicule; il renouvelleroit toûjours la tumeur, ſi on ne le détruiſoit pas. On y peut réuſſir en y appliquant l'onguent ci-deſſus, auquel on aura mêlé un peu de pierre à cautére; ou en touchant la glande endurcie & la calloſité avec la pierre infernale; ou en mettant deſſus des trochiſques eſcarotiques faits avec une partie d'opium ſéché ſur une lame de fer, & deux parties de ſublimé corroſif incorporés dans ſuffiſante quantité de mucilage de gomme Adraganth; ils agiſſent ſans douleur. Lorſque les Ulcéres ſont ſinueux, il faut ouvrir les ſinus avec des ciſeaux ou un biſtouri à la faveur d'une ſonde canelée, pour les pouvoir panſer à plat. Quand toutes les chairs endurcies ſont tombées & que la calloſité eſt détruite, on déterge les Ulcéres avec le mondificatif d'Ache ou le baume verd. S'ils ſont trop humides on peut les deſſécher avec l'onguent Pompholyx dans lequel on aura mêlé un peu d'æthiops mineral.

Suppoſé que les Ulcéres ſcrophuleux ſoient accompagnés de carie, il eſt néceſſaire de découvrir l'os par des inciſions convenables, & d'y appliquer le bouton de feu, qui eſt le remede le plus ſpécifique. Après l'exfoliation, ſi la carie ſubſiſte, on réitére l'application du cautére actuel, & on panſe l'Ulcére avec le digeſtif ſimple. Quand il y a des calloſités, on ajoute au digeſtif un peu de pierre à cautére, ou on les touche avec la pierre infernale. Si le malade ne veut ſouffrir ni l'inciſion ni l'appli ation du bouton de feu, on peut faire couler ſur l'os carié, par le moyen d'une canule, de l'eſſence de géroſle & de ſcordium, dans laquelle ou aura mêlé un peu d'euphorbe en poudre: mais on a bien de la peine à réuſſir par cette méthode.



ARTICLE QUATRIE'ME.

Des Ulcéres chancreux, cancéreux, ou carcinomateux, & du Cancer ulcéré.

Les Ulcéres chancreux, cancéreux, ou carcinomateux ſont tous de même nature. On leur a donné ces différens noms par analogie à l'Ecreviſſe appellée en latin *Cancer*, en grec καρκῖνος, parce que ces Ulcéres, ainſi que le Cancer, ont à leur circonférence, particuliérement aux mammelles, des veines gonflées & variqueuſes, ſemblables aux pattes d'une Ecreviſſe, ou qu'ils ont une couleur livide & cendrée comme cet animal, & qu'ils s'attachent à la partie qu'ils occupent, avec la même opiniâtreté qu'une Ecreviſſe tient ce qu'elle embraſſe avec ſes pinces.

Ces Ulcéres ſont très-malins; leur ſuperficie eſt inégale, livide, ou noirâtre. Leurs bords ſont épais, calleux, renverſés, ſouvent horribles à voir. Ils jettent une grande quantité de pus, quelquefois ſordide, quel-

quefois ſanieux, rouſſâtre, jaunâtre, livide, cendré, ou ſanguinolent, d'une puanteur cadavereuſe & inſupportable. Comme ils ſont trés-rongeants, ce qui a donné lieu aux Grecs de les appeller *Phagedeniens*, ils rongent ſouvent les vaiſſeaux ſanguins & cauſent des hémorragies conſidérables. La douleur qui les accompagne eſt piquante, brûlante & exceſſive.

Les Ulcéres chancreux, ſurviennent quelquefois aux Plaies & aux Ulcéres invétérés & mal panſés, dans leſquels il s'eſt engendré des chairs fongueuſes & des calloſités qu'on a voulu conſumer par de violens eſcarotiques compoſés de ſels acides, corroſifs mineraux qui les ont endurcis & rendus carcinomateux. Ils ſuccédent auſſi fort ſouvent au Cancer occulte qui s'eſt ulcéré de lui même, ou par une application imprudente de remédes réſolutifs & peptiques.

Le Cancer occulte eſt une tumeur skirrheuſe, ronde, dure, inégale, livide, noirâtre ou plombée, ordinairement entourée de vaiſſeaux gonflés, tortus, variqueux, qui eſt dou-

loureuse ou qui le devient dans la suite, qui se manifeste dans son commencement sous la forme d'une petite glande presque indolente, grosse comme un pois ou comme une noisette, qui ne change point d'abord la couleur de la peau, & qui demeure quelquefois en cet état plusieurs années sans faire aucun progrès: mais quand l'humeur maligne qui la cause vient à s'échauffer, & à s'exalter par la chaleur du sang & par le battement des artéres voisines, cette tumeur grossit considérablement en peu de tems, cause de vives douleurs avec pulsation, s'abscéde enfin, & l'humeur qu'elle contient devient si âcre qu'elle ronge la substance de la partie qui la tient renfermée, & fait dégénérer le Cancer occulte en Cancer manifeste ou ulcéré. Alors il s'éléve souvent des parois de l'Ulcére des chairs fongueuses, en maniére de champignons seuls ou entassés les uns sur les autres; ou quelquefois les chairs voisines en sont tellement consumées, que les os en sont découverts & même cariés.

Le Cancer attaque principale-

ment les parties lâches, molles & fongueuſes. C'eſt pourquoi Galien, liv. 2. à Glaucon, chap. 10. dit que les tumeurs chancreuſes ont coutûme de venir à toutes les parties du corps, mais ſur-tout aux mammelles des femmes, dont les menſtrues ſont ſupprimés; auſſi y ſont elles plus ſujettes que les hommes. Corn. Celſe, liv. 5. chap. 28. dit que ce mal attaque principalement les parties ſupérieures, comme la face, les narines, les oreilles, les lévres, les mammelles des femmes, &c. mais on en a vu aux jambes & aux cuiſſes.

La cauſe prochaine du Cancer, & de l'Ulcére qui y ſurvient, eſt une lymphe épaiſſie, ſaline, acide & auſtére, qui s'arrêtant dans quelque glande y forme d'abord une tumeur ſkirrheuſe. Enſuite cette lymphe devenant plus âcre par ſon ſéjour, ſon mouvement & ſa diſſolution, ronge & ulcére la glande & la peau qui la renfermoient.

Les cauſes antecedentes, tant des Ulcéres chancreux que du Cancer, ſont le temperament mélancholique, l'abus ou le vice des ſix choſes non-

naturelles, la ſuppreſſion de quelque évacuation ordinaire, comme celle des menſtrues, des hémorrhoïdes. Les cauſes externes, ſont les coups, les chutes, les compreſſions; l'application des remédes aſtringens, répercuſſifs, réſolutifs qui épaiſſiſſent & coagulent les humeurs; les topiques ſalins, acides & corroſifs tirés des mineraux qui endurciſſent les chairs, & qui communiquent leur caractére aux liquides qui les arroſent.

Le Diagnoſtic du Cancer & des Ulcéres chancreux eſt manifeſte par leur définition & leur deſcription. *Voyez* auſſi l'Article ſixiéme du premier Chap. de ce livre, & notre livre des Tumeurs, Chap. 4. Art. 1.

Prognoſtic. Les Ulcéres chancreux & le Cancer ulcéré, ſont très difficiles à guérir. La mauvaiſe diſpoſition du ſang & des autres humeurs les rend preſque toûjours incurables; & ſouvent les remédes tant internes qu'externes les irritent plûtôt qu'ils ne les guériſſent. Ce ſeroit cependant bleſſer la charité, que d'abandonner ceux qui ont le malheur d'être attaqués de ces maladies; outre qu'on a

quelques exemples de guériſons, il faut du moins tâcher de les ſoulager ſi l'on ne peut pas réuſſir à les guérir. Le Cancer & les Ulcéres chancreux internes, ſont ordinairement mortels. Ceux du viſage n'admettent preſque jamais de guériſon; les Anciens les appelloient *Noli me tangere*, ne me touchez pas; parce qu'il ſemble que les remédes en augmentent la malignité. Ceux qui viennent de quelque cauſe externe ne ſont pas ſi difficiles à guérir que ceux qui doivent leur naiſſance à une cauſe interne. Le Cancer même ulcéré qui occupe quelque glande mobile, ſans adhérence, & qui eſt ſitué dans un endroit ou l'on puiſſe l'extirper, peut ſe guérir par cette opération.

Cure. Le malade doit premiérement s'abſtenir de tout ce qui eſt capable de rendre les humeurs acides, âcres & auſtéres, & d'augmenter leur acrimonie. On commencera par le ſaigner pluſieurs fois, s'il eſt pléthorique & s'il n'y a point de contre-indication. Dans la ſuppreſſion des menſtrues ou des hémorroïdes, on viendra à la ſaignée du pied après celle

du bras. Enſuite on évacuera l'humeur morbifique par de fréquens purgatifs, qui ſoient fort doux, crainte de l'irriter. On ordonnera en même tems des bouillons ou des apozémes adouciſſans, délayans & légérement apéritifs, tels que ceux qu'on prépare avec les racines de Polypode de Chéne, de Nymphéa, d'Althéa, de fraiſier, l'épithyme, le feuilles de fumeterre, de capillaires, de laitue, de pourpier, auxquels on peut ajouter quelques écreviſſes écraſées ou des cloports. Si ce ſont des bouillons, on les fera au bainmarie avec un petit morceau de rouelle de veau, & des cuiſſes de grenouilles vertes. Si ce ſont des apozémes, on les édulcorera avec le ſyrop de Nymphéa, ou de capillaire, ou des cinq racines. Le malade en prendra le matin, le ſoir, même dans le milieu de la journée, pendant vingt ou trente jours, ſe purgeant toutes les ſemaines avec deux gros de follicules de ſenné, infuſés dans un de ces bouillons ou apozémes, y faiſant fondre une once & demie de manne, & mêlant dans la colature une dragme de ſel d'epſom, ou de

ſeignette. S'il eſt trop échauffé & exténué, on pourra le purger avec une teinture d'une once de caſſe mondée, de demi-once de tamarinds, de deux onces de manne, & d'une dragme de ſel d'epſom ou de la Rochelle, dans deux priſes de petit lait.

Il eſt bon de faire prendre le bain domeſtique pendant l'uſage des bouillons ou des apozémes ; enſuite les bouillons de viperes, après cela les eaux minerales ferrugineuſes, & enfin le lait d'aneſſe ; & ſi le malade digéroit bien le lait, on lui ordonneroit celui de vache pour toute nourriture. Il uſera pour boiſſon ordinaire d'une tiſane faite avec l'orge, les capillaires & la regliſſe, & impregnée d'une amalgame de ſaturne & de mercure, qu'on y jettera tout chaud. *Voyez* notre livre des Tumeurs, lieu cité.

A l'égard des remédes externes, la Chirurgie offre deux ſortes de cure. L'une palliative par le moyen des topiques anodins, l'autre radicale par le moyen de l'extirpation.

Pour la cure palliative, l'expérience a fait connoître la bonté des topi-

ques ſuivans, appliqués ſur les Ulcéres chancreux & ſur le Cancer ulcéré.

℞ *Huile roſat, deux onces; cire blanche, ſix dragmes; plomb brûlé & lavé, demi-once. Faites fondre la cire dans l'huile; mêlez-y le plomb & agitez le tout dans un mortier de plomb pendant ſix heures.* Ou

℞ *Huile roſat, huit onces. Agitez-la dans un mortier de plomb juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit épaiſſie, & qu'elle en ait acquis la couleur; enſuite mêlez-y exactement de la céruſe & de la litharge, de chacune une once.* Ou

℞ *Huile d'œufs, deux onces. Faites-y fondre au bain marie, de la cire blanche, quatre onces; mêlez-y du ſperme de Baleine, deux dragmes; plomb brûlé, demi-once. Agitez le tout dans un mortier de plomb pendant ſix heures pour en faire un cerat.*

Aquapendente, Chalmet & pluſieurs autres recommandent fort l'onguent de grenouilles vertes fait comme il ſuit.

℞ *Des grenouilles vertes, d'une eau pure; renfermez-les dans un pot de terre verni, percé de plusieurs trous dans son fond; mettez du beurre frais par-dessus; scellez le couvercle, afin que rien ne s'exhale; adaptez ce pot sur un autre, en maniére d'aludel enfoncé dans la terre; faites du feu autour; ramassez l'huile ou la liqueur qui en sera distillée par les trous, & y mêlez exactement de la poudre de grenouilles desséchées, pour en composer un liniment.*

On charge des plumaceaux ou un linge de quelqu'un de ces linimens: ils absorbent & adoucissent les parties âcres & corrosives de la lymphe, & empêchent le progrès des Ulcéres chancreux sur lesquels on les applique, les changeant deux ou trois fois par jour.

L'acrimonie & la corrosion du Cancer ulcéré est aussi réprimée par tous ces topiques: mais avant que de les appliquer, on fera bien de laver l'Ulcére avec du lait d'anesse tiéde, ou du petit lait, ou de l'eau de for-

ges, de l'eau de morelle, ou du vin dans lequel on aura fait bouillir des feuilles & des fleurs de bouillon blanc. Si le malade ſent de grandes douleurs, on y ajoutera du ſolanum ſomnifére.

On peut mettre par-deſſus les plumaceaux, un cataplaſme de feuilles de cigue, de morelle, de belladona & de juſquiame pilées enſemble. Le ſuc de ces plantes eſt auſſi fort propre pour calmer les douleurs du Cancer ulcéré; on le fait tiédir & on en fomente l'Ulcére. On ne doit mettre ſur la circonférence de l'Ulcére rien de gras, d'onctueux, ni d'emplaſtique, qui puiſſe empêcher la tranſpiration, & échauffer la partie.

Lorſque l'Ulcére pouſſe des chairs baveuſes, ou qu'il s'y éléve des champignons, on peut les réprimer par le moyen de l'eau d'arſenic blanc, & de chaux vive dont nous avons parlé dans le livre des Tumeurs, *Tom. 2. pag.* 248. On en lave l'Ulcére & on y applique des plumaceaux trempés dedans. Elle agiroit avec plus de douceur ſi l'on ajoutoit à la poudre une dragme ou deux d'opium.

L'efcarotique de M. Alliot, dont ce Medecin faifoit un grand fecret pour la guérifon des Cancers, eft excellent pour en confumer fans douleur les chairs fongueufes & fuperflues, & les callofités. Nous en avons rapporté la defcription dans le livre que nous venons de citer, pag. 250.

Quelques malades laffés de tous les topiques qu'on peut inventer, parce que fouvent ils ne produifent pas un grand effet, fe contentent d'appliquer fur le Cancer ulcéré, des tranches de rouelle de veau, ou des morceaux de chair de poulet; qu'ils renouvellent fouvent, car ces viandes font bientôt corrompues. L'humeur corrofive, s'y attache & les ronge, ce qui fait qu'elle n'agit pas tant fur les parois de l'Ulcére. Elle eft même adoucie par le fuc nourricier mucilagineux de ces chairs, & l'on en eft foulagé quoiqu'on n'en foit pas guéri.

Mais la cure radicale du Cancer tant ulcéré qu'occulte, qui fe fait par l'opération, eft plus efficace & plus prompte que celle que nous venons de propofer. Il eft vrai qu'elle ne fe peut faire que dans de certaines cir-

constances. Il faut que le Cancer soit sans racines, & sans adhérences, c'est-à-dire, qu'il ne soit point attaché par de gros vaisseaux gonflés ou par des fusées de glandes skirrheuses; qu'il ne se trouve point d'autres tumeurs de même caractére dans quelqu'autre partie; qu'il soit situé dans un endroit où l'on puisse en faire l'extirpation; & que le malade soit d'ailleurs sain, d'un bon temperament & sans obstructions dans les viscéres. Autrement l'opération ne seroit pas suivie d'un heureux succès. C'est peut être la raison pourquoi un an ou deux après la guérison, il arrive souvent que le Cancer renaisse dans un endroit voisin & même éloigné, ou que la personne qui se croyoit guérie ou prête de l'être, tombe dans quelque autre maladie mortelle. On a cependant des exemples d'une guérison parfaite par l'opération sans récidive. *Voyez* Celse, liv. 5. Chap. 23. Hildan cent. 5. observat. 87.

Pour faire cette opération, il faut embrasser & élever la tumeur avec la main gauche, & la couper de la droite jusqu'à la racine, avec un rasoir ou

un couteau propre pour cela, qui soit médiocrement courbé ; s'il y a quelques petites glandes gonflées, on les coupera & on les emportera aussi toutes, en les soulevant avec une Erigne. Elles ne manqueroient pas de produire de nouvelles tumeurs, si on les laissoit à moins qu'on ne les consumât avec quelque escarotique, ce qui seroit plus long & plus douloureux. Si la tumeur ulcérée étoit mobile, circonscrite, & peu étendue, on se contenteroit de faire une incision longitudinale, ou cruciale, ou en T suivant la nécessité, à la peau & à la graisse; on détacheroit la glande avec son kiste, & on l'emporteroit ; ensuite on rapprocheroit les bords de la plaie pour en procurer plus promptement la réunion, ou l'on en feroit la suture ; mais si les lambeaux étoient altérés, on les couperoit. Après l'opération s'il se trouve quelques artéres considérables ouvertes, on en fait la ligature : on panse en premier appareil avec de la charpie séche ; le lendemain on charge les plumaceaux ou les bourdonnets d'un digestif ordinai-

re, qu'on continue jusqu'à ce que la suppuration se fasse. Dans la suite on ajoute au digestif du baume d'Arceus pour mondifier. Enfin on y applique un des onguents rapportés dans la cure palliative pour faciliter la cicatrice.

ARTICLE CINQUIE'ME.

Des Ulcéres pestilentiels.

LES Ulcéres pestilentiels sont des Ulcéres très-malins qui surviennent au bubon, au charbon & aux pustules pestilentielles.

Les bubons pestilentiels viennent ordinairement, ainsi que les bénins & les vénériens, aux glandes conglobées des aines & des aisselles : mais il en peut naître extérieurement partout où il y a des glandes conglobées, & même conglomérées, comme les parotides, &c. La lymphe épaissie & infectée du venin de la peste qui les cause, peut s'arrêter dans tous ces endroits, y former des embarras, des engorgemens, des concrétions & des tumeurs qui suppurent souvent.

Le charbon ou anthrax attaque toutes les parties du corps. C'est une tumeur rouge comme du cinnabre, ronde, élevée en pointe, très-enflammée, très-douloureuse. Il s'éléve de son milieu une grosse pustule, ou plusieurs petites, que la chaleur brûlante de la partie desséche & change en croûte noire ou cendrée, comme celle d'une brûlure. Cette croûte étant tombée, elle laisse un Ulcére sec & gangréné. La tumeur & l'Ulcére sont environnés d'un cercle rouge, violet, brun ou noirâtre. Le charbon commence le plus souvent par une grande demangeaison & une cuisson considérable, suivies d'une grosse pustule ou de plusieurs petites en forme de grains de millet. Ensuite il s'éléve une grosse tumeur, dure, rouge, livide. Les pustules se crévent bientôt & laissent voir la peau noire ou grisâtre & gangrénée. Quelquefois l'anthrax se manifeste d'abord par un Ulcére couvert d'une croûte noire ou cendrée, entourée d'un cercle rouge ou violet, Quand cette croute est tombée, on y voit un Ulcére noir, ou cendré & gangréné.

Les puſtules peſtilentielles ſont de petits charbons qui viennent auſſi en différentes parties du corps.

Diagnoſtic. Ces trois ſortes de tumeurs ſe diſtinguent non-ſeulement par leurs propres ſignes, mais auſſi parce qu'elles ſont ordinairement accompagnées ou précédées de maux de tête, de nauſées, de vomiſſemens, de défaillances, d'accablement, de friſſons, de fiévre & d'autres ſymptômes, & qu'elles viennent en tems de peſte, c'eſt-à-dire, dans un tems que pluſieurs perſonnes en ſont attaquées & en périſſent.

Prognoſtic. Le bubon peſtilentiel qui groſſit promptement, qui eſt relevé & peu douloureux, qui devient mou, qui s'abſcéde en peu de tems, & qui n'eſt pas accompagné de ſymptômes conſidérables, promet une heureuſe guériſon. Quand il ſe forme ſur le bubon des puſtules gangréneuſes, il eſt très-dangereux. Celui qui eſt dur, petit, profond, douloureux, enflammé, & qui fait de profondes fuſées eſt de très-mauvais augure. Le bubon des aines eſt plus favorable que celui des aiſſelles & des parotides.

Le charbon est plus dangereux que le bubon, cependant s'il se manifeste bientôt, s'il est humide, peu enflammé & peu douloureux, il céde à l'effet des remédes. Les charbons des parties nerveuses, tendineuses, membraneuses sont plus sensibles, & accompagnés de symptômes plus fâcheux que ceux des parties charnues. Par conséquent ceux des extrémités du visage, du col &c. sont plus à craindre que ceux des bras, des cuisses, des fesses, des jambes. Lorsqu'un charbon ou un bubon disparoit tout d'un coup, & que cette délitescence est suivie de symptômes considérables, le malade est en très-grand danger, à moins que ces tumeurs ne reparoissent promptement. Plus il y a de charbons & de bubons, plus on est en sureté, pourvu qu'ils soient bien conditionnés. C'est un signe que le venin pestilentiel quitte la masse des humeurs par une métastase plus abondante & plus salutaire. Ceux qui sont d'un temperament humide, sont moins incommodés des tumeurs pestilentielles qui leur surviennent, que ceux qui sont d'un temperament bi-

sieux, sec ou mélancholique. Dans ceux-là, elles sont moins enflammées, moins douloureuses & viennent plus facilement à suppuration que dans ceux ci.

Les pustules pestilentielles charbonneuses & gangrenées jettent les malades dans le même danger que les charbons. Si les Ulcéres pestilentiels sont secs, durs, enflammés, douloureux & très-gangrénés, & que l'escarre ne puisse se détacher ni par les scarifications ni par les caustiques, ils sont bientôt suivis d'une mort précédée d'assoupissemens profonds, & léthargiques, de délires phrénétiques, de hoquets, de mouvemens convulsifs, d'un pouls petit, inégal, concentré, d'un visage plombé & cadavereux.

Cure. On ne peut point entreprendre la guérison des tumeurs & des Ulcéres pestilentiels qu'on ne remédie en même tems à leur cause qui est la peste; mais il faut observer qu'entre les pestiférés il y en a qui ont une fiévre aigue, un pouls plein, élevé & fréquent, de grands maux de tête, des délires phrénétiques, les yeux vifs & étincellans, le visage rouge & en-

flammé, des chaleurs & des ardeurs d'entrailles accompagnées d'une soif qui ne peut s'éteindre; & qu'au contraire il s'en trouve d'autres qui ont le pouls petit, inégal, vuide, concentré, les yeux enfoncés, le visage pâle & cadavéreux, les forces abatues, les extrémités froides: ces deux états donnent des indications curatives toutes différentes. Les uns doivent être traités par les saignées & par des médicamens rafraîchissans, humectans, & anodins; les autres par des cordiaux & des sudorifiques capables de rétablir les forces, & de pousser le venin à l'habitude du corps.

On saignera donc les premiers copieusement & promptement du bras & du pied. On leur fera boire abondamment des bouillons légers, des tisanes rafraîchissantes, aiguisées de quelques gouttes d'esprit de vitriol, de soufre, ou d'esprit de nitre dulcifié, de la limonade, des émulsions, de la liqueur anodyne d'Hofman, ou autres semblables. Après avoir calmé & adouci la violence des symptômes par les saignées, les délayans & rafraîchissans, on purgera le malade

avec l'émétique. Non-seulement il évacuera les mauvaises humeurs contenues dans les premiéres voies, mais aussi il facilitera par les efforts du vomissement les éruptions critiques & les sueurs. Ensuite on passera aux cordiaux doux & tempérés, tels que sont les juleps faits avec les eaux distillées de chardon benit, de scabieuse, de scorsonnére, d'ulmaria, de coquelicot, d'alleluya, la poudre de viperes, le diaphorétique mineral, la confection de hyacinthe, le syrop d'œillets, de kermes, de limons, de coquelicot ou autres pareils cordiaux.

A l'égard des seconds on leur donnera sur le champ des cordiaux les plus forts, comme les eaux thériacale, impériale, générale, l'esprit thériacal camphré, la poudre de vipéres, son sel volatil, celui de corne de cerf, les gouttes d'Angleterre, le lilium, la theriaque, le mithridat, l'orvietan, les confections alkermes, de hyacinthe, en un mot tous les Alexipharmaques capables de ranimer le sang, de rétablir les forces, d'exciter les sueurs, de faciliter les

éruptions, de faire grossir les tumeurs. A ceux qui ne peuvent pas prendre les remédes en potion, on leur ordonnera des bols cordiaux avec la thériaque, la confection de hyacinthe, le diascordium, la poudre de vipéres, le besoard, le diaphorétique mineral, l'esprit volatil aromatique huileux, les sels volatils de vipéres, de corne de cerf, de succin ou autres semblables.

Il faut considérer qu'il s'est vu des gens attaqués de bubons & de charbons pestilentiels avec des symptômes de peste si légers & si supportables qu'ils pouvoient se passer de remédes intérieurs. Cependant comme ils ont toûjours de petits maux de cœur ou quelques nausées, avec un peu de fiévre & de douleur à la tête, il est bon de leur faire prendre d'abord un vomitif, & leur faire ensuite user par cuillerées de quelque potion cordiale & sudorifique, composée par exemple avec *six onces d'eau de scabieuse, ou de chardon benit; confection de hyacinthe, extrait de geniévre, de chacun une dragme; poudre de viperes, demi-dragme; syrop d'œillets, demi-once ou six dragmes.*

On

On leur recommandera d'obſerver en même tems un régime exact, de manger ſobrement & de bons alimens, de s'en tenir même aux bouillons & à la tiſane, s'ils ſont dégoutez, & de ne point s'expoſer au froid, à l'air, ni au vent, crainte de ſupprimer ou de diminuer la tranſpiration.

Pendant l'uſage des remédes intérieurs, on doit employer extérieurement les topiques. Lorſque le Bubon peſtilentiel eſt bien conditionné, qu'il eſt phlégmoneux, qu'il s'éléve & groſſit en peu de tems, la bonne méthode eſt de le faire venir à ſuppuration le plutôt qu'il eſt poſſible, par le moyen des cataplaſmes émolliens ſemblables à ceux que nous avons preſcrits pour faire ſuppurer le Bubon vénérien, ou le phlégmon. Quand l'abcès eſt mou & bien formé, on l'ouvre avec la lancette, ou avec la pierre à cautére; enſuite on panſe l'Ulcére, comme nous avons dit, en parlant des Ulcéres bénins. Mais ſi le Bubon eſt dur, petit & profond, on aura recours, pour le faire élever, ramollir & ſuppurer, à des topiques plus efficaces, tels que ceux que nous

avons ordonnés pour la suppuration du Bubon vénérien qui tient du skirrhe. Si malgré ces remédes, le Bubon reste toûjours dans le même état sans se ramollir ni suppurer, on tentera la voie de la résolution en y appliquant l'emplâtre diachylon gommé, le diabotanum, ou le devigo, ou quelque cataplasme résolutif. Par exemple.

℞ *Racine de bryone cuite & bien ramollie dans le vin, quatre onces; oignons cuits sous les cendres, deux onces; pilez-les & en tirez la pulpe par le tamis de crin. Ajoutez-y des farines résolutives, & du savon, de chacune une once; Faites-les cuire avec le vin qui a servi à la décoction de la racine de bryone, jusqu'en consistence de pâte; mêlez-y sur la fin, de la teriaque, une once; de l'huile de scorpions, deux onces.* Appliquez une partie de ce cataplasme chaud sur la tumeur, tous les jours.

Le Charbon pestilentiel demande des remédes capables de s'opposer au progrès de la gangréne dont il est ac-

compagné. On y appliquera un plumaceau, chargé d'un onguent fait avec *une once d'onguent basilic, demi-once de Thériaque, demi-once d'huile de scorpions, & demi-dragme de pierre à cautére*, & par-dessus le plumaceau, on mettra un cataplasme émollient pour relâcher la peau qui est toûjours tendue à la circonférence. Si ces topiques ne ramollissent & n'humectent point la tumeur, s'ils ne font pas tomber l'escarre & n'excitent aucune suppuration, on y appliquera des pierres à cautére toutes seules, avec l'emplâtre fenêtré; ou l'on y fera des scarifications jusqu'au vif; & même si l'on voyoit que la gangréne eût pénétré fort avant, on commenceroit par le cautére potentiel, ou les scarifications. On y laisseroit le cautére une heure ou environ suivant la grandeur du mal. Ensuite on y mettroit le digestif ordinaire animé d'un peu d'ægyptiac ou d'aloës, pour faire tomber l'escarre & établir la suppuration. S'il restoit encore quelques marques de gangréne ou qu'elle se renouvellât, on réitéreroit les scarifications ou l'application du caustique. Quel-

ques-uns se servent aussi de beurre d'antimoine dont ils frottent la tumeur tout autour pour détruire la gangréne & la séparer de la chair vive. *Voyez* notre livre des Tumeurs, Chap. 1. Art. 2. & 3. où il est parlé du bubon & du charbon pestilentiels. D'autres appliquent le bouton de feu sur la partie gangrénée & continuent de la brûler jusqu'à ce que le malade sente de la douleur tout autour, & ils détergent l'Ulcére avec l'eau phagédénique, l'eau de vie camphrée & l'onguent ægyptiac, mêlez ensemble. Quand on est parvenu à détruire la malignité de l'Ulcére, & à rendre la suppuration abondante, on le mondifie & on le cicatrise comme les Ulcéres bénins.

Les pustules pestilentieles n'étant que de petits charbons, doivent être traitées de la même maniére; & quoiqu'elles ne soient pas toûjours accompagnées de gangréne, cependant comme la peau est un peu livide & disposée à la mortification, il est bon d'y faire quelques scarifications pour donner issue à la malignité.

ARTICLE SIXIE'ME.

Des Ulcéres vermineux.

LEs Ulcéres vermineux ſont ſordides, quelquefois creux ou ſinueux, mal nettoyés & mondifiés, & dans leſquels il s'engendre des vers, quelquefois des poux, principalement l'été dans un tems chaud & humide. Ces inſectes écloſent des œufs qui ſe rencontrent dans ces Ulcéres; ſoit qu'ils y ſoient conduits par la voie de la circulation, ce qui eſt poſſible, puiſqu'il s'eſt trouvé des vers dans des abſcès; ſoit qu'ils viennent de dehors & qu'ils tombent dans les Ulcéres, comme il peut arriver par des appareils ſales & chargés de ſemences imperceptibles de ces petits animaux, ou par la mal-propreté des malades, & leur diſpoſition à la vermine. Cette diſpoſition conſiſte dans une humidité acide, douce & médiocrement chaude, propre à pénétrer ces œufs, à déveloper les lineamens de l'inſecte & à le faire éclore. *Voyez*

l'Art. 4. du 1. Chap. de ce livre. Il se trouve deux sortes de vers dans les Ulcéres. Les uns sont petits & déliés comme des cheveux ; c'est pourquoi on les appelle *Vers capillaires*: les autres sont plus gros & plus sensibles. *Voyez* l'Encyclopedie Chirurgicale de Dolée, liv. 5. Chap. 2.

Diagnostic. Les vers ou les poux se manifestent à la vue dans les Ulcéres larges & bien ouverts. Si on ne les voit point dans ceux qui sont profonds & sinueux, le malade peut s'en appercevoir ou les faire connoître par un chatouillement, un picotement & une espéce de mouvement d'ondulation qu'il y sent; d'ailleurs il en exhale ordinairement une odeur très-fétide, & il s'en trouve toûjours quelques-uns dans le pus qui en sort.

Prognostic. Les Ulcéres vermineux sont quelquefois difficiles à guérir ; parce qu'ils sont ordinairement sordides & fœtides. Ils inquiétent très-fort les malades, & leur causent des insomnies qui les affoiblissent & les épuisent, & qui peuvent être suivies de fiévre, de délire & d'autres accidens fâcheux.

Cure. Si les vers paroiſſent, il faut les ôter avec des pincettes ou avec quelqu'autre inſtrument convenable; s'ils ne paroiſſent pas, on les fera mourir avec des médicamens qui puiſſent en même tems mondifier l'Ulcére. Les amers & les mercuriels ſont propres pour cela; tels ſont l'abſinthe, la petite centaurée, le marrube, le ſcordium, le ſemen contra, la gentiane, l'ariſtoloche, la coloquinthe, l'ellebore blanc, l'aloës, la myrrhe, le fiel des animaux & autres ſemblables, & les compoſitions mercurielles. De tous ces remedes on en peut faire différentes préparations tant internes qu'externes. Par exemple.

℞ *Abſinthe, petite centaurée, ſcordium, ſemen contra, gentiane, ariſtoloche ronde, mercure doux, tartre vitriolé, de chacun une dragme; extrait d'aloës, demi-dragme.* Faites-en une poudre que vous incorporerez avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'abſinthe ou d'oranges améres pour en faire une opiat, dont la doſe ſera depuis demi-dragme juſqu'à

une dragme, matin & ſoir, dans du pain à chanter, faiſant boire par-deſſus deux ou trois onces de vin d'abſinthe. Ou

℞ *Hiere picre de Galien, une dragme; ſel d'epſom, demi-dragme; ou tartre vitriolé, un ſcrupule; aquila alba, huit grains.* Faites-en un bol, que vous partagerez en deux ou trois, & que vous donnerez dans du pain à chanter, le matin à jeun, tous les jours, ou tous les deux jours, faiſant prendre par-deſſus, une once ou deux de teinture de hiere picre, appellée *Teinture ſacrée.* Cette teinture ſe prépare de la maniére ſuivante.

℞ *Eſpéces de hiere picre, une once; grains de kermes pulvériſez, un ſcrupule; mettez-les dans un matras; verſez par-deſſus vin de Malvoiſie, ou d'Eſpagne, ou vin blanc, deux livres & demie; brouillez la matiére; bouchez le vaiſſeau, & laiſſez-le en digeſtion, trois ou quatre jours, dans un lieu chaud, l'agitant de tems en tems. Filtrez enſuite la liqueur qui*

sera rouge & d'une odeur assez agréable. La dose en est depuis une once jusqu'à deux.

Si le malade étoit échauffé ou d'un temperament sec & bilieux, on se contenteroit de lui faire prendre le soir en se couchant huit ou dix grains d'aquila alba, dans un peu de conserve de roses ou d'absinthe, & lui faire user pour boisson, d'une tisane dans laquelle on feroit bouillir demi-once de mercure vif pour chaque pinte.

Les essences de toutes les plantes améres & aromatiques sont encore vermifuges. On en fait un *Oleosaccharum*, avec un peu de sucre, ou l'on en mêle dans les autres remédes. Tous ces médicamens ont la vertu de faire mourir les vers qui sont dans les premiéres voies, de détruire leurs œufs, & de corriger la disposition vermineuse.

En même tems on employera extérieurement les médicamens simples, ci-dessus rapportés en décoctions, en teintures, en digestifs, ou en onguens. Par exemple.

℞ *Feuilles d'abſinthe, de petite centaurée, de perſicaire, de ſcordium, de chacune une poignée; racine de gentiane, d'ariſtoloche, & ſtaphiſaigre, de chacune deux dragmes; hellebore blanc, coloquinthe, de chacun demi-dragme; faites bouillir le tout ſelon l'art, dans trois chopines d'eau, reduites à une peinte; lavez-en l'Ulcére avec une éponge; ou faites-y des injections. S'il eſt très-ſordide, ajoutez-y de la teinture de myrrhe & d'aloës, deux onces.* Enſuite appliquez-y le digeſtif ſuivant, ſur des plumaceaux ou ſur des bourdonnets.

℞ *Térébenthine, ſix dragmes; onguent Apoſtolorum, trois dragmes; myrrhe, aloës camphré, de chacune une dragme.* Mêlez exactement le tout avec un jaune d'œuf. Ou

℞ *Fiel de taureau, demi-once; aloës, farine de Lupins, ſtaphiſaigre, de chacun deux dragmes; myrrhe, une dragme; miel de concombres ſauvages, ſuffiſante quantité. Mêlez le tout enſemble.* Ou

℞ *Huile d'amandes ameres, suc d'oranges aigres, vin de Malvoisie, de chacun demi-once; coloquinthe, petite centaurée pulverisées, de chacune deux dragmes; cire, suffisante quantité.* Voyez Forest. observ. chirurg. liv. 7. observ. septiéme. Ou

℞ *Onguent Néapolitain, une once; baume d'Arceus, demi once; staphisaigre, aloës succotrin, de chacun une dragme; myrrhe, demi-dragme; huile d'absinthe, suffisante quantité pour faire un onguent ou liniment propre, non-seulement pour tuer les vers & les poux, mais aussi pour déterger, & pour fondre les callositez s'il y en a.*

Lorsqu'il s'y trouve des sinus il faut les ouvrir avec les ciseaux ou le bistouri à la faveur d'une sonde canelée, sans intéresser les tendons, les nerfs, & les vaisseaux. Si l'on ne peut pas en faire l'ouverture, on y fera des injections vulneraires & vermifuges telles que la décoction ci-dessus ou autres semblables, auxquelles on ajoutera le baume de Fioravent ou quel-

qu'autre baume spiritueux, si l'Ulcére est disposé à la corruption. En cas que la gangréne y soit, on le traitera comme nous dirons ci-après, en parlant des Ulcéres gangréneux. Quand l'Ulcére sera bien détergé & mondifié, on l'incarnera & on le cicatrisera comme les Ulcéres bénins.

ARTICLE SEPTIE'ME.

Des Ulcéres envénimés & empoisonnés.

LEs Ulcéres envénimés sont très-malins. Ils succédent à des plaies faites par la morsure ou la piquure de quelque animal enragé ou vénimeux.

Il arrive assez souvent que les plaies faites par la morsure d'un animal enragé se guérissent assez facilement: mais si on les a traitées comme les plaies simples, sans attirer en dehors le vénin de la rage par le moyen des ventouses, des scarifications, & du cautere actuel, & sans détruire par des spécifiques, celui qui s'est communiqué à la masse du sang, la plaie

s'ouvre de nouveau, & se change en Ulcére, ce qui arrive depuis le neuviéme jour jusqu'au quarantiéme, tems auxquels la rage a coûtume de se manifester. Quelquefois elle ne se renouvelle que plusieurs années après, & le malade tombe aussitôt dans la rage.

Ces sortes d'Ulcéres se connoissent, par leur lividité, par les circonstances qui ont précédé, & par les affreux symptômes qui les accompagnent; on n'en peut augurer rien que de sinistre. Les remédes qui convenoient pour évacuer & détruire le vénin, n'ayant point été employés dès le commencement, n'ont plus lieu dans la suite, & l'on ne peut en espérer la guérison qu'en guérissant la rage. Si l'on étoit assez heureux pour y réussir, on ne se presseroit pas de cicatriser ces Ulcéres, on les entretiendroit long-tems ouverts pour donner issue aux mauvaises humeurs, & on les traiteroit comme les Ulcéres bénins. *Voyez* notre livre des Plaies, Chap. 5.

Les piquures des serpens, des scorpions, de la tarentule & des mouches à miel, ne sont guère suivies d'Ulcé-

res. Auſſitôt qu'on a détruit le venin & calmé les ſymptômes par des remédes convenables, elles ſe guériſſent d'elles-mêmes; ou ſi à leur occaſion il ſurvenoit quelques Ulcéres, la cure ne ſeroit point différente de celle des Ulcéres bénins, puiſque le venin ne ſubſiſteroit plus.

Les Ulcéres empoiſonnés ſont auſſi très-malins. Ils ſurviennent à des plaies empoiſonnées, ou ils ont été eux-mêmes infectés de quelque poiſon.

Les choſes avec leſquelles on peut empoiſonner les plaies & les Ulcéres, ſont ordinairement âcres & corroſives, comme l'arſenic & les autres poiſons corroſifs, l'aconit ou Napel & autres ſemblables capables de ronger, de cautériſer, de brûler les ſolides, & de diſſoudre les fluides. Tous les Auteurs conviennent que les fléches ou les inſtrumens dont on eſt bleſſé, frottés de ſuc de racine de napel, rendent les plaies mortelles. Les balles qu'on a miſes dans la bouche & qu'on a mordues après avoir fumé ou maché du tabac; & les inſtrumens piquans & tranchans frottés d'ail, de tabac, de racine d'ellebore blanc,

ou de quelqu'autre chose d'âcre & de corrosif, sont aussi capables d'empoisonner les plaies ; ils leur sont au moins très-nuisibles. Quoique Theophraste dise qu'on peut préparer le napel d'une maniére à ne faire mourir qu'au bout d'un an ou deux, il agit cependant assez promptement ainsi que les autres poisons corrosifs. Entre autres effets qu'il produit, il fait venir les larmes aux yeux, il cause une grande pesanteur sur l'estomac & fait enfler tout le corps.

Lorsqu'une Plaie ou un Ulcére sont empoisonnés on y sent une chaleur & une douleur considérable, la partie devient rouge & enflammée : mais cette rougeur se change bientôt en couleur livide & noire, accompagnée d'une grande sécheresse, & la gangréne suit de près. Il se répand une chaleur brûlante par tout le corps ; on a une soif qui ne peut s'éteindre ; un picotement dans le genre nerveux, des frissons irréguliers, des tremblemens & des mouvemens convulsifs, une difficulté de respirer, un pouls inégal, des palpitations, des inquiétudes, des nausées, des vomissemens,

des syncopes, le hocquet, en un mot des accidens beaucoup plus dangereux qu'on ne devroit l'attendre d'une Plaie ou d'un Ulcére ordinaire. Tous ces symptômes arrivent cependant plus ou moins promptement, & sont plus ou moins considérables suivant que le poison est plus ou moins subtil, plus ou moins violent. Ainsi les plaies empoisonnées n'ont pas toûjours le tems de dégénérer en Ulcéres. Le progrès du mal est quelquefois si rapide que le malade meurt avant qu'on ait le tems de le secourir.

Les Ulcéres empoisonnés sont ttès-dangereux, puisque que les plus simples sont bien souvent suivis de la mort.

La cure de ces sortes d'Ulcéres demande certaines attentions. S'ils étoient nouvellement empoisonnés, par l'application de quelque poison corrosif, il faudroit sur le champ y appliquer des ventouses pour l'attirer en dehors; ensuite y faire des scarifications pour faire sortir avec le sang celui qui seroit engagé dans la partie. Après cela on laveroit la plaie avec

du vin tiéde, dans lequel on auroit diſſout de la thériaque, & l'on y mettroit des plumaceaux chargés d'un digeſtif animé d'eau-de-vie camphrée, pour réſiſter à la gangréne à laquelle ces Ulcéres ont beaucoup de diſpoſition. Si la circonférence de l'Ulcére étoit fort enflammée, on y appliqueroit un cataplaſme de lait, de mie de pain, de jaunes d'œufs & de ſafran, ou tout autre cataplaſme émollient & rafraîchiſſant, & on le panſeroit dans la ſuite à la maniére ordinaire.

Mais ſi le poiſon s'étoit communiqué à la maſſe du ſang, & qu'il eût cauſé une fiévre ardente, un grand mal de tête, un délire phrénétique, des convulſions, des vomiſſemens ou d'autres accidens, qui ſont les effets d'un poiſon corroſif; il faudroit ſaigner promptement & copieuſement le malade tant du bras que du pied, & lui faire prendre des bouillons rafraîchiſſans, de l'eau de poulet, du lait coupé avec l'eau de ris, de l'huile d'amandes douces, des tiſanes adouciſſantes & rafraîchiſſantes, & le tout en abondance pour adoucir l'a-

crimonie du poison, & l'empêcher d'agir sur les solides. Si malgré tous ces remédes il survenoit des défaillances, des sueurs froides, des frissons irréguliers, des inquiétudes, avec le hocquet, un pouls petit & concentré, & un visage pâle; ou si le malade se trouvoit d'abord attaqué de ces funestes symptômes, l'extrême & dangéreuse foiblesse où il seroit tombé, ne permetroit pas de le saigner. En ce cas on seroit obligé de le fortifier par des cordiaux & Alexipharmaques tels que sont la thériaque, les sels volatils, de vipére, de corne de cerf, de succin, l'eau thériacale, l'eau de canelle orgée, la confection de hyancinthe ou autres semblables dont on feroit des bols, ou des potions qu'on édulcoreroit avec le syrop de limons, d'alleluya, ou d'œillet: mais alors la maladie seroit presque déséspérée.

Quand il y a un certain tems que les Ulcéres sont empoisonnés, ou que le poison est lent, ou peu corrosif, & qu'il n'a point causé tous les symptômes ci-dessus mentionnés, il faut les déterger avec le mondificatif d'A-

che, l'onguent Apostolorum, le baume vert de Mets, l'onguent de Styrax, ou quelque autre qui soit propre à détruire la viscosité du pus, & à s'opposer à la corruption des humeurs, parce que ces Ulcéres sont ordinairement sordides & disposés à la mortification : s'ils étoient de la nature des Ulcéres cancéreux, on les traiteroit comme nous avons dit dans l'Article 4. de ce Chapitre, au sujet de la cure palliative de ces sortes d'Ulcéres. Enfin l'on combattra les différens symptômes qui peuvent arriver à ces Ulcéres, par les moyens que nous avons proposés dans l'article de la Cure générale.

ARTICLE HUITIE'ME.

Des Ulcéres gangréneux & sphacéleux, & de la gangréne.

LEs Ulcéres gangréneux & sphacéleux sont livides ou noirs, fœtides, rongeans, froids, sans douleur & sans sentiment, en conséquen-

ce de la gangréne ou du sphacéle qui leur surviennent.

La gangréne est un commencement de mortification dans une partie molle de notre corps. Le sphacéle est une mortification parfaite de la partie gangrénée. Le sphacéle ne différe donc de la gangréne que du plus au moins.

La mortification est une diminution si considérable du ressort des solides dans une partie molle, que la circulation du sang & des autres liquides y est presque interceptée. Si ce ressort s'éteint entiérement & sans ressource, & que le mouvement progressif du sang n'y subsiste plus, la gangréne dégénére en sphacéle, c'est-à-dire, en pourriture. Rien n'est plus propre & plus prompt à se corrompre que le sang, qui croupit dans les vaisseaux.

La gangréne & le sphacéle sont ordinairement précédés d'une tumeur étendue & très-dure. On sent dans la partie qui se gangréne, une chaleur vive qui approche assez de celle qu'on souffre dans une brûlure. La partie est donc très-enflammée. Il se fait un tiraillement à toute sa circonférence,

qui occaſionne une douleur aſſez aigue. L'eſprit même participe au dérangement des parties organiques, par les inquiétudes dont il eſt agité, la couleur vermeille de l'inflammation s'efface pour prendre un rouge plus foncé, qui devient livide & noir La douleur & l'ardeur ſe calment. L'oſcillation des fibres ceſſe. Le cours des liquides y eſt arrêté. La partie perd le mouvement, le ſentiment, la vie. Elle devient froide. L'épiderme ſe ſépare de la peau; il s'éléve en veſſies pleines de ſéroſité. La chair ſe ramollit, ſe pourrit, ſe convertit en une eſpéce de bave, & il en exhale une odeur puante & cadavereuſe.

Il n'y a pas plus de diſtance entre la gangréne & le ſphacéle qu'il n'y en a entre l'inflammation & la gangréne. Il paroît donc que la gangréne eſt l'état moyen entre l'inflammation & le ſphacéle.

La gangréne ne peut venir que de cauſe interne ou de cauſe externe. L'interne a pour principe celui de l'inflammation. Toute maladie inflammatoire, dont le progrès rapide ſurpaſſe l'effet des remédes les plus con-

venables, peut donner naissance à cette maladie, comme une inflammation phlégmoneuse, érysipelateuse, la dysenteric, le scorbut, la grosse & la petite vérole, &c. Les maladies chroniques qui tirent leur origine de l'obstruction de quelque viscére à laquelle l'inflammation succéde bien souvent, peuvent aussi donner occasion à la gangréne. Les poisons sont très-propres à produire cet effet, en enflammant, cautérisant & brûlant toutes les parties par où ils passent. La paralysie y conduit même assez souvent. En conséquence de l'obstruction, de la compression ou du relâchement des nerfs & de l'inaction de la partie paralytique, il arrive que ne prenant presque plus de nourriture, elle s'atrophie, elle se desséche. Le ressort des fibres étant éteint n'entretient plus la circulation des liquides. Les humeurs qui séjournent, contractent une inflammation lente & presque insensible; elles se corrompent & le membre tombe en gangréne & en sphacéle.

Les causes externes de la gangréne sont en grand nombre. Les fortes

contuſions, les grandes bleſſures, les plaies mal traitées, les brûlures, les morſures d'animaux vénimeux ou enragés, les Ulcéres conſidérables, malins, ſordides, putrides, ou rendus tels par l'application de quelques cauſtiques, de quelque poiſon, attirent ſouvent cette funeſte maladie, ſi l'on ne trouve pas le moyen de rétablir la circulation des humeurs qui y ſéjournent. Une violente & longue compreſſion, une ligature trop ſerrée, y diſpoſent; car ſi la compreſſion ou la ligature ſurpaſſe la force élaſtique qui fait circuler le ſang & les autres liquides, il ſurvient un étranglement à leurs vaiſſeaux, ils s'y arrêtent & ſe corrompent bientôt, ils ne ſont plus en commerce avec les autres humeurs, & la partie eſt privée de la vie commune à tout le corps. Le grand froid eſt auſſi capable de produire la gangréne. l'oſcillation des fibres en eſt amortie; le ſang en eſt coagulé, il croupit dans la partie gelée, le ſentiment & le mouvement y ceſſent, & la mortification en eſt la ſuite.

Il réſulte de tout ce que nous ve-

nons de dire, qu'il n'y a point de gangréne sans le séjour des liqueurs dans la partie gangrénée. Les liqueurs ne peuvent séjourner dans une partie que le ressort des vaisseaux qui les contiennent ne soit dans l'inaction ; ce qui donne occasion aux artéres voisines, de faire effort pour vaincre l'obstacle qui se rencontre dans la circulation des liqueurs de la partie gangrénée. Elles y poussent donc, elles y entassent, y engagent souvent de nouvelle matiére, qui par la tension, le tiraillement, la divulsion qu'elle occasionne, procure d'abord un sentiment de douleur fort aigu à toute la circonférence ; ensuite elle force & éteint par son engorgement le ressort des solides ; elle entraîne enfin la perte irréparable de la partie, quand le reméde ne suit pas de près.

On remarque que l'homme est plus sujet à la gangréne que le reste des animaux. On n'en doit point chercher la cause ailleurs que dans son genre de vie qui lui est particulier. Agité de différentes passions qui irritent les solides ou les énervent, & qui épuisent les parties les plus volatiles

tiles des humeurs, ou les fixent; nourri de plus avec des alimens faciles à se corrompre, il acquiert plus aisément toutes les dispositions nécessaires à la gangréne & au sphacéle. Son sang, à la moindre stase ou stagnation, s'enflamme & se pourrit bien vîte. S'il est alors attaqué d'Ulcére; qu'il s'y joigne quelques-unes des causes ci-devant rapportées, les liquides ne sçauroient plus circuler par les vaisseaux rongés, brisés & déchirés; ils ne peuvent continuer leur route que par un très-petit nombre de tuyaux restés entiers dans les parois de l'Ulcére; encore y passent-ils difficilement, parce que ces tuyaux sont comprimés, tant par les vaisseaux rompus & retirés dans les interstices des chairs, que par les fluides extravasés & épaissis. A peine donc la circulation des humeurs y subsiste-elle; à peine y reste-t-il une étincelle de vie. En ce cas la gangréne suit de près l'engorgement des humeurs & l'inflammation. Si l'engorgement est tel que les fluides soient absolument arrêtés dans leur cours, & que les solides forcés ayent entiérement perdu leur élasti-

cité ; la partie Ulcérée se trouve privée de la vie, elle se pourrit, elle tombe dans le sphacéle.

Diagnostic. Lorsqu'après une douleur très-vive, une chaleur brûlante, une grande inquiétude, une rougeur éclatante, une tumeur dure & étendue, la partie devient froide, violette, pâle, livide ou noire, qu'elle perd le sentiment, qu'elle paroit œdemateuse, que l'épiderme se détache de la peau, qu'il s'éleve en hydatides ou vessies pleines de sérosité limpide, rousse, jaune ou sanguinolente, & qu'il en exhale une odeur fœtide & cadavereuse, on ne doit pas douter de la présence de la gangréne & du sphacéle qui en est le dernier periode. Dans les maladies inflammatoires des viscéres, si les signes qui caractérisent l'inflammation disparoissent tout à coup sans cause manifeste, & sans en avoir deraciné le principe, il y a tout lieu de croire que la partie est gangrénée & même sphacélée.

Prognostic. La gangréne & le sphacéle qui surviennent aux Ulcéres, sont très-dangereux. Ils se communiquent bientôt aux parties voisines à

moins qu'on ne s'oppose promptement à leur progrès. La gangréne qui provient de cause interne est mortelle ; quand même on feroit l'extirpation de la partie gangrénée, elle ne laisseroit pas de revenir. Elle cause ordinairement des réveries & le délire.

Cure. Aussitôt qu'on s'apperçoit que les parois d'un Ulcére sont gangrénés, il faut y faire des scarifications jusqu'au vif, qui s'étendent jusqu'à sa circonférence pour en faire sortir le sang & les autres humeurs qui s'y sont corrompues par leur séjour, & pour faire cesser l'engorgement des vaisseaux ; mais afin de relâcher mieux le tissu de la partie, de la debrider & d'y rétablir la circulation, on fera les scarifications tant longitudinalement, qu'obliquement & même transversalement, si les premiéres ne suffisent pas. Ensuite on lavera & on humectera bien la partie avec de l'esprit de vin camphré, & le baume de Fioravent, ou quelque autre liqueur spiritueuse, capable de réveiller la chaleur naturelle qui est éteinte, d'attirer les esprits & de ra-

nimer le sang. En cas que les chairs soient entiérement sphacélées, on coupera & on enlevera jusqu'au vif tout ce qui est corrompu. Après l'opération on lavera l'Ulcére avec l'esprit de vin camphré, le baume de Fioravent & l'esprit de sel ammoniac. On en imbibera aussi les compresses de tems en tems, & l'on appliquera sur la partie des plumaceaux ou un grand emplâtre chargé d'onguent de Styrax. Si la superficie des parois de l'Ulcére se gangrénoit encore, on consumeroit ce qui seroit gangréné, avec des cathérétiques tels que l'eau phagédénique animée de quelques gouttes d'huile de vitriol, ou l'onguent même de Styrax, dans chaque once duquel on méleroit demi-dragme de pierre à cautére. Mais l'application du cautére actuel est bien plus efficace & fait son effet plus promptement. Si malgré tous ces secours, la partie étoit entiérement sphacélée jusqu'aux os, & qu'elle pût être amputée, on le feroit le plûtôt qu'il seroit possible. On donnera en même tems intérieurement des cordiaux & des alexipharmaques, com-

me la thériaque dissoute dans le vin, ou quelque potion faite avec les eaux cordiales, l'eau de melisse simple, l'eau thériacale, l'eau de canelle orgée, ou spiritueuse, le syrop d'œillets ou de stoechas; & l'on fera des embrocations spiritueuses sur la circonférence de l'Ulcère.

Quand on a eu le bonheur de détruire la gangréne, on déterge, on incarne & on cicatrise l'Ulcére à la maniére ordinaire.

Si la gangréne étoit causée par la forte impression que la gelée auroit faite sur une partie, il faudroit la bien couvrir après l'avoir envelopée de neige, ou de linge trempé dans l'eau glacée, jusqu'à ce que les aiguillons du froid eussent passé dans la neige ou dans l'eau, & que la partie affectée en fût débarrassée. On se gardera bien de l'approcher du feu, son action enfonceroit de plus en plus les parties nitreuses de l'air, & bien loin de diminuer le mal, il ne feroit que l'augmenter, & la partie tomberoit en pourriture, comme on l'a observé plusieurs fois.

On aura soin d'éloigner toutes les

causes externes qui ont pu donner occasion à la gangréne. Si la vérole, le scorbut ou les écrouelles y avoient part, on joindroit aux remédes ceux qui seroient spécifiques pour ces maladies.

ARTICLE NEUVIE'ME.

Des autres Ulcéres malins.

DAns l'Article quatre du premier Ch. Nous avons distingué ces Ulcéres en *Secs*, *Sanieux*, *Virulens*, *Sordides* ou *putrides*, *Chironiens*, *Téléphiens*, *Phagédéniens*, *Esthioménes*, *Rongeans*, *Ambülatifs*, *Loups*, *Noli me tangere*. Il s'agit présentement de parler de chacun en particulier.

Nous avons donné dans l'Article ci-dessus cité la définition des Ulcéres secs. On trouvera la maniére de les traiter dans la Cure générale, paragr. 8. On aura l'attention de préscrire en même tems un régime humectant, délayant, adoucissant & rafraîchissant. Les tisanes faites avec l'avoine ou le ségle, les racines de

chiendent, de chicorée sauvage, de nenuphar, de fraisier, d'oseille & le nitre; une ample boisson d'eau de poulet; les bouillons faits avec le veau & la jeune volaille, alterés de feuilles de laitue, de chicorée franche, de pourpier, de poirée, d'alleluya; ou avec la citrouille & les concombres; les émulsions préparées avec les semences froides, le syrop de nenuphar, ou de limons, tous ces remédes ou autres de semblable vertu remplissent les indications qu'on doit avoir.

Les Ulcéres sanieux appellés aussi dysepulotes, *Dysepulota*, mot grec Δυσεπέλωτα, *qui se cicatrisent difficilement*, sont des Ulcéres attaqués de fluxion, c'est-à-dire, d'un dépôt d'humeurs vicieuses qui fournissent une grande quantité de pus ichoreux ou séreux, âcre, salé, corrosif, clair, jaunâtre, ou d'une autre couleur, & qui empêchent que la cicatrice ne se fasse. Cependant quand le vice est aussi dans la partie affectée, on les confond avec les Ulcéres malins & rongeans. *Voyez* Gal. liv. 1. de comp. med. per gener. cap. 18. Munniks de Ulcerib. ch. 2.

On connoit les Ulcéres sanieux par le gonflement de leurs lévres, & des parties voisines ; par la douleur qui est souvent incommode au malade ; par la quantité de pus sanieux plus copieuse qu'elle ne devroit l'être pour la grandeur des Ulcéres, enfin par la difficulté qu'il y a de les cicatriser, à cause de l'abondance des humeurs qui s'y portent & qui empêchent qu'ils ne se desséchent & se cicatrisent.

Pour la cure de ces sortes d'Ulcéres on a deux indications à suivre: la premier, est de détourner les humeurs qui s'y déposent ; la seconde, de dessécher les parois de ces Ulcéres. On réussira à celle-là par les saignées s'il y a pléthore, & par les purgatifs hydragogues, les diurétiques & les sudorifiques, sur-tout si le malade est d'un temperament pituiteux, s'il est menacé, ou même attaqué d'hydropisie. Par exemple.

℞ *Diaphorétique mineral, corne de cerf philosophique, poudre cornachine, de chacun deux dragmes ; turbith, jalap, Aquila alba, de chacun, une drag-*

me ; ſel d'epſom , ou de tamariſc , deux dragmes. Incorporez le tout avec ſuffiſante quantité de ſyrop des cinq racines.

La doſe en ſera d'une dragme dans du pain à chanter le matin à jeun tous les deux jours , augmentant ou diminuant la doſe ſuivant l'effet , & éloignant les priſes , ſi le malade en eſt fatigué. On peut encore ordonner fort utilement une tiſane des bois purgative, qui en évacuant les humeurs facilite la tranſpiration.

℞ *Racines d'eſquine & de ſalſepareille , de chacune une once & demie ; gayac rapé, ſix dragmes ; follicules de ſenné , ſel d'epſom, de chacun demi-once ; ſaſſafras, turbith gommeux, régliſſe, de chacun deux dragmes. Verſez ſur le tout une chopine de vin blanc ; faites - les infuſer du ſoir au lendemain dans un vaiſſeau bien couvert. Enſuite ajoutez-y ſix livres d'eau ; faites bouillir la tiſane juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à quatre livres ; laiſſez-la repoſer , & la paſſez.*

Le malade en boira trois verres par jour loin des repas. Pour boiſſon ordinaire, on fera bouillir le marc dans ſix livres d'eau réduites à quatre; ou s'il étoit échauffé, au lieu du bochet ou ſeconde décoction du marc de la tiſane des bois, on lui preſcriroit une tiſane diurétique & rafraîchiſſante, comme il ſuit.

℞ *Polypode de chêne, & des cinq racines apéritives, de chacun demi-once; régliſſe, deux dragmes. Faites-les bouillir dans deux pintes & chopine d'eau réduites à deux pintes; paſſez la tiſane, & y ajoutez ſel d'epſom, demi-once.*

Pour remplir la ſeconde indication, on évitera les topiques gras, onctueux & de conſiſtence molle, capables de ramollir plutôt les chairs que de les raffermir; au contraire on appliquera des deſſicatifs & des abſorbans, tels que ſont la tuthie en poudre, le pompholyx, le plomb brûlé, le minium, le bol d'Armenie, la litharge, la céruſe, la craye, le diaphorétique mineral, l'os de ſéche,

les écailles d'huitres calcinées, & par dessus, l'onguent dessicatif rouge, ou celui de céruse, de tuthie, le diapompholyx, le diapalme dissout dans l'huile de myrthe, l'emplâtre de Nuremberg, &c. Ou

℞ *Plomb brûlé & lavé, poudre d'écailles d'huitres calcinées, & d'iris de Florence, de chacun deux dragmes; incorporez-les dans suffisante quantité d'onguent diapompholyx & de tuthie, pour en faire un cérat.*

S'il survenoit des excroissances de chairs baveuses, on les consumeroit avec l'alun calciné & l'iris de Florence pulverisez & mêlez en égale partie. Si cela ne suffisoit pas, on les toucheroit avec la pierre infernale.

Les Ulcéres virulens tiennent de la nature des Ulcéres vénériens, ou scorbutiques, scrophuleux, chancreux, pestilentiels, ou envenimés, & doivent être traités de la même maniére. *Voyez* les Articles précédens où il en a été parlé.

Les Ulcéres sordides & putrides demandent la même cure que les Ul-

céres vermineux. Si la gangréne y survenoit on les traiteroit comme les Ulcéres gangréneux. *Voyez* les Articles précédens, sixiéme & huitiéme; s'ils étoient calleux on auroit recours aux remédes proposés dans la Cure générale, Paragr. 9.

Les Ulcéres chironiens, téléphiens, phagédéniens, estioménes, rongeans, ambulatifs, loups, *Noli me tangere*, sont ordinairement des Ulcéres virulens, cancereux, vénériens, scorbutiques ou scrophuleux. Cependant, suivant Celse liv. 6. chap. 28. les chironiens sont différens des phagédéniens & rongeans, puisqu'il définit le chironien, *un grand Ulcére dont les bords sont durs, calleux & enflés, qui ne jette guère de sanie, mais une sanie claire; qui est sans mauvaise odeur & sans inflammation; qui ne cause pas beaucoup de douleur; qui ne s'étend point; qui par conséquent n'est point accompagné de danger, mais qui ne se guérit que difficilement; qui se couvre quelquefois d'une cicatrice si mince que venant à se rompre, il se renouvelle; enfin qui attaque particuliérement les pieds & les jambes.* Les Ulcéres téléphiens sont les mêmes que les chironiens.

Voyez Gal. meth. med. liv. 14. Chap. 17. Paul Æginete, liv. 4. chap. 26. Munniks de Ulcerib. chap. 3. & ces Ulcéres ſont analogues à ceux qu'on nomme vulgairement Loups. *Voyez* Forêt. Chirurg. obſerv. lib. 3. obſerv. 7. in Schol. qui les met au rang de Ulcéres phagédéniens, ainſi que Galien lieu cité. *Voyez* l'Art. 4. du 1. ch. de ce liv. où nous avons donné la définition de tous ces Ulcéres.

Le Diagnoſtic de tous ces Ulcéres malins ſe trouve établi dans leur définition & dans le Diagnoſtic général, Art. 6. ſuivant leurs différentes cauſes.

Prognoſtic. Ils ſont tous très-rébelles & très-difficiles à guérir. Il y a même du danger de les cicatriſer, ſi l'on ne corrige entiérement le vice des humeurs qui les fomente. La matiére qui s'évacue par-là, retenue dans la maſſe du ſang, ne manque pas de faire tôt ou tard irruption ſur quelque viſcére, & de cauſer par une métaſtaſe interne, une maladie mortelle.

Cure. Pour réuſſir à guérir tous ces Ulcéres, il faut détruire, s'il eſt poſ-

ſible, par des remédes tant internes qu'externes, le virus qui les a cauſés ou qui les entretient. Ces remédes ſeront ceux qui ſont ſpécifiques pour les Ulcéres vénériens, ſcorbutiques, ſcrophuleux, ou cancéreux, & que nous avons rapportés dans les Articles précédens.

Il y a des perſonnes qui portent continuellement des loups aux jambes, c'eſt-à-dire, des Ulcéres chironiens ou téléphiens, & qui paroiſſent ſe bien porter d'ailleurs. La nature s'eſt tellement accoutumée à évacuer par là les mauvaiſes humeurs, qu'on a bien de la peine à en tarir la ſource, ou ſi l'on y réuſſit, ces Ulcéres ne ſont pas plûtôt fermés qu'on tombe ſouvent dans quelque maladie dangéreuſe. On n'entreprendra donc point de les guerir ſans preſcrire une diéte exacte, & un régime convenable & de fréquens purgatifs. S'ils ſont ſordides ou putrides on les traitera comme ces ſortes d'Ulcéres dont nous avons parlé dans cet Article. S'ils ſont accompagnés d'une fluxion d'humeurs ſéreuſes & âcres, ce qui eſt aſſez ordinaire, particuliérement

quand ils ſont ſitués aux articles, on ſuivra la méthode que nous avons preſcrite ci-deſſus, pour les Ulcéres ſanieux. Mais on aura toûjours égard à la cauſe virulente, s'il y en a, pour joindre les remédes qui lui ſeront ſpécifiques. On a remarqué que l'onguent Diapompholyx étoit très efficace dans ces eſpéces d'Ulcéres. Le deſſicatif rouge, l'onguent de minium & tous ceux dont le plomb fait la baſe, ſont encore fort bons. Comme le perioſte eſt fort près de la peau dans ces endroits, il faut éviter tous les topiques gras & huileux qui ſont nuiſibles aux parties nerveuſes, membraneuſes & tendineuſes. Quelques-uns eſtiment beaucoup, par cette raiſon, une lame de plomb très-mince, frottée de mercure, exactement appliquée & bien ſoutenue avec une bande. On peut avant que de l'appliquer, laver l'Ulcére avec une forte décoction d'armoiſe, d'aigremoine, de ſcordium, de ſommités, d'abſinthe, & de petite centaurée dans l'eau de pluie. Munniks s'en trouvoit fort bien. Il ſeroit bon d'y ajouter un peu d'eau de vie camphrée & quelques

grains de sucre de Saturne.

On joindra à tous ces remédes un usage convenable, des six choses non-naturelles, & l'on recommandera au malade de garder le repos, même le lit, s'il le peut; ou du moins, il aura soin de tenir ses jambes dans une situation horisontale ou un peu élevées, pour s'opposer à la fluxion.

CHAPITRE QUATRIE'ME.

Des Ulcéres sinueux, des Fistules; & des Ulcéres avec Carie.

ARTICLE PREMIER.

Des Ulcéres sinueux.

Les Ulcéres sinueux sont ceux dont l'entrée est étroite & le fond large, mais sans callosité, ce qui les distingue des fistules.

Ces Ulcéres sont simples ou composés: simples, quand ils n'ont qu'une seule cavité; composés, quand ils en ont plusieurs. Ces cavités consistent

dans des trous, des sacs, de poches, des clapiers ou des conduits cachés plus ou moins profonds, droits ou obliques, anfractueux ou tortueux, qui s'étendent de côté & d'autre.

Les Ulcéres sinueux sont toûjours les suites de quelque abscès, ou d'un Ulcére mal détergé, ou d'une plaie mal pansée. Lorsque le pus d'un abscès ou d'un Ulcére séjourne trop long-tems dans leur cavité, il devient âcre & corrosif, sur-tout dans un sujet cacochyme; il ronge & consume intérieurement les chairs & se trace différentes routes qui pénétrent quelquefois jusqu'aux os. Quand on laisse cicatriser & fermer une plaie étroite & profonde sans que le dedans soit mondifié & incarné, le pus qui y séjourne fait le même effet que celui d'un abscès.

La cause prochaine des Ulcéres sinueux est donc la présence & le séjour d'un pus âcre & corrosif, qui se creuse différens sinus dans les chairs. Les causes antecedentes sont un temperament cacochyme ou infecté de virus vénérien, scorbutique, scrophuleux; le vice ou l'abus des six

choſes naturelles ; par exemple, des alimens acides, ſalins & groſſiers, des exhalaiſons ſalées & âcres ; la ſuppreſſion de quelque évacuation ordinaire, comme celle des hémorroïdes, des menſtrues.

Les Ulcéres ſinueux peuvent ſe former dans toutes ſortes de parties : mais ils viennent principalement aux parties glanduleuſes, & dans les endroits qui ſont garnis de graiſſe & abreuvés de lymphe. Il eſt aſſez ordinaire d'en voir au fondement à la ſuite d'un abſcès.

Deux ſortes d'abſcès attaquent le fondement, l'un promptement, l'autre lentement. Le premier commence par un petit phlegmon de la nature de l'anthrax, qui fait beaucoup de progrés en peu de tems, & forme quelquefois en 24. heures un abſcès très-conſidérable, auquel la gangréne ſurviendroit bientôt ſi l'on n'y rémedioit. La douleur & la chaleur qui accompagnent ce phlegmon, ſont ſi vives qu'elles cauſent la fiévre au malade. L'autre abſcès ſuccéde peu à peu à une dureté avec rougeur & douleur, ſuivie d'une tumeur qui oc-

cupe un côté de l'anus. Quand le pus est formé, les accidens semblent diminuer: mais comme la matiére purulente qui n'a point d'issue, mine & détruit de plus en plus le tissu des parties où elle est renfermée, elle se fait souvent différens sinus à droite & à gauche, ou elle perce l'intestin rectum ou la peau à la circonférence de l'anus, selon que l'abscès est plus proche de l'un que de l'autre.

Il survient quelquefois à la partie supérieure interne de la cuisse, au bas de l'aine, une tumeur qui ressemble au bubon abscédé, mais qui n'a pas son siége dans les glandes conglobées de cette partie. Cette tumeur succéde à de grandes douleurs dans les Lombes & est interne avant que d'être externe; quand elle s'abscéde, l'humeur est renfermée dans le psoas ou dans la membrane qui le recouvre. Ensuite elle fait une fusée & se manifeste au-dehors. Le malade tient toûjours la cuisse levée; parce que le spoas se trouve alors relâché & moins comprimé, ce qui diminue la douleur. Lorsque l'abscès est ouvert de lui-même ou par l'opération, il en

ſort beaucoup de pus, & la ſonde pénétre fort avant dans le baſſin.

Le panaris de la ſeconde eſpèce, c'eſt-à-dire, celui dont le ſiége eſt dans la gaine des tendons des muſcles fléchiſſeurs des doits eſt auſſi fort ſouvent ſuivi d'abſcès ou d'Ulcéres ſinueux aux doigts, à la main, au poignet, & même à l'avant-bras & au bras: ces abſcès ſe forment dans les interſtices des muſcles où il ſe trouve de la graiſſe, que l'inflammation qui ſe communique quelquefois à toute la partie, fond & convertit en pus. *Voyez* notre liv. des Tumeurs, Chap. 1. Article 10.

Enfin les Articles ſont fort ſujets aux Ulcéres ſinueux, parce qu'ils ſont continuellement arroſés d'une humeur ſynoviale qui ſe corrompt facilement & qui empêche les Ulcéres de ſe deſſécher & de ſe cicatriſer.

Diagnoſtic. On connoit les Ulcéres ſinueux par leur entréé qui eſt plus étroite que leur fond, & par la grande abondance de pus qui en ſort. On diſtingue leur profondeur, leur direction & la multiplicité de leurs ſinus, par la ſonde, par la bougie, ou

par un stilet fléxible. Lorsqu'ils pénétrent jusqu'aux os, on sent une résistance dure au bout de la sonde, & l'on cause beaucoup de douleur au malade en touchant le périoste. S'il y avoit carie on trouveroit de l'inégalité à l'os, & le pus qui en sortiroit seroit sereux, noirâtre & de mauvaise odeur. Quand il y a plusieurs sinus il en sort davantage de pus, & en comprimant la partie en différens endroits, ou en faisant mettre le malade dans différentes situations, on fait sortir la matiére à différentes reprises.

Prognostic. Les Ulcéres sinueux sont fort difficiles à guérir, principalement ceux qui attaquent les Articles, ou qui sont fomentés par un virus vénérien, scorbutique, scrophuleux, ou qui sont accompagnés de carie : ils dégénérent facilement en fistules. On guérit plus aisément ceux qui ne sont que dans les chairs & qui ont leur fond plus élevé que leur entrée ; le pus s'en écoule mieux, & il est plus facile de les déterger.

Cure. Pour guérir les Ulcéres sinueux, la Chirurgie fournit trois

moyens. Le premier, eſt l'ouverture des ſinus par l'inciſion. Le ſecond, le bandage expulſif. Le troiſiéme, la mondification des ſinus par des injections convenables. Le premier moyen eſt le plus prompt & le plus efficace, pourvu que les ſinus ne ſe trouvent pas auprès de quelques gros rameaux d'artéres ou de veines, de quelques nerfs ou tendons qu'on ne ſçauroit ſe diſpenſer de couper, en faiſant l'ouverture. Quand on n'a pas à craindre ces inconvéniens, il faut ouvrir les ſinus juſqu'au fond avec des ciſeaux ou un biſtouri à la faveur d'une ſonde canelée, couper toutes les brides & tous les ſacs qui s'y rencontrent, & mettre l'Ulcére bien à découvert. De cette maniére on aura la facilité de le mondifier, de l'incarner & de le cicatriſer ſuivant la méthode ordinaire. Si l'Ulcére étoit entretenu par un virus vénérien, ſcorbutique, ou ſcrophuleux, on détruiroit le virus par des remédes convenables à ces maladies. Lorque l'Ulcére ſinueux de quelque membre pénétre preſque juſqu'à la partie oppoſée, au lieu de l'ouvrir dans toute ſa longueur, il

faut y faire une contre-ouverture, afin de procurer au pus une issue libre par les deux orifices. On fait cette contre-ouverture avec un instrument propre pour cela, qui consiste en une sonde ronde ou plate, garnie d'un stilet armé d'une lancette à son extrémité inférieure, (*Voyez* à la fin de l'Article) & pour déterger l'Ulcére, on y fait des injections chaudes avec de l'eau d'orge, animée d'un quart de baume de Fioravent, ou d'une sixiéme partie de baume du Commandeur. Ensuite on applique sur les deux orifices, un plumaceau chargé de baume d'Arceus, ou de quelqu'autre baume vulneraire. Si en faisant le bandage, on peut comprimer l'intervalle des deux orifices par le moyen de quelques compresses ou de charpie brute, la réunion interieure se fera plus promptement.

A l'égard des deux abscès qui viennent au fondement, celui qui se fait promptement, doit être incessamment ouvert. Si on y laissoit séjourner le pus il pourroit faire en peu de tems un grand desordre, parce que cet endroit est abreuvé de quantité d'hu-

midité & garni de beaucoup de graiſ-ſe : mais avant que d'entreprendre l'opération, il faut s'aſſurer ſi la ſuppuration eſt faite. Si en mettant un des doigts indices à l'entrée de l'anus & l'autre ſur la tumeur, on ſentoit par-tout une réſiſtance & une dureté qui prouvât que le pus ne ſeroit pas formé, on y appliqueroit un cataplaſme émollient & peptique qu'on ne laiſſeroit cependant que deux ou trois heures, attendu que la ſuppuration ſe fait bien vîte en cet endroit, quand c'eſt une tumeur qui tient de l'anthrax, comme celle-ci. Après avoir levé le cataplaſme & eſſuyé la peau, on examinera s'il y a une fluctuation en touchant la tumeur par des mouvemens alternativement opposés, avec les deux doigts indices placés comme on vient de dire.

Auſſitôt qu'on eſt ſûr que l'abſcès eſt formé, il faut preſcrire au malade deux heures avant l'opération, un lavement pour évacuer les prémieres voies, & prevenir le beſoin qu'il auroit d'aller à la ſelle aprés l'opération. Enſuite on lui met un bandage convenable qui conſiſte en une ceinture

ture faite d'une ſerviette pliée en quatre dans ſa longueur, qu'on lui applique autour du corps ſur les reins; on ſoutient cette ſerviette avec le ſcapulaire, & on y coud par derriére trois ou quatre rubans de fil pour attacher à une bande qu'on doit paſſer ſous le fondement & entre les cuiſſes pour ſoutenir l'appareil. Cette bande eſt large d'environ ſix travers de doigt & fendue en deux chefs juſqu'à huit ou dix travers de doigt, de l'extrémité qui ſe met par derriére, au bout de laquelle on coud trois ou quatre rubans de fil, pour attacher avec ceux qui ſont couſus à la ſerviette. Le bandage mis, on fait uriner le malade, afin de vuider la veſſie, & on le place ſur le côté au bord de ſon lit, les feſſes avancées & les cuiſſes un peu pliées. Par ce moyen, il n'a après l'opération, d'autre mouvement à faire que d'étendre un peu les jambes en s'avançant dans ſon lit. Quelques-uns le font placer hors du lit, le ventre couché ſur le bord & les cuiſſes écartées : mais s'il arrivoit une hémorragie après l'opération, & qu'on fût obligé de comprimer le vaiſſeau,

le malade en ſe mettant au lit pourroit faire changer l'endroit du bandage qui le comprimeroit, & l'hémorragie recommenceroit.

Ayant fait placer le malade comme il convient, & le faiſant aſſujettir par trois Aides, dont l'un tient le corps, l'autre les cuiſſes, le troiſiéme reléve la feſſe, l'Opérateur plonge une lancette à l'abſcès au milieu de la tumeur, tenant le doigt indice dans l'anus; & quand il s'apperçoit qu'il a pénétré dans l'abſcés, il laiſſe ſortir un peu de pus en preſſant la tumeur, pour faire voir aux Aſſiſtans que l'opération n'eſt pas prématurée. Enſuite il tire la lancette en relevant un peu la pointe & coupant ce qui ſe trouve ſur ſon tranchant. Auſſitôt il met le doigt dans l'abſcés pour en reconnoître le vuide; il y introduit un biſtouri, mouſſé par le bout, & agrandit l'ouverture en cotoyant l'anus ſans le toucher. Comme il faut que cette ouverture ſoit beaucoup plus large que le fond, il fait encore deux autres inciſions pour la rendre cruciale, & il a ſoin d'emporter avec des ciſeaux pointus & le biſtouri, tous

les corps calleux qui pourroient ſe rencontrer dans l'Ulcére. L'opération faite, on remplit la cavité avec des bourdonnets ou des tampons de toile attachés à des fils de différentes couleurs ; ou diſtingués par des nœuds, pour pouvoir les tirer l'un après l'autre, & éviter l'hémorragie en levant l'appareil. On fait cet appareil un peu élevé & l'on met par-deſſus des compreſſes étroites & graduées, afin de rendre la compreſſion plus forte. Enfin l'on ſoutient le tout avec la bande à deux chefs, en nouant les rubans couſus à ſon extrémité avec ceux qui ſont attachés par derriére à la ſerviette ; & l'on paſſe les deux chefs entre les cuiſſes, pour les attacher en devant à la ceinture, l'un à droite, l'autre à gauche. On a la précaution de mettre ſous les chefs aux aines, des compreſſes, pour éviter que le malade n'en ſoit écorché, à cauſe que le bandage doit être ſerré. Si l'on a ouvert quelque vaiſſeau conſidérable dans l'opération, on fait comprimer l'appareil ſur ce vaiſſeau par la main d'un ſerviteur, ou bien l'on a eu la précaution d'y appliquer un bour-

donnet trempé dans l'eau ſtyptique & exprimé, après en avoir eſſuyé tout le ſang. On panſe l'Ulcére dans la ſuite avec des bourdonnets ſecs, parce que cette partie eſt toûjours humide. Si les chairs n'étoient pas belles, on tremperoit les bourdonnets dans de l'eau de vie camphrée animée d'un peu de baume de Fioravent ou de celui du Commandeur.

Le ſecond abſcès du fondement n'eſt pas ſi conſidérable que l'autre, il ne fait point un progrès ſi rapide, & ne cauſe pas tant de douleur; les malades le ſupportent plus facilement & ne ſe déterminent qu'avec peine à en faire faire l'opération; auſſi dégénére-t-il ſouvent en fiſtule. Il faut le traiter comme le premier, & en faire l'ouverture de la même maniére quand le pus eſt formé.

La tumeur qui vient à l'aine en conſéquence d'un abſcès au pſoas doit être ouverte de bonne heure. Enſuite on y fait des injections avec l'eau d'orge & le miel roſat, ou quelque autre convenable: on panſe l'Ulcére deux fois par jour & l'on y applique le baume d'Arceus mêlé avec l'huile d'hypericum.

La maniére de traiter le panaris ainsi que les Abscès & les Ulcéres qu'il cause, se trouve dans notre livre des Tumeurs, Chap. 1. Art. 10. où nous en avons parlé fort amplement.

Les Ulcéres sinueux qui attaquent les Articles ont aussi besoin d'être agrandis par des incisions pour en découvrir le fond, & s'il y en a plusieurs on les réduira au plus petit nombre qu'il se pourra, sans intéresser les tendons & les ligamens. Ensuite on les pansera avec le baume d'Arceus ou avec celui de Copaü, du Pérou, ou de Canada, mêlés avec de l'huile d'œufs; ou l'on se servira d'huile de térébenthine adoucie par plusieurs distillations avec de l'eau commune. L'on évitera tous les topiques âcres, crainte d'irriter les tendons & les ligamens qui sont très-sensibles. Cependant si les chairs étoient pâles ou livides, on employeroit un digestif fait avec la térébenthine, l'huile d'hypéricum, le jaune d'œuf & l'aloës en poudre, le tout exactement mêlé.

Le second moyen de traiter les

Ulcéres sinueux, qui s'exécute par le bandage expulsif, á lieu principalement dans les Ulcéres qui rampent sous les tégumens ou dans le corps graisseux, & qui ont leur fond supérieur à leur ouverture, ou qu'on peut rendre tel, par la situation, en sorte que la matiére purulente ait une pente naturelle qui favorise son issue. Il faut aussi que le pus soit d'une bonne qualité, que les parois internes du sinus ne soient ni enflammées ni calleuses, & qu'elles puissent se réunir quand elles sont collées l'une contre l'autre.

Pour faire ce bandage, aprés avoir détergé le sinus avec une injection d'eau d'orge à laquelle on aura ajouté un peu de baume de Fioravent, ou avec quelqu'autre injection convenable, on mettra sur toute la longueur du sinus, de la charpie brute & pardessus une compresse, ou bien trois compresses graduées l'une sur l'autre, dont la premiére & la plus longue, s'étende depuis le fond du sinus jusqu'à deux ou trois lignes de son orifice, & les deux autres successivement un peu moins. On fait tendre ces

compresses par un aide : on prend une bande roulée à un chef, dont on fait d'abord un ou deux circulaires au-de-là du fond du sinus sur lequel on vient passer par des doloires ou circulaires, obliques jusqu'auprès de son orifice où l'on finit. On parvient par le moyen de ce bandage à comprimer le sinus depuis son fond jusqu'à son entrée, sur laquelle il suffit de mettre un plumaceau chargé de baume d'Arceus. On laisse ce bandage jusqu'à ce que la réunion interne soit faite.

Le troisiéme moyen de panser les Ulcéres sinueux, se pratique lorsque les deux autres ne peuvent être mis en usage. Cette méthode, par exemple, ne conviendroit pas à l'Ulcére de l'aine qui pénétre dans le psoas dont nous avons parlé, ni à ceux que la proximité d'une artére considérable, d'un nerf, d'un tendon, ne permet pas d'ouvrir. Pour lors on se contente de les déterger avec des injections d'eau d'orge & de miel rosat, ou de décoction de persicaire, animées d'un peu de baume du Pérou dissout dans le vin, ou de baume de

Fioravent, ou de celui du Commandeur, lorſqu'il eſt néceſſaire de mondifier plus efficacement. Si les injections ne peuvent pas ſortir, on les repompe avec la ſeringue, crainte qu'elles ne s'aigriſſent & ne ſe corrompent dans le ſinus : mais il vaut mieux ouvrir ces ſortes d'Ulcéres quand on le peut, ou y faire une contre-ouverture s'il y a lieu. La ſonde dont nous avons parlé, qui renferme un ſtilet armé à ſon extrémité d'une lancette, eſt fort propre pour cette opération. Le Chirurgien en pouſſant le ſtilet par le moyen d'un reſſort qui eſt dans le manche de la ſonde, tient avec le pouce & le doigt index de l'autre main, la peau bandée à la partie oppoſée, pour la percer plus facilement. Il y a ſur cet inſtrument, qui eſt une eſpéce de trois-quarts, une crenelure dans laquelle on appuie le dos de la pointe d'un biſtouri pour agrandir l'ouverture que la lancette a faite, afin de donner une iſſue plus libre au pus, & même de paſſer dans le ſinus un ſéton, lorſqu'il eſt néceſſaire de le faire ſuppurer. Pour introduire le ſéton il y a au bout de la ſon-

de un chas ou deux yeux dans lesquels on le passe ; en retirant l'instrument, on fait suivre le séton dans le sinus. Ce séton doit être imbibé d'un digestif fait, par exemple, avec la térébenthine, l'huile d'hypéricum & le jaune d'œuf, qu'on anime, s'il est nécessaire, d'un peu d'eau de vie. On met sur les deux ouvertures un plumaceau chargé du même digestif. Quand on panse l'Ulcére on en imbibe le bout supérieur du séton, & on l'attire dans le sinus en tirant le bout inférieur. Lorsqu'on veut changer de séton, on en attache un autre au bout supérieur du premier, pour le faire passer dans l'Ulcére. Dès que la suppuration commence à diminuer, on ôte le séton, & on lui substitue les injections. Si l'on n'avoit pas l'instrument dont on vient de parler, on feroit la contre-ouverture avec un bistouri, sur le bout d'une sonde boutonnée qu'on auroit introduite dans le sinus, & l'on feroit passer dans l'Ulcére le séton qu'on enfileroit dans le chas ou les deux yeux qui doivent être à l'autre bout de la sonde, en la tirant par la contre-ouverture.

ARTICLE DEUXIE'ME.

Des Fistules.

LES Fistules sont des Ulcéres étroits, oblongs, calleux, plus ou moins profonds, qui ne différent des Ulcéres sinueux que par la callosité qui se forme à leur orifice, & quelquefois dans toute leur étendue. On les appelle *Fistules*, du mot latin *Fistula*, qui signifie Flûte, à cause que ces Ulcéres ont ordinairement une cavité longue & étroite comme celle des Flûtes.

Les Fistules sont simples quand elles ne consistent qu'en un seul sinus; composées, lorsqu'elles en ont plusieurs. Ces sinus sont droits, obliques, ou tortueux. Les uns rampent sous la peau ou dans le corps graisseux ; les autres pénétrent dans les cavités ou dans les chairs jusqu'aux os, aux tendons, aux ligamens, aux nerfs. Il y en a qui n'ont qu'un orifice, d'autres en ont plusieurs.

Les causes des Fistules sont les mê-

mes que celles des Ulcéres sinueux. Elles sont toûjours les suites de quelque abscès, ou d'un Ulcére malin, sinueux, invétéré, ou d'une plaie mal pansée qu'on aura remplie de tentes trop dures, ou qui se sera cicatrisée extérieurement avant que l'intérieur ait été détergé & incarné.

La callosité des Fistules est produite par l'endurcissement des fibres qui sont trop serrées les unes contre les autres, ensorte que leur cavité en est obliterée & que les fluides ne peuvent plus y couler. C'est souvent l'effet des tentes trop dures qui compriment les parois d'un Ulcére, ou des sels acides, corrosifs, des cathérétiques qu'on emploie quelquefois pour le mondifier, ou de l'acrimonie des humeurs qui en abreuvent les parois. Cette callosité est encore plus considérable à l'orifice des Fistules que dans leur canal. Les fibres de la peau exposées à l'air, & d'ailleurs plus serrées, plus fermes, plus séches, & plus élastiques que les fibres charnües du sinus, se rident, se froncent plus facilement, s'endurcissent & brident l'entrée de ces Ulcéres, ce qui la rend non-sen-

lement calleuse, mais aussi plus étroite. Cet endurcissement fait que les Fistules sont moins douloureuses : mais si elles ne sont pas calleuses dans leur cavité ou dans leur fond, ou si elles aboutissent à quelque nerf ou au périoste, les malades sentent beaucoup de douleur quand on les sonde.

Les Fistules peuvent attaquer toutes les parties du corps. Celle qui vient au fondement s'appelle *Fistule à l'Anus*. Celle des yeux se nomme *Fistule Lachrymale*. Les autres retiennent le nom des parties qu'elles occupent. Elles surviennent fort souvent aux Ulcéres vénériens, scorbutiques, ou scrophuleux invétérés, & en reçoivent le nom.

Le Diagnostic des Fistules n'est point différent de celui des Ulcéres sinueux, excepté que leur entrée se distingue par la callosité qui l'accompagne.

Prognostic. On peut dire en général que toutes les Fistules sont fort difficiles à guérir. Cependant celles qui sont simples, récentes, peu profondes, se guérissent plus facilement

dans de jeunes ſujets bien conſtitués, que les vieilles Fiſtules qui ont les bords & leur canal extrémement durs & calleux, qui pénétrent dans quelque capacité, ou fort avant dans les chairs, qui ſont accompagnées de carie, qui ont pluſieurs ſinus, qui ſe forment dans les jointures, ou qui viennent à des perſonnes d'une mauvaiſe conſtitution, qui ſont infectées de virus vénérien, ſcrophuleux ou ſcorbutique. Celles qui pénétrent dans les parties membraneuſes, les tendons, les ligamens, les articles, les vertebres, les côtes, la poitrine, le bas-ventre, ſont ſouvent incurables. Elles ſe trouvent ordinairement accompagnées d'une fiévre lente qui mine & conſume tout le corps par l'acrimonie du pus que le ſang & la lymphe entrainent dans leur circulation.

Cure. La maniére la plus prompte & la plus efficace de guérir les Fiſtules, eſt premiérement d'agrandir leur entrée par l'inciſion, afin de découvrir le fond & y porter les remédes. 2°. D'emporter toutes les calloſités avec des ciſeaux pointus & le biſtou-

ri, ou de les conſumer avec des cathérétiques. 3°. De faire exfolier les os quand ils ſont cariés. Enſuite on mondifie, on incarne & on cicatriſe les Fiſtules comme les Ulcéres bénins s'il n'y a point de virus. Mais parce que le manuel varie ſuivant leur différence, il eſt néceſſaire de parler de chacune en particulier.

De la Fiſtule à l'Anus.

La Fiſtule à l'Anus, eſt un Ulcére profond, étroit, calleux, qui vient au fondement à la ſuite d'un abſcès.

L'abſcès qui cauſe la Fiſtule eſt ordinairement celui de la ſeconde eſpéce dont nous avons parlé ci-deſſus. Le pus qui y ſejourne long-tems, ronge & conſume peu à peu le tiſſu des parties qui le tiennent renfermé, & perce enfin l'inteſtin rectum, ou la peau à la circonférence de l'Anus, ou les deux enſemble, y faiſant un ou pluſieurs trous qui deviennent calleux, ce qui établit différentes eſpéces de Fiſtules. Celle qui a deux ouvertures, l'une dans l'inteſtin, l'autre à la circonfé-

rence de l'Anus, s'appelle *Complete*. Celle qui n'en a qu'une, se nomme *Incomplete.* Cette unique ouverture est ou en dehors, & fait donner à cet Ulcére le nom de *Fistule externe*; ou elle est en dedans, c'est-à-dire, à l'intestin; alors c'est une *Fistule interne* ou Borgne.

Diagnostic. La Fistule à l'Anus qui est complete, se connoît facilement en introduisant le doigt indice dans le fondement, & un stilet boutonné dans l'Ulcére; car en poussant le stilet on le sent à nud avec le doigt dans l'intestin, & l'on est sûr par ce moyen des deux ouvertures, à moins que celle de l'intestin ne fût au-dessus de la portée du doigt; en ce cas l'on ne peut s'en appercevoir en sondant, que par la profondeur & la direction de l'Ulcére, qui font juger qu'en poussant le stilet fort avant du côté de l'Anus, on le fait glisser dans l'intestin : mais on s'en assure d'ailleurs en ce que le pus sort aussi bien par l'Anus que par l'ouverture externe, par laquelle les matiéres fécales peuvent aussi s'écouler. La Fistule incomplete externe, se manifeste par son

ouverture extérieure. On juge de sa profondeur & de sa direction à la faveur du stilet. Si son fond touche l'intestin, on sent le bout du stilet avec le doigt, introduit dans l'Anus. S'il y a plusieurs sinus ou clapiers, on les découvre avec la sonde. De plus, la matière qui sort est abondante & change souvent de couleur & de consistence. La Fistule incomplete interne, ou borgne se déclare par la douleur & la chaleur du fondement ; par une tumeur exterieure, accompagnée d'une légere inflammation ; par une espéce de fluctuation qu'on y sent quelquefois ; par le pus qu'on rend non-seulement avec les excrémens, mais aussi après leur sortie ; par la rougeur qu'on remarque à l'Anus ; par l'excoriation, la demangeaison, les envies d'aller à la selle, ou le ténesme que l'acrimonie du pus cause en passant, enfin par l'inégalité qu'on découvre avec le doigt dans l'intestin.

Cure. Quand la Fistule est formée, si elle est complete, le moyen le plus sûr & le plus prompt pour la guérir est l'opération. Mais avant que de

l'entreprendre, il faut ſçavoir ſi l'ouverture qui eſt dans l'inteſtin, n'eſt point au-deſſus de la portée du doigt indice qu'on y met. On s'en aſſurera par la ſonde. Pour cet effet, on fera placer le malade de côté ſur le bord de ſon lit, les feſſes avancées, les cuiſſes pliées ; ou on le fera coucher le ventre ſur le bord du lit, les jambes à terre ; ou on le mettra dans une ſituation convenable, ſuivant la direction de la Fiſtule. On lui ſéparera un peu les feſſes ſans trop les écarter, crainte de faire quelqu'angle capable d'arrêter la ſonde dans le canal Fiſtuleux. Le malade placé comme il faut, on introduira dans l'Anus le doigt indice graiſſé de beurre frais, d'huile, de populeum, ou de quelque pomade, & l'on pouſſera doucement la ſonde dans l'Ulcére. Si l'on s'apperçoit par ſa direction & ſa profondeur, qu'elle entre dans l'inteſtin au-deſſus du doigt, il ne faut point entreprendre l'opération, elle ſeroit dangereuſe & inutile ; dangereuſe, ſi l'on venoit à couper quelque vaiſſeau ſanguin conſiderable, car on ne pourroit ni le comprimer ni en faire la

ligature, & il surviendroit une hémorragie mortelle; elle seroit inutile, puisqu'on ne pourroit détruire le fond de la callosité, & que l'orifice interne de la Fistule ne sçauroit se cicatriser, ni son fond s'incarner & se consolider. Il resteroit donc toûjours un suintement d'humeurs & la Fistule se renouvelleroit bientôt.

Si l'orifice externe de la Fistule étoit trop serré & trop-étroit pour pouvoir y faire passer la sonde, il faudroit le dilater avec le bistouri ou avec l'éponge préparée. Il arrive quelquefois que cet orifice est fort éloigné de l'Anus, & que le canal Fistuleux va superficiellement du côté du fondement y faire un coude, & remonte ensuite le long de l'intestin, ce qui empêche d'examiner tout son trajet par la sonde. En ce cas l'on est obligé, de faire une incision depuis l'entrée de la Fistule jusqu'à son coude, avec des ciseaux ou un bistouri qu'on conduit sur la rainure d'une sonde crenelée. On met ensuite dans cette incision de la charpie séche ou des bourdonnets pour la dilater. Le lendemain on a la facilité de découvrir

avec la sonde, le trajet de la Fistule.

Aprés avoir bien examiné l'Ulcére, si l'on se détermine à faire l'opération, on y prépare le malade par les remedes généraux, c'est-à-dire, par la saignée plusieurs fois réitérée, suivant le besoin, & par la purgation. Le tout étant disposé, on lui met le même bandage que pour l'opération de l'abscés au fondement, & on le fait situer de la même maniere. Alors ayant mis dans l'Anus le doigt indice graissé ou huilé, on introduit avec l'autre main un stilet d'argent fléxible, dans la Fistule, on le fait passer dans l'intestin en le perçant un peu au-dessus de l'orifice interne de l'Ulcére, & avec le doigt on plie dans l'intestin le stilet, à mesure qu'on l'enfonce, pour en faire sortir le bout par l'Anus, & former une anse. Ensuite on prend les deux extrémités du stilet qui sont en dehors, & on coupe avec un bistouri un peu courbe tout ce qui est compris dans l'anse. Aprés cette opération, on examine le fond de la Fistule avec les doigts pour découvrir les sinus ou clapiers qui peu-

vent s'y trouver, & couper toutes les brides qui les forment, évitant les artéres qu'on doit ſentir par leur battement. Ayant encore mis les doigts dans la plaie, on cherche toutes les callofités, & on les emporte avec le biſtouri. S'il en reſte quelques-unes, on peut les ſcarifier, ou les pointer avec des ciſeaux, pour en faciliter la ſuppuration. Quelques-Chirurgiens les coupent en les tirant avec une Erigne. Si l'on n'avoit pas fait un nouveau trou au rectum avec le ſtilet, & qu'on l'eût fait paſſer par l'ouverture méme de la Fiſtule, il faudroit couper l'inteſtin une ligne ou deux au-deſſus, pour détruire la calloſité. Si l'on avoit coupé quelque branche d'artére qui donnât beaucoup de ſang, on tâcheroit d'en faire la ligature, ou l'on y appliqueroit un tampon de linge ou de charpie imbu d'eau ſtyptique, l'appuyant quelque tems avec le doigt ſur l'ouverture du vaiſſeau.

Quelques-uns ſe ſervent pour faire cette opération, d'un inſtrument appellé *Syringotome*, qui eſt une eſpéce de biſtouri plat & mince, courbé en

maniere de croissant, tranchant par sa concavité, arrondi & adouci par le dos, coudé par sa partie postérieure qui lui sert de manche. Il est plus étroit, plus allongé, & moins courbé par sa partie antérieure qui lui sert de bec ou de corne, au bout de laquelle est exactement soudé un stilet boutonné, d'argent recuit & non trempé, afin qu'il soit doux & fléxible. On introduit cet instrument dans le sinus par le bouton du stilet; on le pousse dans l'intestin par-dessus l'orifice interne de la Fistule; on plie le stilet, on le fait repasser par l'Anus; & tenant le manche du bistouri d'une main, & le stilet qui est dehors de l'autre, on coupe en tirant l'instrument. Le malade même en se remuant acheve l'incision. Mais s'il y a beaucoup de callosité à emporter, la premiere méthode est préférable; comme il faut toûjours faire l'entrée beaucoup plus large que le fond pour y pouvoir appliquer les topiques, & panser la plaie plus commodément, & pour détruire les différens sinus qui peuvent s'y trouver, il est bon de faire avec le bistouri

droit ou courbe, de grandes & profondes incisions, jusqu'à un bon travers de doigt à côté, & autour de l'anse du stilet dans la fesse, afin d'emporter & les graisses & les chairs sinueuses & calleuses, & de mettre toute la Fistule bien à découvert.

L'opération faite, on applique l'appareil, qui consiste, quand on a coupé quelque vaisseau, en un bourdonnet trempé dans l'eau styptique & exprimé, qu'on met sur l'embouchure de l'artére. Ensuite on introduit dans le fondement une grosse tente, longue & étroite vers sa pointe, large vers sa base, à laquelle on attache un fil. Elle doit être longue pour passer dans l'intestin au-dessus de la Fistule : si son extrémité ne s'étendoit que jusqu'au fond de l'Ulcére, & qu'elle appuyât dessus, elle feroit venir à l'intestin en le comprimant, un bourlet calleux, qui donneroit occasion à une nouvelle Fistule. Elle doit être étroite vers sa pointe, pour entrer plus facilement, & pour ne point incommoder le malade. Enfin il est à propos qu'elle soit grosse & large vers sa base, pour comprimer

davantage la circonférence de la plaie, & entretenir ſon entrée fort dilatée. Après cela on met dans la Fiſtule à côté de la tente, & dans toute ſa circonférence, de la charpie ſéche, ou des bourdonnets, & par-deſſus des compreſſes graduées dont on remplit l'intervalle des feſſes, & on ſoûtient le tout avec le bandage qu'on a mis auparavant au malade. Si le ſang couloit encore, un ſerviteur appuyeroit ſa main ſur le bandage pendant quelque tems. Les panſemens ſuivans ſe font auſſi à ſec de la même maniére, à cauſe de l'humidité de la partie, qui ne demande point de peptiques pour exciter la ſuppuration, & l'on tamponne cette plaie à la différence des autres, pour entretenir l'entrée large. S'il ſe formoit quelques nouveaux ſinus, on les ouvriroit ; s'il y reſtoit quelques calloſités, on y feroit des ſcarifications pour les faire tomber par la ſuppuration. Quand la plaie ſur la fin ſe remplit de bonnes chairs, on met dans l'Anus une tente groſſe comme le doigt, graiſſée d'onguent de tuthie, ou de pompholyx, ou de quelqu'autre onguent deſſicatif.

Il faut faire obſerver au malade une diéte très-exacte, ne lui permettant d'alimens, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour ſoutenir la vie, & ne lui accordant que quelques crêmes de ris, quelques œufs frais, & peu de liquides, afin de prévenir non-ſeulement l'inflammation & la fiévre, mais auſſi la diarrhée, & la néceſſité d'aller ſouvent à la ſelle, ce qui dérangeroit beaucoup, & ſeroit nuiſible à la plaie, puiſqu'on ſeroit obligé de lever l'appareil toutes les fois qu'il auroit beſoin d'y aller.

Si la Fiſtule à l'Anus eſt incomplete externe, on en fera l'opération comme celle de l'abſcès du fondement. Elle conſiſte à agrandir l'entrée de la Fiſtule, & à couper & empêcher les calloſités & les ſinus avec le biſtouri & les ciſeaux. Enſuite on panſe la plaie comme l'abſcès; mais ſi l'inteſtin ſe trouve calleux & fort endommagé, quoiqu'il ne ſoit pas percé, il faut faire l'opération comme à la Fiſtule complete. Lorſque la Fiſtule eſt incomplete interne ou longue, on la rend complete, en faiſant une inciſion avec un biſtouri droit à

l'endroit

l'endroit où l'on reconnoît le fond de l'Ulcére. L'incision faite, on procéde à l'opération de la Fistule complete.

On pourroit entreprendre la guérison de la Fistule incomplete, externe par le moyen des cathérétiques. Quand on prend cette voie, on dilate d'abord l'entrée de la Fistule avec l'éponge préparée; ensuite on y met une tente chargée de quelque onguent âcre & rongeant. Scultet observ. 75. après son arsenal de Chirurgie, recommande le suivant.

℞ *Alun brûlé, mercure précipité, verdet, sel nitre, de chacun parties égales; blanc d'œuf, suffisante quantité pour incorporer le tout.*

Barbete estime celui-ci.

℞ *Racine de bryone en poudre, une dragme; Encens, myrrhe, de chacun deux dragmes; verdet, demi-dragme; sel ammoniac, un scrupule; huile d'olives, graisse de porc, de chacun suffisante quantité, mêlez: Faites-en un onguent.* Ou ce qui est plus efficace.

℞ *Vitriol blanc, quatre onces ; alun, verdet, de chacun demi-once ; vinaigre fort, six onces ; calcinez-les & en faites une poudre que vous mêlerez avec de l'onguent ægyptiac pour en froter les tentes.*

On pourroit se servir de baume d'Arceus dans lequel on mêleroit une huitiéme partie de pierre à cautére, ou un peu de pierre infernale en poudre ; ou de quelqu'un des catherétiques dont nous avons parlé dans l'Article du Cancer & ailleurs, pour consumer les hypersarcoses sans douleur. Quand les callosités sont détruites on déterge l'Ulcére avec des injections faites d'eau d'orge & de miel rosat, ou encore mieux avec des eaux minérales chaudes, comme celles de Balarnc, ou autres dessicatives, sulphureuses & alumineuses. Pierre Marchettis vante les injections faites dès le commencement avec l'eau d'orge, dans laquelle on mêle de l'onguent ægyptiac ; il s'en servoit jusqu'à ce qu'elles fissent de la douleur, & qu'il sortît de l'Ulcére Fistuleux un peu de

ſang. Alors il ſubſtituoit l'injection faite avec la décoction de gayac, de ſcordium, de verge d'orée, ou autres ſemblables. l'Ulcère étant détergé, on l'incarnoit & on le deſſéchoit avec l'onguent de tuthie, le deſſicatif rouge ou autre de même vertu. Mais cette méthode de guérir les Fiſtules par les cathérétiques eſt fort longue, cauſe ordinairement beaucoup de douleur au malade toutes les fois qu'on applique ces topiques âcres, & eſt moins ſure que l'opération.

Lorſque les Fiſtules ſont entretenues par un virus vénérien, ſcorbutique ou ſcrophuleux, on joint aux remédes ceux qui ſont ſpécifiques pour ces maladies.

Les Fiſtules qui pénétrent juſqu'à l'iſchion, ou à l'os ſacrum avec carie, n'admettent qu'une cure palliative qui ſe fait par le moyen des injections vulneraires, deterſives & deſſicatives, compoſées, par exemple, avec l'eau d'orge, ou de feuilles de perſicaire, de ſcordium, d'abſinthe, ou l'eau de chaux, ajoutant à ces injections, l'eau vulneraire, ou le baume de Fioravent, ou celui du Comman-

deur, & le miel rosat. On fait les pansemens avec les onguens dessicatifs, comme celui de pompholyx, de tuthie, le dessicatif rouge ou autre semblable.

De la Fistule lachrymale.

La Fistule lachrymale est proprement un Ulcére calleux & sinueux qui s'est formé à l'angle interne de l'œil, dans le sac lachrymal d'où elle a pris son nom. Mais on donne souvent à cette Fistule une signification plus étendue, & on la confond avec l'anchilops & l'ægylops, puisqu'on les comprend dans les différentes espéces qu'on établit de cette Fistule. Galien même, l'*Introductio seu Medicus.* Cap. 16. *de oculorum affectibus*, renferme l'anchilops & l'ægilops dans une même définition, où celle de la Fistule lachrymale se trouve comprise. Il dit que l'ægilops ou l'anchilops est un abscés qui vient à l'angle de l'œil le plus proche des narines, dont le pus qu'il contient venant à sortir par sa rupture, carie l'os, ou distille par l'angle de l'œil ou par les narines.

Gorrée, *definit. medic.* distingue cependant l'anchilops de l'ægilops. Il définit le premier un abscès ou un amas d'humeur visqueuse, semblable à du miel ou à de la bouillie, qui se forme entre le grand angle de l'œil & les narines, étant ordinairement renfermé dans une tunique, (c'est-à-dire, dans le sac lachrymal,) sans faire de douleur, & prenant tout d'un coup son accroissement. Cet abscès, suivant Paul æginette, venant à s'ouvrir & à s'ulcérer, change aussitôt son nom pour prendre celui d'ægilops; & l'ægilops négligé ou mal pansé dégénére facilement en Fistule.

On peut donc dire que l'anchilops est une tumeur située à l'angle interne de l'œil, ordinairement au-dessous de l'union des paupieres, qui dégénére en abscès; que l'ægilops est ce même abscès ouvert, c'est-à-dire, un Ulcére qui lui succéde; & que la Fistule lachrymale est proprement cet Ulcére devenu calleux & sinueux: mais comme ces trois maladies se succédent l'une à l'autre, qu'il n'y a que leur progrès qui en fasse la difference,

& que les modernes les renferment toutes dans la définition ou dans la division de la Fistule lachrymale, on peut les comprendre toutes trois sous ce dernier nom, & définir la Fistule lachrymale un abscès ou un Ulcère dans le sac lachrymal, quelquefois sans que la peau qui le recouvre soit ulcérée, quelquefois aussi avec ulcération & callosité à la peau, ordinairement accompagné d'un larmoyement continuel, & d'un écoulement de pus par les points lachrymaux, ou par le nez, ou par l'ouverture de la peau, principalement quand on presse la Fistule avec le doigt; quelquefois sans que l'os unguis & les autres os voisins soient altérés sur-tout dans le commencement; quelquefois avec carie à ces os, particuliérement dans le progrès de la maladie; souvent avec obstruction du conduit nazal; quelquefois sans que ce conduit soit obstrué.

Suivant cette définition on peut en général diviser la Fistule lachrymale en trois espéces, dont la premiére est celle où la peau n'est point ulcérée, & qu'on appelle *Fistule lachrymale*, bor-

gne; ce qui est proprement l'anchilops abscédé. La seconde est celle qui est accompagnée d'ulcération à la peau sans callosité, & qui se nomme ordinairement Fistule lachrymale ouverte, mais qui n'est dans le commencement qu'un ægilops. La troisiéme, qui est la véritable Fistule lachrymale, est celle où l'ouverture de la peau & le sac lachrymal sont devenus calleux, & où l'os unguis & les autres os voisins se carient, quand le pus a rongé ce sac. Dans la Fistule lachrymale borgne, il paroît quelque fois une éminence ou une tumeur à l'endroit du sac lachrymal; d'autres fois on n'en voit aucune, ce qui a donné lieu d'appeller cette derniére espéce *Fistule plate*.

La cause la plus fréquente de la Fistule lachrymale est l'acrimonie des larmes, aussi survient-elle souvent à l'ophthalmie & à l'enchifrennement. En effet les larmes devenues âcres, irritent la membrane qui forme le sac lachrymal, cette membrane irritée se resserre, se fronce & comprime les vaisseaux repandus dans son tissu, le sang & la lymphe obligés d'y séjour-

ner, s'y échauffent, y cauſent une inflammation, s'y corrompent, ſe changent en pus, s'y extravaſent & forment un abſcès. Ou ſi ces larmes ſont fort âcres, elles rongent la membrane même du ſac lachrymal & l'ulcérent. Or les larmes ne peuvent être âcres que parce que la maſſe du ſang les fournit telles, ou parce qu'elles acquiérent cette acrimonie dans les yeux, en conſéquence d'une inflammation, ou de quelque exhalaiſon corroſive ; ou enfin parce qu'elles deviennent âcres par leur ſéjour dans le ſac lachrymal.

On doit donc regarder comme cauſe antecédente de la Fiſtule lachrymale. 1°. Tout ce qui peut rendre le ſang ſalé & âcre, comme les alimens ſalés & poivrés, les liqueurs chaudes & ſpiritueuſes, les médicamens âcres, & le vice des autres choſes non-naturelles ; ou le mauvais temperament de la perſonne, ou quelque maladie chronique, comme, les écrouelles, le ſcorbut, la verole. Un ſang de ce caractére ne peut fournir que des larmes ſalées & âcres. 2°. Une ophthal-

mie, soit qu'elle vienne de cause interne, c'est-à-dire, du vice de la masse du sang, soit qu'elle soit produite par une cause externe, comme par un coup, une chute, une exhalaison âcre & maligne. 3°. Tout ce qui peut faire séjourner les larmes dans le sac lachrymal, comme leur épaississement ou leur viscosité qui fait qu'elles se bouchent elles-mêmes le passage dans le conduit nazal, qui est une suite du sac lachrymal, mais beaucoup plus étroite que lui; une fluxion ou une inflammation à la membrane de ce conduit, ou à celle des narines qui en fait gonfler le tissu & intercepte par ce gonflement le passage des larmes dans le nez, comme il arrive par le rhume, par l'enchifrenement, ou par un vent froid qu'on aura souffert, ou par un errhine trop âcre; enfin un polype qui comprime ou bouche l'orifice du conduit nazal dans le nez, est une occasion du séjour des larmes. Par la même raison ceux qui ont le nez plat ou enfoncé sont plus sujets que les autres aux fistules lachrymales, parce que ce conduit se trouve comprimé & ré-

tréci par la mauvaise conformation de cette partie. Les larmes donc obligées par tous ces accidens de séjourner dans le sac lachrymal, s'y échauffent & deviennent âcres & corrosives.

Quoique l'altération des larmes soit la cause la plus fréquente de la Fistule lachrymale, on voit encore quelquefois cette maladie survenir à un coup, à une chute, à la petite vérole & à toute autre cause capable de produire d'abord un petit phlégmon à l'angle interne de l'œil, ou un anchilops, ensuite un ægilops & enfin une véritabe Fistule.

Quand les larmes, sans être âcres, s'arrêtent dans le sac lachrymal par l'obstruction du conduit nazal, elles y séjournent quelquefois fort longtems avant qu'elles deviennent capables d'enflammer & d'ulcerer la membrane qui compose ce sac; parce qu'elles sont continuellement renouvellées jusqu'à ce qu'elles regorgent par les points lachrymaux : mais ce reservoir en est tellement rempli & dilaté, qu'il forme une tumeur à l'angle interne de l'œil. Cette tumeur est

appellée par quelques-uns *Hydropisie du sac lachrymal*, mais mal-à-propos, puisque toute hydropisie par épanchement, suppose un amas de liqueur dans une cavité d'où elle n'a point d'issue. Or dans la plenitude de ce sac, lorsqu'on presse la tumeur avec le doigt, la lymphe lachrymale en sort aussi-tôt par les points lachrymaux ; quelquefois même elle s'échape en partie par le nez, quand l'obstruction du conduit nazal n'est pas totale ; ce qui fait aussi, que dans plusieurs malades cette lymphe coule dans le nez pendant le sommeil, & le sac se trouve vuide le matin : mais deux ou trois heures aprés qu'on est levé, il se remplit, & l'on est obligé de le comprimer pour le vuider. Il paroît par cette observation que le sac lachrymal a plus de facilité à se dégorger quand on est couché, que quand on est debout. D'autres donnent le nom de *Hernie*, à cette plénitude, nom qui ne paroît pas trop lui convenir, puisque la vraie hernie est l'issue de quelque partie hors des parois de la capacité qui la renferme.

Dans la Fistule lachrymale, lorf-

que le conduit nazal eſt obſtrué, les larmes ne peuvent couler dans le nez, & la narine du côté de la maladie eſt toûjours ſéche. Si la Fiſtule eſt borgne & que les points lachrymaux ne ſoient point bouchés, les larmes remontent dans l'œil par ces petits conduits, ſur-tout quand on preſſe la tumeur avec le doigt. Ces larmes ſe joignant avec celles que la glande lachrymale fournit toûjours, & qui ne peuvent pas y entrer, rendent l'œil larmoyant en s'épanchant ſur la joue. Lorſque l'abcès eſt formé, le pus ſe mêlant avec la lymphe lachrymale regorge auſſi avec elle, ou immédiatement après, par les points lachrymaux.

La matiére purulente ayant toûjours ſa pente vers le conduit nazal, l'ulcére à la fin, & y fait naître des chairs baveuſes qui le bouchent encore plus exactement : obligée donc de remonter par les points lachrymaux, elle ſe répand ſur la caroncule lachrymale, l'enflamme & l'ulcére ; ce qui a fait croire aux Anciens, que la Fiſtule lachrymale avoit ſon ſiége dans cette caroncule. Enfin le

pus en passant dans les points lachrymaux les ronge & les ulcére aussi fort souvent, ils se remplissent de chairs fongueuses, & la matiére purulente se trouve renfermée dans le sac lachrymal sans avoir d'issue : arrêtée de tous côtés, s'accumulant insensiblement & devenant plus corrosive, elle ulcére ordinairement la peau qui couvre le sac lachrymal, parce qu'elle y trouve moins de résistance qu'aux autres endroits de ce réservoir, & il survient un petit ulcére proche l'union des paupieres, qui rend la Fistule ouverte & donne issue au pus, mais l'action des sels corrosifs du pus se portant aussi sur toute l'étendue du sac, ils le rongent dans la suite & la détruisent entiérement ; & comme l'os unguis est immédiatement situé sous ce sac, qu'il est fort mince & naturellement denué de perioste, exposé à l'impression de ces sels corrosifs, il se carie facilement. La carie se communique encore souvent à l'os Ethmoïde & à l'angle superieur de l'os maxillaire que le sac lachrymal touche en partie. L'os unguis ne peut être carié, que les lames osseuses qui

sont derriére, ne le soient aussi dans la suite. Ainsi le pus s'étant fait un passage dans le nez, la narine, qui étoit séche auparavant, devient humide, & si les points lachrymaux ne sont pas encore obstrués, ou si la caroncule lachrymale se trouve entiérement détruite, les larmes coulent avec le pus dans le nez par l'ouverture de l'os unguis, & l'épiphora ou larmoyement cesse.

La Fistule lachrymale causée par des larmes âcres qui se répandent sur le globe de l'œil & dont l'acrimonie est augmentée par le mêlange du pus, est accompagnée d'ophthalmie, & le bord des paupiéres est rongé, ulcéré & défiguré.

Diagnostic. Tout ce que nous venons de dire établit la connoissance des Fistules lachrymales & leurs différences. Si dans la Fistule borgne, quand on presse l'endroit de l'angle interne qui répond au sac lachrymal, on voit sortir par les points lachrymaux un pus ou une sanie fœtide, verdâtre ou noirâtre, c'est une preuve que les os sont cariés. S'il n'en sort qu'une lymphe claire, c'est une mar-

que que le sac lachrymal n'est que dilaté : mais si c'est un pus abondant, quoique louable, il y a carie, ou il y en surviendra bientôt. Lorsque le sac nazal & les points lachrymaux ne sont pas entiérement obstrués, la tumeur de l'angle interne est peu considérable, parce que la matiére liquide contenue dans le sac lachrymal s'écoule en partie par ces voies. A l'égard de la Fistule ouverte, on peut juger par la sonde & par la qualité du pus qui en sort, du progrès qu'elle a fait. Lorsque la narine du côté de la Fistule est séche dans les commencemens, & qu'ensuite il en coule beaucoup de sanie, c'est un signe que l'os unguis est carié & qu'il donne passage au pus. Si les parties ulcérées ou celles qui sont dans le voisinage, paroissent très-livides, très-dures, très-sensibles & enflammées, avec des vaisseaux sanguins gonflés & variqueux ; ou si le sac lachrymal est farci de chairs fongueuses & qu'il en sorte une matiére noire & très-puante, on a lieu de croire que la Fistule a pris le caractére de Cancer.

Le Prognostic de la Fistule lachry-

male est fondé sur l'état du malade & sur la qualité de la Fistule. Si le malade est attaqué de maladie vénérienne, de scorbut, d'écrouelles, on ne doit point esperer de guérison qu'après avoir remedié à ces maladies par les remédes qui leur sont convenables. S'il est affligé de fréquentes fluxions, la guérison en est difficile. Si la Fistule est la suite de la petite vérole, elle est très-opiniâtre. Si elle est ancienne & accompagnée d'une carie qui se soit communiquée aux lames osseuses du nez, elle est incurable. Les Abscès & les Fistules des yeux dégénérent quelquefois en cancers. Lorsque la matiére purulente passe librement par le canal nazal, on supporte long-tems la Fistule sans beaucoup d'incommodité.

Cure. La maniére de traiter la Fistule lachrymale varie suivant la différence de ses espéces. Lorsque le sac lachrymal n'est simplement rempli que de lymphe, ou qu'il ne contient qu'un peu de pus louable sans altération aux os, on peut tenter la guérison par les injections ou par la compression, ou par les deux ensem-

ble. On injecte dans ce ſac par les points lachrymaux une liqueur claire & douce, comme de l'eau d'orge avec le miel roſat, par le moyen d'une petite ſeringue faite exprès, garnie d'une canule fine qu'on introduit dans ces petits trous juſqu'au ſac lachrymal & même juſqu'au conduit nazal. Pour découvrir le point lachrymal inférieur, on tire un peu à ſoi la paupiére inférieure, & pour trouver le ſuperieur, on renverſe la paupiére ſupérieure. Quand le ſac lachrymal eſt fort gonflé, il faut avoir la précaution de comprimer un peu la tumeur avec le doigt pendant qu'on le ſeringue, crainte que l'injection ne le dilate encore davantage: mais avant que de ſeringuer, il eſt à propos de ſonder le point lachrymal ſupérieur, en y introduiſant une ſonde très-fine, faite d'argent, fléxible & propre par ſa ſoupleſſe à parcourir le ſac lachrymal juſqu'au conduit nazal. L'extrémité de cette ſonde eſt terminée en petit bouton à olive qui empêche de percer, de déchirer ou de faire de nouvelles routes. En ſondant le point lachrymal ſuperieur on leve un

peu la main & on fait quelques petits mouvemens pour trouver le ſac. La ſonde ayant déja un peu ouvert les voies, l'injection y paſſe plus facilement. Après s'être ſervi de la ſeringue cinq ou ſix jours, ſi la liqueur injectée ne paſſe point par le nez, ou ne deſcend pas dans la gorge quand le malade eſt panché en arriére, c'eſt une marque que les injections ſont inutiles, il faut tenter la compreſſion pour pouſſer la liqueur vers le conduit nazal, & la déterminer enfin à paſſer par le nez. A la vérité, la guériſon qu'on obtient par ce moyen-là n'eſt ordinairement que palliative : mais quelquefois elle devient radicale quand il n'y a point d'altération ni aux membranes ni aux os. Avant que de faire la compreſſion on a ſoin de preſſer la tumeur avec le doigt pour bien deſemplir le ſac lachrymal, & on la comprime immédiatement après.

Pour faire cette compreſſion les uns employent de petites compreſſes graduées qui font une élevation plus haute que la racine du nez, & qu'on aſſujettit avec une petite bande circulaire ou avec le bandage appellé *Mo-*

noculus ou *l'œil ſimple*, Ces compreſſes doivent être échancrées du côté de l'œil, pour le laiſſer libre & exemt de compreſſion. D'autres ſe ſervent d'une eſpéce de bonnet fait de lames d'acier garni d'étoffe, à la partie antérieure duquel il y a une branche qui deſcend par le milieu du front ſur la tumeur. Au bout de cette branche eſt adaptée une lame qu'on approche de la tumeur autant qu'on veut par le moyen d'une vis qui l'éloigne plus ou moins de la branche. De quelque bandage qu'on ſe ſerve, on le laiſſe pluſieurs mois pour empêcher la matiére de s'amaſſer dans le ſac lachrymal, & pour donner le tems à ſa membrane de reprendre ſon reſſort. On a ſoin en même tems de baſſiner la tumeur trois ou quatre fois par jour, avec quelque eau ophthalmique ſpiritueuſe, ou avec de l'eau vulneraire ou de l'eau de la Reine de Hongrie, de laver le dedans de l'œil avec du vin chaud, auquel on ajoute quelques gouttes de baume du Commandeur, de ſonder & de ſeringuer ſouvent les points lachrymaux & le ſac pour les deſobſtruer, & d'appli-

quer tous les soirs sur l'angle interne de l'œil une compresse imbue du vin ci-dessus.

Si c'est un abscès formé dans le sac lachrymal, & que cette poche soit remplie & gonflée de pus, il ne faut pas attendre que la tumeur se perce d'elle-même ; la matiére qui y séjourneroit pourroit carier les os voisins ; il faut l'ouvrir avec la lancette, faire des injections par l'ouverture & y appliquer l'emplâtre de l'Abbé de Grace, qu'on continuera jusqu'à parfaite guérison. Si le sac est altéré, on le mondifiera & on consumera les chairs baveuses, en y mettant quelques gouttes d'huile de gayac édulcorée avec l'esprit de vin, ou d'huile d'euphorbe, ou l'euphorbe même en poudre, mêlé avec l'aloës, la myrrhe, l'aristoloche ; ou un digestif aiguisé d'un peu de pierre à cautére, ou en y passant légerement la pierre infernale ; évitant avec soin qu'il n'entre rien de ces topiques dans l'œil, qui ne manqueroit pas d'en être enflammé. L'Ulcére étant détergé on le pansera avec le baume verd, ou celui d'Arceus ou quelqu'autre semblable. Si les topi-

ques ci-dessus excitoient une inflammation, on se serviroit d'huile d'œufs ou d'un digestif fort doux, & l'on saigneroit le malade ; l'accident passé, on viendroit aux déterfifs.

On pourroit par cette méthode parvenir à la guérison parfaite & sans larmoyement, de Fistules soit borgnes soit ouvertes, qui ne seroient point accompagnées de carie, pourvu qu'on pût entretenir ou rendre libres les points lachrymaux, & le canal nazal, en les injectant souvent pendant la cure, & en introduisant dans le conduit nazal par le sac lachrymal une petite bougie faite comme celle dont on se sert pour l'urétre, qu'on feroit sortir par le nez & dont on continueroit l'usage jusqu'à ce qu'on s'apperçut par la matiére qui couleroit, que la membrane de ce conduit seroit ferme, saine & dans son état naturel. Pour s'assurer s'il y a carie, outre les signes que nous avons rapportés dans le diagnostic, il faut agrandir l'entrée de la Fistule, si elle est ouverte, ou y faire une incision avec le bistouri, comme à l'opération complete, & découvrir l'os unguis

& ceux qu'on soupçonneroit être cariés.

Lorsque la Fistule est accompagnée de carie, ou que la méthode prés-crite n'a pas eu tout le succès qu'on souhaitoit, & que le malade ne veut pas se contenter d'une cure palliative; il est nécessaire d'en venir à l'opération complete : mais avant que de l'entreprendre, il faut y préparer le malade par les remédes généraux; c'est-à-dire, par les saignées, la purgation, les tisanes apéritives & rafraîchissantes, & une diéte exacte. S'il est d'un mauvais temperament & sujet à de fréquentes fluxions sur les yeux; ou s'il a l'œil malade, rouge, enflammé, la préparation sera plus longue, & l'on joindra aux remédes généraux, les bouillons rafraîchissans & adoucissans, les émulsions, le petit lait, les lavemens émolliens, & même le bain, pour détruire tous ces accidens & prévenir ceux qui pourroient arriver après l'opération.

Le malade étant bien préparé, on le fait placer sur une chaise, on lui bande l'œil sain avec une compresse & un mouchoir plié en triangle. Un

aide lui assujettit la tête un peu renversée contre le dossier du siége, en croisant les mains sur son front, & on lui couvre l'œil malade avec une cuiller d'argent faite exprès, tant pour l'empêcher de voir les instrumens & le manuel de l'opération, que pour assujettir les paupiéres & affermir la peau de l'angle interne. Si l'on n'avoit point de cuiller, on feroit tirer par un aide la peau & les deux paupiéres directement vers la tempe avec les doigts posés sur le petit angle. En même tems, si c'est une Fistule borgne, le Chirurgien bande la peau de l'angle interne de l'œil avec la main gauche, mettant le doigt du milieu sur la partie interne du sourcil au-dessus de la racine du nez, & le pouce au-dessous de la partie inférieure de l'orbite à côté du nez. Ensuite il fait avec un bistouri un peu courbe, une incision jusqu'aux os, en forme de croissant, de la longueur d'un travers de pouce, dont la partie convexe regarde le nez, & le milieu de la partie concave répond à l'union des deux paupiéres. On commence l'incision à la racine du nez,

& on la conduit demi circulairement jusqu'à l'os maxillaire vers l'origine du muscle petit oblique, en passant sur la tumeur, mais observant de s'éloigner de la commissure des paupiéres d'environ trois lignes. On ne fait point de difficulté en faisant cette incision, de couper le tendon du muscle orbiculaire, sans craindre qu'il reste d'eraillement à l'œil après la guérison, pourvu qu'on conserve la peau de l'angle interne qui unit les deux paupiéres. L'expérience en a confirmé le succès. Le muscle orbiculaire n'en perd point son action, parce qu'il est attaché à toute la circonférence de l'orbite. L'incision faite on dilate la plaie sous la commissure des paupiéres avec la feuille de myrte ou le déchaussoir ; on y met de l'éponge préparée ou des bourdonnets pour l'agrandir, & on remet le reste de l'opération au lendemain. Quand c'est une Fistule ouverte, quelques-uns se contentent de la dilater avec l'éponge préparée : mais la plûpart des praticiens y font une incision, comme nous venons de dire. Si l'on a coupé l'artére angulaire en faisant l'opéra-
tion,

tion, on fait une compreſſion à la partie inférieure de l'orbite ſur l'os maxillaire, pour arrêter l'hémorragie, parce que c'eſt par-là que paſſe cette artére.

Le lendemain la plaie ſe trouvant agrandie & laiſſant voir les os à découvert, on examine les endroits qui peuvent être cariés. L'os unguis étant mince, denué de périoſte & plus exposé que les autres, à l'impreſſion du pus, eſt auſſi plûtôt carié; & comme il eſt l'objet de l'opération, qui ne ſe fait principalement que pour donner paſſage aux larmes par le nez auſſi bien que pour détruire la carie, le malade étant ſitué, comme nous avons dit, on perce cet os avec la feuille de myrte, dirigeant la pointe de l'inſtrument vers le nez, & non pas vers la joue, crainte de donner dans le ſinus maxillaire. En perçant l'os on fait pluſieurs petits tours pour détruire la carie, & avec l'autre bout de l'inſtrument terminé en ſonde on arrondit le trou. On a ſoin de tirer toutes les eſquilles avec des pincettes, & l'on fait attention dans les premiers panſemens à celles qui peuvent ſe déta-

cher, pour les ôter. Quelques-uns se servent d'un stilet ou d'une sonde crenelée, ouverte par le bout, ou d'un déchaussoir pour percer l'os unguis ; ce qui n'est pas difficile, parce que cet os est mince. Une preuve qu'il est bien percé, c'est quand il sort du sang aussi-tôt que l'operation est faite. Cette maniére d'operer est plus prompte & moins embarrassante que celle qui se fait par le cautére actuel : l'on ne craint pas de brûler la commissure des paupiéres, ce qui produit l'éraillement, ni de causer d'inflammation à l'œil & à la membrane du nez par la chaleur du fer, ce qui est quelquefois suivi d'accidens facheux.

Quoique les os ne soient pas cariés, la plûpart des praticiens ne laissent pas de percer l'os unguis pour faire un nouveau chemin aux larmes dans le nez, à cause de l'obstruction du conduit nazal. Cependant on pourroit tenter de rendre ce conduit libre par le moyen d'une bougie, comme nous dirons ci-après, & éviter de percer cet os. Quand les os voisins sont cariés, on a soin de les ruginer pour enlever la carie : mais si elle est considé-

rable, plusieurs Chirurgiens oculistes, suivant la pratique des Anciens, se persuadent qu'on ne peut mieux la détruire que par le feu, & qu'on ne sçauroit se dispenser de faire l'opération avec le cautére actuel. Ils s'en servent même pour percer l'os unguis quoiqu'il ne soit pas altéré.

Pour faire l'operation avec le cautére actuel, après avoir placé le malade sur un siége, comme on a fait pour l'incision, on s'assurera de l'endroit de la carie avec un stilet qu'on tiendra ferme dessus, & on fera descendre par le haut de ce stilet un petit entonnoir dont l'extrémité doit être taillée en biseau pour s'ajuster à la pente de l'os unguis. L'entonnoir bien appuyé sur cet os avec son manche, le bout dirigé vers le nez plûtôt que vers la joue pour éviter le sinus de l'os maxillaire, on retirera le stilet, on introduira promptement sur l'os, à la faveur de l'entonnoir, un cautére actuel tout rouge, dont le bouton sera un peu en pointe, & appuyant légérement sur l'os unguis, on le percera. On s'appercevra que cet os est percé quand on verra sortir

du ſang & de la fumée par le nez. Une preuve encore qu'il l'eſt, c'eſt lorſque l'air ſort par la plaie quand le malade pouſſe ſon haleine vers le nez en ſerrant les narines. Auſſi-tôt que l'os unguis eſt percé, il faut retirer le cautére & l'entonnoir, crainte de brûler la commiſſure des paupiéres, ce qui rendroit l'œil éraillé. Après avoir rafraîchi l'entonnoir dans de l'eau froide & l'avoir eſſuyé, on le remettra ſur l'os, & l'on y gliſſera encore un bouton de feu plus large pour conſumer toute la carie. Si l'on découvroit, après l'inciſion, que les os voiſins fuſſent cariés, on les cautériſeroit avant que de percer l'os unguis.

L'opération faite avec le feu ou ſans le feu, on introduit dans le trou de l'os unguis une tente garnie d'un petit talon qui s'appuie ſur la circonférence du nouveau trou, pour empêcher que les chairs ne ſurmontent. On attache auſſi un fil au talon, pour pouvoir la retirer plus facilement. D'autres y mettent un morceau d'éponge préparée, ou un petit rouleau de linge. Enſuite on remplit la plaie

de bourdonnets, on applique pardessus des compresses échancrées du côté de l'œil, & graduées; on couvre l'appareil de deux grandes compresses trempées dans un collyre rafraîchissant, & on soutient le tout avec un mouchoir plié en triangle, ou avec le bandage *Monoculus.* Les premiers jours on enduit la tente & les bourdonnets d'huile d'œufs, ou d'onguent suppuratif & de baume d'Arceus mêlés ensemble, ou de quelque doux digestif, pour calmer la douleur & exciter une légere suppuration. Si les os ont été alterés par la carie, on trempe dans la suite les tentes & les bourdonnets dans l'huile de gayac édulcorée avec l'esprit de vin, pour en procurer l'exfoliation; ou l'on emploie les autres remédes proposés ci-dessus pour consumer les chairs fongueuses. On a soin de garantir l'œil de l'atteinte de ces caustiques.

Ayant fait mettre le malade dans son lit, on le saigne deux heures après l'opération; on lui fait observer une diéte exacte & rafraîchissante, & on réitere la saignée autant

qu'il est nécessaire, pour prévenir l'inflammation. Le troisiéme jour on ôte la tente avec les bourdonnets, & on en remet une autre. S'il n'y a pas trop d'inflammation, on commence alors à se servir des remédes propres à faire exfolier les os qui ont été cariés, & on continue de panser le malade tous les jours, à peu près comme la premiere fois. Dans les pansemens on a la précaution de réprimer & de consumer les chairs baveuses & superflues, en les touchant avec la pierre infernale.

Comme le succès de cette opération consiste principalement à conserver toûjours ouvert le nouveau conduit fait à l'os unguis, pour procurer aux larmes un passage dans le nez par ce canal artificiel, & éviter par ce moyen le larmoyement, on est obligé d'entretenir la longueur & la grosseur des tentes, & d'en mettre toûjours jusqu'à ce qu'il se soit formé une membrane à toute la circonférence interne du nouveau canal, qui doit suppléer au naturel qui est obstrué. Encore a-t-on bien de la peine à y réussir. Pour prévenir cet

accident, qui eſt très-incommode, quelques Oculiſtes propoſent, quand la plaie eſt détergée, de mettre dans le nouveau trou, au lieu d'une tente, une petite canule d'or, d'argent, ou de plomb, garnie extérieurement d'un petit rebord pour réprimer les chairs. On la fait plus ou moins longue, plus ou moins groſſe, ſuivant la conformation du nez & la grandeur du trou. Elle ſert à y faire naître une membrane calleuſe qui en entretient l'ouverture. Lorſque la plaie eſt prête à ſe conſolider, on ſubſtitue une autre canule à la prémiere, qui ſoit plus petite & ſans rebord, & on l'enchaſſe bien dans l'os. Enſuite on travaille à la conſolidation & à la cicatrice, afin que la chair & la peau, qui croiſſent par-deſſus la canule, la renferment & l'embraſſent exactement : mais pendant toute la cure, ſoit qu'on ſe ſoit ſervi de tentes, ſoit qu'on ait employé ces canules, il ne faut pas manquer de ſonder & de ſeringuer ſouvent les points lachrymaux, & de diriger, en les ſondant, leur conduit vers le nouveau canal. Par ce moyen l'on peut prévenir le

larmoyement. Si l'on s'est servi de la petite canule, le malade tâchera de s'abstenir, autant qu'il lui sera possible, d'éternuer, de vomir, de faire quelqu'exercice ou quelqu'effort violent, sur-tout dans les commencemens; car lorsque la plaie est bien cicatrisée, quand même la canule viendroit à tomber par la narine, ce qui arrive assez souvent, il n'y auroit point de larmoyement à craindre, parce que les parois internes du nouveau conduit seroient fermes & endurcies.

Mais on pourroit se dispenser, comme nous avons déja dit, de percer l'os unguis, s'il n'étoit pas carié, en conservant ou rétablissant la liberté du conduit nazal, par le moyen d'une bougie qu'on introduiroit dans le sac lachrymal, la faisant passer par le nez. Si elle ne pouvoit pas y entrer à cause de l'obstruction du canal, on renouvelleroit le passage avec une sonde; on panseroit la plaie, & l'on seringueroit & sonderoit les points lachrymaux, comme il a été dit.

Il y a des Fistules compliquées,

dont la carie s'étend jusqu'à la partie inférieure de l'orbite, où l'on ne sçauroit porter la rugine ni le cautére actuel, sans offenser le globe de l'œil, & sans occasionner la perte de cet organe. En ce cas on peut introduire sur l'os carié un tuyau de plume fermé par le bout, échancré ou percé de la largeur d'une ligne, & rempli d'un morceau d'éponge préparée, trempée dans un caustique liquide, comme l'huile de gayac, ou autre semblable. Cette éponge, en s'humectant, se gonfle, s'avance par l'échancrure de la plume sur l'os carié, & le consume. On réitere ce reméde, suivant le besoin, & l'on panse l'Ulcére avec un digestif doux, ou avec l'huile d'œufs, ou avec les jaunes d'œufs même frits & réduits en pulpe, dont on enduit les tentes & les bourdonnets, évitant les huiles qui sont toutes contraires aux yeux.

Sur la fin de la cure, on purge plusieurs fois le malade, on lui fait user de bouillons aux écrevisses, d'eaux minerales, ou d'autres reméde convenables. S'il est phlegmatique, on prescrit les bouillons de viperes, les

tiſanes ſudorifiques des bois, les hydragogues. A l'égard des Fiſtules fomentées par des maladies virulentes, il faut détruire le virus par des remédes ſpécifiques, ſi l'on veut parvenir à leur guériſon.

ARTICLE TROISIE'ME.

Des Ulcéres avec carie.

LA carie eſt proprement un Ulcére dans l'os, c'eſt-à-dire, une ſolution de continuité avec éroſion & déſunion de ſa ſubſtance, faite par des humeurs acres & corroſives.

Il arrive ſouvent que dans les abſcès & dans les Ulcéres qui pénétrent juſqu'aux os, la matiére purulente n'ayant point d'iſſue, devient ſi acre & ſi corroſive par ſon ſéjour, qu'elle détruit le perioſte, pénétre l'os, le ronge, le diſſout & l'ulcére.

La carie ſurvient ordinairement aux Ulcéres invétérés, fiſtuleux, ſcorbutiques, vénériens, ſcrophuleux ou cancéreux. Elle eſt ſouvent la ſuite

des exoſtoſes, ſur-tout quand elles ſont cauſées par quelque virus. Elle eſt quequefois l'effet de la diſſolution de la moëlle dans les os longs, en conſéquence de quelqu'humeur acre qui s'y eſt introduite, ou qui s'y eſt formée ; ce qui peut arriver à ceux qui ſont attaqués de quelque maladie virulente ; ou en conſéquence d'un violent coup ou d'une chute qui aura cauſé une commotion dans la moëlle, comme il s'en fait dans le cerveau. Alors cette carie attaque la ſurface interne de l'os, ſans ſe manifeſter quelquefois au dehors. La carie arrive encore par l'obſtruction qui ſe forme dans les vaiſſeaux oſſeux, quand le reſſort du perioſte eſt relâché, qu'il ne pouſſe plus les liquides dans la ſubſtance de l'os, & qu'il n'en facilite plus le retour. D'où il ſuit que ces liquides ſe corrompent en y croupiſſant, & qu'ils détruiſent les fibres oſſeuſes. Lorſque le ſcorbut, la vérole, le cancer, ſont anciens & invétérés, que le ſang eſt fondu & que la lymphe eſt devenue acre, les os bien ſouvent ſe ramolliſſent ou ſe carient comme dans le

Spina ventosa, & la carie eſt quelquefois une eſpéce de vermoulure, ou une gangréne ſéche dans l'os. Les os expoſés à l'air ſe carient facilement, parce que cet élement deſſéche leur ſurface, coagule les liquides qui y circulent, & les fait corrompre par leur ſéjour. Cependant cela n'arrive pas toujours, particuliérement ſi le Chirurgien a l'attention de ne les laiſſer pas trop long-tems découverts, & s'il n'y applique rien d'acre.

Diagnoſtic. Quand les os ſont expoſés à la vue, on connoît facilement leur alteration, ils ſont d'abord gras; enſuite ils jauniſſent, enfin ils deviennent noirs & inégaux. *Voyez* Celſe, l. 8. ch. 2. Lorſqu'en ſondant une Ulcére, on ſent l'os mou, inégal & raboteux, c'eſt une preuve qu'il eſt carié, à moins que l'inégalité ne ſoit naturelle & dure. Si l'os dans un Ulcére eſt couvert de chairs fongueuſes, flétries, pâles, livides ou violettes, c'eſt un ſigne qu'il eſt alteré. On pénétre aſſez facilement ces chairs avec la ſonde, & on les fait ſaigner ſans douleur. Quand les tentes, les bourdonnets & les em-

plâtres sont noircis par la matiére purulente, c'est signe de carie; à moins que les emplâtres ou les onguens dont on se sert ne reçoivent du plomb dans leur composition. Si l'on sent avec l'extrémité de la sonde l'os mou comme du liége ou du bois pourri, c'est une marque d'une carie vermoulue. Quand il sort d'un Ulcére qui pénétre jusqu'à l'os une sanie abondante, noire, cendrée, sanguinolente, fétide, l'os est carié. Lorsque l'os est altéré, la peau de la circonférence de l'Ulcére est ordinairement violette ou plombée. Si les Ulcéres voisins des os durent plus d'un an, les os ont coûtume de se carier. Si un Ulcére avec carie se remplit de chairs & se cicatrise, ce qui arrive pourtant rarement, la cicatrice est livide, ou violette, ou en croute; il en suinte une eau rousse, elle se rompt & l'Ulcére se renouvelle.

Prognostic. Nulle guérison parfaite de l'Ulcére, tandis que l'os reste carié. La sanie corrompue qui en sort, empêche les mammelons charnus d'y naître & de s'y attacher. Ou si les

chairs voiſines, en s'étendant, le recouvrent, cette ſanie renfermée deſſous, les ronge, renouvelle l'Ulcére, & augmente la carie, en agiſſant avec plus de force ſur l'os. Si la carie ſe trouve près des parties nerveuſes & tendineuſes, ou près de quelques gros vaiſſeaux, ou dans les jointures & dans les parties ſpongieuſes des os, elle eſt très-difficile à guérir. La carie ſcorbutique eſt extrémement fâcheuſe; la ſcrophuleuſe eſt très-opiniâtre. La vérolique l'eſt moins. La chancreuſe eſt mortelle.

Cure. La guériſon de la carie conſiſte à en arrêter le progrès, & à ſéparer ce qui eſt corrompu dans l'os, d'avec ce qui eſt ſain; car tout ce qui eſt carié eſt ſphacélé ou mort, & ne peut plus ſe rétablir.

Pour remplir ces indications, on emploie les cathérétiques, le cautére actuel, la rugine, le trépan, le ciſeau, la ſcie. Les deux premiers procurent l'exfoliation de l'os, c'eſt-à-dire, la ſéparation en maniére de feuilles, de ce qui eſt carié, en le deſſéchant, le rongeant, le brûlant, & détruiſant tous les vaiſſeaux qui

pourroient communiquer de la partie ſaine à la partie morte. Auſſi remarque-t-on que lorſque l'os carié eſt ſec, il s'exfolie bien plus promptement que quand il jette de la ſanie. Lorſque ce qui eſt carié eſt ſec, le ſuc nourricier ne pouvant plus le pénétrer, fait effort contre lui, le pouſſe inſenſiblement & le ſépare.

Entre tous les topiques, capables de produire cet effet, Celſe, Fabrice Hildan, Riviere, Munniks, & pluſieurs autres, eſtiment particuliérement l'Euphorbe. *Voyez* Celſe, ch. 29. Hildan Centurie 2. obſervation 92. cent. 4. obſ. 96. cent. 5. obſ. 22. cent. 6. obſ. 3. Riviere, cent. 2. obſ. 76. Munniks, des Ulcéres, ch. 5. Quoique l'Euphorbe irrite conſidérablement la langue & les narines, il n'excite cependant aucune inflammation aux Ulcéres. L'expérience qu'Hildan en a faite, lui fait conclure que ſon acrimonie dans les Ulcéres n'eſt pas ſi grande qu'on ſe l'imagine. On le met en poudre ſur les os cariés tous les jours ou tous les deux jours, ou

℞ *Racine d'Ariſtoloche ronde ; Iris de Florence , de chacun demi dragme ; Euphorbe , deux ſcrupules ou une dragme : Faites-en une poudre , dont vous pouvez compoſer un liniment avec ſuffiſante quantité de miel roſat.*

On met par-deſſus de la charpie ſéche ou des bourdonnets, on couvre le tout avec un emplâtre de diapalme, ou quelqu'autre ſemblable , & on continue juſqu'à ce que l'os ſoit exfolié. Les huiles d'euphorbe , de gayac, de buis, de gerofle, & autres ſemblables , qui contiennent des ſels âcres, ſont auſſi fort bonnes. Quelques-uns eſtiment beaucoup la diſſolution de mercure faite dans l'eau forte ou l'eſprit de nitre. D'autres emploient le beurre d'antimoine. Les jours qu'on applique les cauſtiques, on panſe avec la charpie ſéche ; les autres jours on l'imbibe d'eſprit de vin. Quand la carie eſt ſuperficielle , on ſe contente de ruginer l'os, & d'y appliquer la charpie trempée dans cet eſprit.

Mais le remede le plus prompt &

le plus efficace, eſt le cautere actuel, ſur-tout lorſque la carie eſt profonde. Pour l'appliquer, on garnit les parois de l'Ulcére avec des linges mouillés ou trempés dans de l'eau roſe, dans laquelle on aura battu un blanc d'œuf, afin de les garantir de l'action du feu. Enſuite on applique ſur l'os carié le cautére bien rouge, commençant par le milieu de la carie, & continuant par les bords, ſurleſquels on ne reſte pas long-tems, crainte de brûler les chairs. Comme il faut faire cette application à pluſieurs repriſes, on a pluſieurs cautéres qu'on fait rougir en même tems. On brûle plus ou moins, ſuivant la profondeur de la carie, ou même ſuivant ſon eſpéce & la qualité des os. La carie avec vermoulure & hyperſarcoſe & les os ſpongieux demandent une application plus forte. Aprés l'opération, on panſe avec la charpie ſéche, & le reſte de l'Ulcére à l'ordinaire. Aprés que l'exfoliation eſt faite, s'il reſte encore de la carie, on réitere l'application du cautere actuel.

Quand la carie des os longs eſt interne, ou qu'elle pénétre juſqu'à la

cavité de la moëlle, on est obligé d'y appliquer une ou plusieurs couronnes de trépan. Cette opération est encore nécessaire, lorsqu'il y a quelque trou à l'os, dont il sort beaucoup de pus sanieux & fétide : on ne peut lui donner une issue libre que par ce moyen; si on l'y laissoit croupir, il causeroit la mort au malade.

Lorsqu'une exostose cariée est considérable, on emploie le trépan perforatif, avec lequel on fait plusieurs trous près les uns des autres pour affoiblir l'os. Ensuite on enleve l'exostose avec un ciseau bien tranchant, qu'on frape à coups de maillet de plomb pour amortir les coups, & ne pas trop ébranler la moëlle. Si la base de l'exostose est étroite, on peut la scier avec une scie fine & bien tranchante. Après l'opération, pour faire exfolier l'os, on y met quelqu'un des caustiques, dont nous avons parlé ci-dessus.

On conçoit, que pour faire toutes ces opérations, il faut découvrir les os par des incisions convenables, ou par l'éponge préparée.

Les caries causées & entretenues

par le ſcorbut, les écrouelles, le cancer, le rachitis, demandent, outre les moyens qu'on vient de propoſer, les remédes internes & externes qui leur ſont propres. Les caries véroliques n'exiſtant point ſans la vérole, ont beſoin de l'adminiſtration du grand remède auquel elles ont coûtume de céder aſſez facilement.

Quand on eſt parvenu à détruire la carie des Ulcéres, & le virus, s'il y en a, après l'exfoliation, on les panſe comme les Ulcéres benins.

ARTICLE IV.

Du Spina ventoſa.

LE Spina ventoſa eſt une maladie des os accompagnée ou ſuivie d'une carie interne, & dans laquelle on ſent ordinairement une douleur vive, ſemblable à celle que cauſeroit une épine enfoncée dans les chairs juſqu'au périoſte; ce qui lui a fait donner le nom latin de *Spina*, épine. Et parce qu'il ſurvient ſouvent à la partie douloureuſe une tumeur molle,

lâche, semblable à un œdéme, & que *ventosité* chez les Arabes, signifie une tumeur œdémateuse, on a ajouté au mot de *Spina*, celui de *ventosa*, ou *ventositas*; d'autant plus qu'en touchant la tumeur avec les doigts, elle semble remplie d'une humeur venteuse ou flatueuse.

Avicenne a parlé de cette maladie, l. 4. fen. 4. tr. 4. c. 9. Pandolphin en a fait un Traité entier, auquel Mercklin a ajouté des notes. M. Aur. Severin en a aussi écrit dans les maladies des os, sous le nom, *Pædarthrocace*, terme composé de trois mots grecs; παῖς, genit. παιδὸς, *puer*, enfant, jeune personne; ἄρθρον, *articulus*, articulation, jointure, & κάκη, *vitium*, *malum*, vice, mal; à cause que ce mal commence presque toujours par les jointures, & qu'il attaque plutôt les enfans & les jeunes gens, que les personnes âgées, à moins qu'elles n'en ayent été incommodées dès leur jeunesse, sans en avoir été parfaitement guéries.

Quand le Spina ventosa s'attache aux articulations des os, ses premiers symptômes sont une extose, ou un

gonflement de leurs apophyses & de leurs épiphyses, ordinairement sans douleur, & une corruption de la moëlle renfermée dans leurs cellules. Insensiblement ces os se carient ou deviennent vermoulus ; le périoste se détache de leur surface, & lorsque l'humeur agit sur cette membrane qui est fort sensible, elle excite une douleur très-piquante. Le périoste étant consumé, la douleur diminue ou cesse, & il s'y forme un abscès peu élevé, rempli d'un pus séreux. L'abscès ouvert dégénere en ulcére sinueux ou fistuleux.

Si la maladie commence par le corps de l'os, on s'apperçoit d'abord d'une douleur profonde & inquiétante, qui résiste à toutes sortes de remédes, tant internes qu'externes. Elle dépend de l'irritation que souffre la membrane dont la cavité osseuse est revêtue. La moëlle qui se corrompt peu-à-peu, qui se dissout & devient acre, produit cet effet. On s'imagine que c'est un rhumatisme, parce qu'il ne paroît aucune enflure à la partie. Cependant le mal persiste toujours. La face interne de l'os se carie,

la carie gagne jusqu'à la surface externe, & souvent toute la substance osseuse se ramollit ou devient vermoulue. On ne doit pas être surpris si le malade en cet état, se casse quelquefois un bras, une jambe, au moindre effort qu'il fait. Aussi-tôt que le périoste est abreuvé de l'humeur virulente qui a carié l'os, on y sent une douleur très-cruelle jusqu'à ce que cette membrane soit entierement détachée & corrompue. Alors la douleur se calme, il s'épanche au-dessous un pus séreux qui forme une tumeur étendue, plate, molle, indolente, sans changement de couleur à la peau. Cette tumeur étant ouverte d'elle-même ou par l'opération, laisse, après l'écoulement de la sérosité purulente qu'elle renfermoit, un ulcére pâle ou livide, qui ne reçoit point de guérison qu'on n'ait remédié à la carie. Quand la maladie a fait de grands progrès, la fiévre s'y joint, il survient une atrophie particuliére ou universelle, & le malade succombe sous le poids de ses infirmités. Quelquefois le mal semble commencer par une fiévre continue assez considéra-

ble, qui dégénére dans la suite en fiévre lente.

La cause du Spina ventosa paroît être un virus scorbutique, ou scrophuleux, ou un virus vénérien, ancien & dégénéré.

La description de cette maladie en établit le diagnostic. Le prognostic n'en peut être que fort triste; elle est longue & rebelle. On n'est pas plutôt parvenu à la guérir dans un endroit, qu'elle en attaque un autre. Souvent elle fait des fusées dans toute la cavité des os longs, & la carie est plus considérable au-dedans qu'au dehors.

Cure. Les remédes internes varient suivant la cause de la maladie. Si elle dépend du scorbut, rien n'est plus convénable que les bouillons ou les apozémes anti-scorbutiques faits avec le cresson d'eau, le nasturtium, le beccabunga, le cochlearia: comme ces plantes contiennent un sel volatil qui s'évapore facilement à la moindre chaleur, on ne les fait point boüillir; il suffit de les faire infuser, avec la précaution de bien couvrir le vaisseau. On donne aussi fort utilement l'esprit de cochlearia à la dose d'un

gros ou deux dans un bouillon, & méme dans une potion cordiale, lorſque la gangréne eſt à craindre. Par exemple :

℞ *Eau de chardon bénit, quatre onces; eau de menthe, deux onces; thériaque, demi-gros; ſirop d'œillet ou de ſtœchas, demi-once; eſprit de cochlearia, deux gros; mêlez & donnez par cuillerées toutes les heures.*

Il faut cependant obſerver que s'il y avoit beaucoup de fiévre, on ne preſcriroit pas cette potion, crainte de l'augmenter. On s'en tiendroit ſimplement aux bouillons anti-ſcorbutiques.

La boiſſon ordinaire ſera une tiſane faite avec deux onces de racine de raifort ſauvage rapée, bouillie légérement dans deux pintes d'eau, ajoûtant un peu de regliſſe.

On purgera le malade tous les huit jours, pourvû qu'il n'y ait pas de fiévre, & qu'il ne ſoit pas trop extenué. La médecine ſera compoſée de deux gros de follicules de Senné, & un gros de ſel d'epſom infuſés dans un

verre

verre d'eau. On ajoutera à l'infusion une once de manne, & dans la colature on délayera demi-once ou six gros de confection hamech. Ou l'on fera bouillir une once de pulpe de casse, & demi-gros de tartre martial soluble, ou de sel polychreste soluble; & dans la colature on délayera six gros ou une once de confection hamech. Consultez aussi ce que nous avons dit des Ulcéres scorbutiques, page 245. & suiv.

Lorsque le Spina ventosa reconnoît pour cause un virus vénérien ou scrophuleux, on doit employer les remédes que nous avons proposés pour la guérison des Ulcéres véroliques, pag. 235. & des Ulcéres scrophuleux, p. 257. & suiv. Voyez aussi notre Livre des Tumeurs T. II. où nous avons amplement traité des Ecrouelles.

Les secours que la Chirurgie offre pour la guérison de cette maladie, sont les mêmes que ceux que nous venons de prescrire pour les Ulcéres accompagnés de carie; mais comme on n'a point au commencement de

preuves certaines que les os ſoient cariés, on appliquera ſur les exoſtoſes, s'il y en a, des emplâtres reſolutifs tels que le *devigo*, le *diabotanum* ſimple ou mercuriſé, le diachylon, &c. ou ſi l'on s'apperçoit qu'il ſe forme quelque tumeur humorale, on employera les cataplaſmes émolliens. Quand l'abſcès ſera formé, & qu'on remarquera qu'il y aura fluctuation, on l'ouvrira avec le biſtouri, & on examinera ſi le perioſte eſt détaché ou conſumé, & ſi l'os eſt offenſé. En ce cas on tâchera de détruire la carie par les cathérétiques dont nous avons parlé, ou par le cautére actuel, ſans cela nulle eſpérance de guériſon, l'Ulcére qui en réſulteroit ne pourroit jamais s'incarner, ni ſe cicatriſer. Il eſt vrai qu'on ne peut guère ſe flater d'y réuſſir ; mais cette incertitude ne doit pas empêcher d'y apporter tous ſes ſoins, & de toucher pluſieurs fois l'os avec le bouton de feu dans toute l'étendue de la carie, juſqu'à ce qu'on ſoit venu à bout de l'emporter. Enſuite on panſera l'Ulcére comme nous avons dit dans l'ar-

ticle précédent,ou s'il tient de la nature des Ulcéres ſcorbutiques,vénériens ou ſcrophuleux , on aura recours aux remédes qui ſont ſpécifiques à ces ſortes d'Ulcéres dont nous avons ci-devant parlé.

FIN.



TABLE DES MATIERES contenues dans ce quatriéme Tome.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

L

M

N

R

S

V

Fin de la Table.

Errata du Traité des Ulcéres.

P*Age* 11. *derniere ligne*, air, *lisez* l'air.
P. 56. *lig. penult.* chaleur, *lis.* chaleurs.
P. 146. *l.* 3. *après vénérien*, *ajoûtez*, ou.
P. 241. *l.* 19. *après* stirax, *mettez une virgule.* *l.* 20. *après* gangréne, *mettez un point*, *ensuite un* O *majuscule.*
P. 242. *pénultiéme lig.* animée, *lis.* animé.
P. 255. *l.* 9. concasse, *lis.* concassée.
P. 258. *l.* 14. &, *lis.* est.
P. 261. *lig.* 23. phtyalisme, *lis.* ptyalisme.
P. 264. *l.* 5. esquire, *lis.* esquine.
P. 273. *lig.* 13. cloports, *lis.* cloportes.
P. 295. *lig. pénult.* opiat, *lis.* opiate.
P. 298. *lig.* 18. camphré, *lis.* camphre, *& une virgule devant*, *lig.* 22. lupius, *lis.* lupins.
P. 334. *lig.* 25. lorque, *lis.* lorsque.
P. 337. *lig.* 12. *après* doigt, *effacez la virgule.*
P. 338. *lig.* 10. l'abscès, *lis.* abscès, *lig.* 22. moussé, *lis.* mousse, *& effacez la virgule qui est devant*
P. 342. *lig. derniere*, tendre, *lisez* tenir.
P. 360. *lig.* 27. longue, *lis.* borgne.

